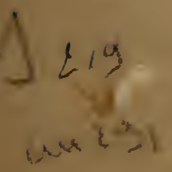
LES ARTS ET LES MŒURS D'AUTREFOIS

EDMOND BONNAFFÉ

VOYAGES ET VOYAGEURS DE LA RENAISSANCE

PARIS
ERNEST LEROUX
28, Rue Bonaparte

M. D



19-1-70

A Mr Dalligny
affectueux souvenir
Bonnaffé.

VOYAGES ET VOYAGEURS
DE LA
RENAISSANCE

LES ARTS ET LES MŒURS D'AUTREFOIS

EDMOND BONNAFFÉ

VOYAGES

ET

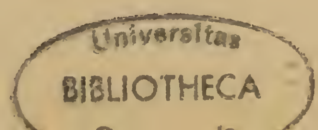
VOYAGEURS

DE LA

RENAISSANCE

PARIS
ERNEST LEROUX
28, Rue Bonaparte

M. D. CCC. XCV



A

MADAME LA MARQUISE

ARCONATI-VISCONTI

HOMMAGE

de

profonde reconnaissance

et d'inaltérable dévouement



> D'où vient cela, dit Eutrapel, que ces coquins de vieillards sont toujours dans leurs histoires, sur les triomphes et les magnificences du temps passé ?
>
> N. du Fail.

PRÉFACE

QUAND on veut étudier de près le Moyen-Age et la Renaissance, les itinéraires, surtout ceux des voyageurs qui ont visité l'ouest de l'Europe, sont une source abondante d'informations. Il faut les rechercher avec soin, car ils sont rares, et les lire attentivement : on n'aura pas à regretter sa peine. Faire le voyage du passé en compagnie de gens qui l'ont vu, quoi de plus attrayant et de plus instructif à la fois ? Ces gens sont bien élevés pour la plupart ; ils appar-

tiennent à de bonnes familles. Ils voyagent pour leurs affaires, pour leur plaisir, ou pour leur éducation, déplacements coûteux qui supposent une certaine indépendance de fortune. Et puis, raconter par écrit son voyage n'est pas le fait du premier venu; il y faut une bonne dose d'intelligence et d'instruction.

Nos voyageurs vont à pied ou à cheval, entre amis, lentement et par petites étapes. Ils savourent et détaillent, comme des gourmets, et ne ressemblent guère à nos emballés à toute vapeur qui ne pensent qu'à aller plus vite, plus loin et plus haut que le voisin. Chemin faisant, ils prennent des notes et, rentrés chez eux, rédigent : celui-ci des lettres, celui-là un journal, cet autre un rapport, sans pose, sans majesté, sans préoccupation de la galerie, sachant à merveille que leur écriture est destinée à disparaître, jetée au feu ou enterrée dans les archives.

Ces récits, d'une lecture aimable et facile, n'ont pas l'aridité du document authentique. Le notaire

qui dresse un inventaire ou un contrat de vente, est impassible et impersonnel ; le voyageur, lui, a ses nerfs, ses passions, sa personnalité bien tranchée. Mais ce qui donne à son journal une valeur documentaire spéciale, c'est d'abord, qu'en sa qualité d'étranger, il regarde les hommes et les choses du pays qu'il visite, non seulement en curieux, en observateur attentif et minutieux, mais encore sous un angle imprévu. Il découvre ainsi certains détails de mœurs qui frappent un nouveau-venu, tandis qu'ils échappent à l'habitant qui les voit et les pratique inconsciemment tous les jours. En second lieu, le voyageur parle de ce qu'il a vu : il raconte le fait, l'incident auquel il a pris part ; c'est un témoin oculaire et, dès lors, sa déposition prend une autorité incontestable.

Parmi ces relations, les unes, sont les comptes rendus officiels tirés des archives d'Etat, et contenant tantôt la nomenclature des localités visitées par un souverain, tantôt le compte de ses dépenses, tantôt le récit des cérémonies, entrées, fêtes, ban-

quets etc., auxquels sa présence a donné lieu. Ce n'est point là ce que nous cherchons et, bien que ces voyages princiers offrent un vif intérêt historique, et puissent à l'occasion fournir des indications de bonne prise, nous ne les utiliserons qu'en passant, et comme appoint. Autre chose est le récit du voyageur proprement dit, bourgeois ou gentilhomme, marchand ou magistrat, étudiant ou touriste, qui chemine sans train et sans escorte, descend à l'auberge, court des aventures, voit par ses propres yeux, et écrit lui-même ce qu'il a vu. C'est lui surtout que nous voulons interroger. Nous ne lui demanderons pas des appréciations sociales, politiques ou esthétiques, mais le fait saillant, d'après nature, le détail pris sur le vif, la chose vue.

D'ailleurs nous comptons bien multiplier les citations, et leur donner tout le développement nécessaire, laissant autant que possible la parole au voyageur. C'est lui qui raconte à sa manière : nous ne faisons qu'écrire sous sa dictée. Ainsi le

lecteur pourra juger l'œuvre dans sa saveur originale, faire la connaissance de l'auteur, et pénétrer avec lui dans l'intimité de son temps.

Paris, Septembre 1895.





VOYAGES

ET VOYAGEURS

PARCE qu'il a inventé les chemins de fer, notre siècle à la vapeur se persuade volontiers qu'il a même inventé les voyages, ou peu s'en faut ; c'est une erreur. On voyage beaucoup au XVe et au XVIe siècles. La Renaissance est fille du Moyen-Age aventureux, nomade et toujours sur le qui-vive ; ces habitudes remuantes, ce besoin de locomotion, elle les a dans le sang et ne s'en dépouillera plus. Les chemins peuvent être mauvais, mal entretenus, dangereux même, les moyens de transport primitifs, peu lui importe : elle se déplace avec une surprenante facilité.

Ainsi, la Cour est toujours en branle avec son train formidable « de princes, de ducs, de barons, de prélats, si nombreux qu'à chaque grand voyage,

le cortège est de huit mille chevaux et d'autant de personnes [1]. » « Pendant les quarante-cinq mois de mon ambassade, écrit Marino Giustiniano, en 1535, j'ai été presque toujours en voyage, et jamais la Cour ne s'est arrêtée quinze jours de suite dans le même endroit [2].

Le gentilhomme et le bourgeois vont périodiquement *aux champs*, l'un à son château, l'autre à sa campagne [3]. Le marchand court de marché en marché, de foire en foire, à la Guybraye et au

1. *Relations des Ambassadeurs Vénitiens,* Paris 1838. Lippomano ajoute : « Pour trouver des logements, il faut qu'un prince se tienne à trois ou quatre lieues de distance de l'autre; les villes mêmes ne peuvent pas toujours loger la cour entière, qui s'installe dans les villages environnants. » Cellini dans ses *Mémoires*, dit même que « le train de la Cour, qu'il suivait, se composait toujours de plus de douze mille chevaux. » La galerie royale de Florence renferme une série de tapisseries cataloguées sous le nom de *Fêtes de Henri II et de Catherine de Médicis,* — ce qui est une erreur évidente, Catherine y figurant en costume de veuve. Une de ces tapisseries représente la cour en voyage, sortant du château d'Anet. Au premier plan, Henri III et une foule de seigneurs à cheval, des chariots branlants, des litières, des sommiers, des cavaliers et des dames à cheval ; dans le fond on achève les derniers préparatifs du voyage. — En 1503, Anne de Bretagne se rend à Lyon « à très grand train environ de mille chevaux, six chariots, de sept litières, accompagnée de plusieurs grands personnages et de vingt-cinq dames sur haquenées blanches. » (*Voyage de Phil. le Beau, Chroniques inédites Belges.*)

2. *Id.*

3. Les *Cent Nouvelles nouvelles,* disent souvent, pour faire l'éloge d'un gentilhomme, qu'il était « grand voyagier », ou « bon viagier ».

Lendit, à Bordeaux et à Uzès, à Caen, à Beaucaire et à Lyon, où il se rencontre avec le Limousin, l'Auvergnat, le Normand, le Provençal, le Suisse, le Florentin et le Génois.

Le compagnon fait son tour de France. Le maître-maçon, le peintre, le sculpteur, le potier, le huchier voyagent du château à la ville, et de la ville au château. Des convois d'artistes français, italiens, flamands, à pied, à cheval ou en charrette, circulent entre l'Italie, les Flandres et l'Espagne. Les messagers de l'Université vont et viennent, amenant de province et ramenant de Paris des troupes d'écoliers et d'étudiants avec leurs bagages.

On va aux eaux, comme aujourd'hui, par hygiène et par mode, et la foule des baigneurs est considérable. » A Plommières (Plombières), dit Montaigne [1], la grande presse est dans la saison du printemps, en may... A Bade, au logis où nous logeâmes, il s'est vu, pour un jour, trois cents bouches à nourrir [2] ». « Pougues est la source la plus célèbre de toute la France ; tu y trouveras rassemblées dans la saison, quantité de personnes illustres qui

1. *Voyage en Italie.* (Ed. 1774).

2. Etant à Spa en 1584, la comtesse de Sanzay rencontre « les compagnies qui s'en suivent : Madame de Vaudemont avecq toute sa suitte, deux princes électeurs de l'Empire », vingt-et-une dames de la noblesse française et « une infinité de gentilshommes tant francoys, allemans, espagnols que angloys, avecq leurs femmes ou parentes étrangères. (*Journal de la comtesse de Sanzay*).

viennent soigner leur santé[1] ». A Balaruc, Platter rencontre « grande affluence de beau monde venu de Montpellier, de Nîmes, de Toulouse ou d'ailleurs[2] ».

Des bandes de pèlerins, riches et pauvres, jeunes et vieux, grands seigneurs et petites gens, sains et malades, sillonnent constamment les grands chemins. Car le pèlerinage n'est pas seulement l'accomplissement d'un vœu, c'est encore une manière de voir du pays et de changer d'air, une partie de plaisir, d'hygiène et de dévotion tout à la fois. Chaque année, la partie se renouvelle, elle devient obligatoire comme, pour nous, le déplacement aux bains de mer ou à la montagne. « Lorsque le temps nouvel approche, les femmes emprennent à aller en quelque pèlerinage et, quelque besogne que les mariz aient à faire, il ne leur en chault[3] ».

1. *Iodoci Sinceri itinerarium.*

2. *Félix et Thomas Platter,* Montpellier, 1892. V. page 77.

3. Un mari conduit sa femme à un pèlerinage « peut-être qu'il n'a point de valet, et convient qu'il luy fasse plusieurs services sur les chemins ; aussi ne seroit-elle pas contente s'il n'avoit peine et meschief à démesure. Maintenant, elle dit que elle a un estref trop long et l'autre trop court ; maintenant lui faut son mantel ; maintenant le laisse ; puis dit que le cheval trotte trop dur; et en est malade. Maintenant elle descend, et puis la faut remonter, et faut qu'il la meine par la bride pour passer un pont ou un mauvais chemin. Maintenant, elle ne peut manger et si convient que le bonhomme, qui est plus crotté qu'un chien, trotte parmi la ville à lui quérir ce qu'elle demande... or, s'en reviennent, et pourra estre que l'un des chevaux se recroira, ou demourera par aucun accident de morfonture, de retenure ou d'autre chose ; et con-

Parents, amis, voisins et voisines se concertent, « on se départ ensemble et fait-on bonne chère ». La troupe, accrue de ville en ville et de village en village, gagne lentement, tantôt Rocamadour ou Notre-Dame du Puy, tantôt Saint-Michel au péril de la mer ou Notre-Dame de Liesse, Saint-Martin de Tours ou Sainte-Geneviève de Nanterre; et, chacun est « bien déboutté (bousculé) et foulé en la presse », pour faire toucher aux reliques les ceintures et les patenôtres des femmes.

Entre la France et l'étranger, la circulation n'est pas moins active. L'Europe se donne déjà rendez-vous à Paris. « Les voyageurs y accourent en foule, non-seulement ceux de la province qui viennent pour leur plaisir ou pour voir la Cour, mais les Allemands, Flamands, Septentrionaux, Écossais, Anglais, Italiens, Espagnols, Portugais et autres. C'est un pêle-mêle et une confusion[1] ».

---

vient au bonhomme en acheter un autre, et à l'aventure il n'a pas de quoy. En ce cas, il conviendra qu'il trotte à pied, et qu'il soit toujours quand et quand. Et encore lui demande-t-elle souvent des prunelles des buissons, des cerises et des poires, et toujours lui donne peine. Et avant laisseroit-elle choir son fouet ou sa verge ou autre chose, afin qu'il le ramasse pour le lui bailler. » (*Quinze joyes du mariage*, p. 99 et suiv. ed. Elz.)

1. *Relations des Ambassadeurs Vénitiens*, Lippomano. L'allemand Jean Zinzerling, qui parcourut la France de 1612 à 1616 constate ce prestige que Paris exerçait sur les étrangers. Parlant des routes que l'étranger doit suivre pour entrer en France, il conclut ainsi : « Donc, par où commencer? A mon avis, il faut choisir la route qui te permettra

Orléans, Bourges, Poitiers, Montpellier, Toulouse [1] sont pleins d'étudiants étrangers, venus des quatre coins de l'Europe pour apprendre le droit, la médecine et le français. A Orléans, la colonie allemande est si nombreuse qu'elle forme ce qu'on appelait une *nation*, avec une organisation, un personnel, des privilèges, une juridiction à part [2]. La France, à son tour, envoie ses fils de famille achever leurs études à Leipsick, Heidelberg, Bâle, Louvain, Salamanque, et surtout à Rome, à Pise, ou à Padoue; car le voyage d'Italie est le complément obligé d'une bonne éducation; Montai-

d'abord de venir saluer Paris, la métropole du royaume. Non que je t'engage à y séjourner, étant si nouveau venu ; mais je veux que tu le salues. En veux-tu la raison ? C'est que par ce moyen tu te ménageras du crédit et de la faveur auprès des habitants, en quelque lieu que tu résides à l'avenir. Avoir vu les villes d'Italie, d'Allemagne et des autres royaumes, ce n'est rien ; ce qui frappe surtout, c'est quand un homme dit qu'il a été à Paris, qu'il a vu le Roi et la Reine, les princes et les grands seigneurs de la Cour, la cathédrale et les tombeaux de Saint-Denis, les châteaux royaux voisins de la capitale. C'est par de tels récits que tu rassasieras plus tard les oreilles, et que tu enchaîneras les âmes. » *Iodoc. Sinceri Itinerarium*, 1re Ed. Lyon 1612.

1. On comptait « autrefois à Toulouse dix mille escoliers, tant de ceux du païs, que d'autres plusieurs et divers lieux. et fort loing-tains, estudians en la jurisprudence ». (*Paulegraphie,* 1587, p. 219). — Th. Platter signale également « le nombre considérable d'étudiants allemands, tant princes, comtes, nobles et non nobles, qui fréquentent l'Université d'Orléans. Ils sont en général de deux à trois cents ». (*Un étudiant bâlois à Orléans en 1599,* Orléans 1879).

2. Gœlnitz.

gne ne manque pas de le recommander à la jeunesse, « non pour en rapporter seulement à la mode de notre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda* ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, mais pour se frotter et limer la cervelle contre celle d'autrui [1] ».

Aujourd'hui que le chemin de fer absorbe toute la circulation et fait le vide autour de lui, les grandes routes sont désertes et silencieuses ; mais autrefois, quelle animation, quel va-et-vient pittoresque de charrettes, de chariots couverts et de chariots branlants, de litières, de coches, de voitures de toute sorte, circulant au milieu des cavaliers, des piétons, des sommiers, des mulets et des chevaux ! Pèlerins et mendiants, le bâton à la main, colporteurs le sac au dos, messagers la gibecière au côté, soldats rejoignant leurs foyers l'épée sur l'épaule, se croisent avec les longues processions marchant bannière en tête, et les lourds chariots qui s'avancent lentement, à la file, traînés par des bœufs. Les charretiers jurent, les chiens aboient, les bœufs mugissent, des « bandes d'étudiants, se tenant par la main, chantent en chœur pour oublier la longueur de la route »[2]. Le postillon sonne du cor[3], passe et disparaît.

Un conseiller chemine gravement sur sa mon-

1. Montaigne, *Essais*, III.
2. *Voyage de Platter,* voir plus loin, p. 77.
3. Ce qu'on appelait le *huchet*.

ture, « botté et esperonné, suivi de son clerc, ayant devant luy son manteau, son bonnet en son sein, et l'escriptoire au côté »[1]. Des nouveaux mariés font leur voyage de noces, lui en selle, elle en croupe[2]. « Maître Pihourt, maçon de Rennes, se rend à Chateaubriand, monté sur sa jument, botté de foin, ceint sur sa grand'robe, et le chapeau bridé »[3]. Benvenuto Cellini, toujours terrible, chevauche, « une cotte de mailles sur le dos, de grosses bottes aux jambes et l'escopette au poing »[4]. Voici les « mulets du Roi, chargés de la garde-robe royale, avec leur muselière d'osier portant la provision de route ; sur leur tête, trois plaques de cuivre aux armes du Roi, des bandes de drap rouge à longues franges tombant du milieu du front, et nombre de glands pendillant tout autour »[5]. Marguerite de Valois voyage à petites journées dans sa « litière à pilliers doublez de velours incarnadin d'Espagne, en broderie d'or et de soie nuée à devises ; ladite litière toute vitrée, et les vitres faites à devises ; suivie des litières de ses dames d'honneur, de six filles à cheval avec leur gouvernante, et de six car-

1. Du Fail, éd. Elz. II, 27.

2. Dans la *Onzième joye du mariage*, un galant monte à cheval, « on luy baille la demoiselle derrière luy, elle l'embrasse à cheval pour soy tenir, et Dieu sçait s'il est bien aise. »

3. Du Fail, *Eutrapel*.

4. *Mémoires*, p. 197.

5. *Coryat's crudities*, voir ci-après, p. 129.

rosses ou chariots où va le reste des femmes »[1]. Le carrosse du duc d'Alençon, est « flanqué aux quatre coins, de quatre paires de pistolles (grands pistolets) avec une escarcelle de maroquin à mettre plomb, moulles et balles, et quatre livres de poudre pour emplir les fourniments »[2]; il est vrai qu'on est au fort de la guerre civile; le duc vient de se mettre à la tête des *malcontents*, il sait qu'on cherche à l'arrêter et prend ses précautions.

Voulez-vous maintenant savoir quelle était la tenue d'un voyageur de condition moyenne? Commençons par le cavalier :

« Pour la tête, il faut estre très soigneux de se munir ou d'un capuchon ou d'une coiffe qui soit attachée au chapeau même, et qui, descendant jusque sur le col, se vienne lier sous la gorge. Pour le vent et la pluie, les jambes doivent être munies, outre les bottes, de gamaches (guêtres), ou au moins de bonnes galoches (chaussures à semelles de bois). J'aimerois mieux porter l'espée à la ceinture qu'avec un baudrier, pource que le poids de l'espée, pour légère qu'elle soit, blesse à la longue

1. *Mémoires de Marguerite de Valois*. « Feu mon père, dit Brantôme, dans la *Vie d'Anne de Bretagne* et luy (M. d'Estrées) avoient été nourriz tous deux pages de la roine, et tous deux alloient sur les mullets de sa littière; laquelle les a bien faict fouetter quand ils faisoient aller les mullets d'autre façon qu'elle ne vouloit, ou qu'ils eussent bronché le moins du monde. Mon père alloit sur le premier, M. d'Estrée sur le second. »

2. Monteil, II, 606, 607, notes.

l'épaule droite, là où pose le baudrier. Dessoubs l'habit, entre chair et chemise, je me mis un brayer (caleçon) feint, de toile, dont la ceinture estoit par dedans de cuir double, cousu en diverses bougettes (petites poches), qui se fermoient toutes avec un lacet commun. Là-dedans je mis quarante-six pistoles et en cousis dans ma camisole, sous les aisselles, vingt autres. De plus, je munis mes poches de tablettes, d'escriptoire, d'une montre, d'un estui et d'un couteau, choses estrangement nécessaires par voyage à ceste heure. Pour mes hardes, je pris une valise de cuir fermante avec une chaisne de fer et cadenas, longue de cinq palmes et haute de deux, en quoy je faillis; car, ou il la faut prendre plus petite, qui tienne quelque vingt-cinq ou trente livres pesant, de sorte que l'on la puisse porter commodément sur la croupe de son cheval... ou bien, il faut prendre une grande malle qui soit la juste charge d'un cheval, et faut qu'elle soit de bois; résistant plus à l'eau et conservant mieux les habits qui se gâtent entièrement dans celles de cuir[1]. Dans cette valise, je mis mon linge, six de chaque sorte; un pourpoint de satin et un manteau de

1. Quand on se servait de sommiers pour porter les bagages, on employait en général des *paniers*. « Le panier, dit Cotgrave, est une sorte de malle faite en osier, couverte de la peau velue du veau, très en usage chez les seigneurs français voyageant pour leur plaisir ou pour le service militaire, et portée par paires de chaque côté du cheval. »

panne et des souliers, pour se vêtir civilement aux villes de séjour : [1] »

Pour le piéton, le *Guide des voyageurs* de Grataroli recommande « une ceinture large de six ou sept doigts, et longue de cinq coudées au moins, enroulée autour du corps, pour protéger les reins, le ventre et la poitrine. Il aura un bâton sur lequel le corps s'appuie utilement dans les descentes et les montées, et des lunettes de verre ou de cristal pour garantir les yeux de la neige; les colporteurs vendent ces lunettes à petits prix.... Pour passer les montagnes et les glaciers, on attachera aux semelles des pointes d'acier fixées sur des lames de fer ; on les trouve aujourd'hui presque partout dans le commerce. Dans les chemins pierreux et boueux, rien ne vaut les semelles de bois dont on se sert en France (*galoches*) ; elles se mouillent difficilement et sèchent vite ; on les garnit d'étoupe, afin de ne pas se blesser le pied. S'il faut traverser des rochers, mettez sous vos chaussures des semelles fines de fer, à la mode turque. Dans un chemin sec et de peu de longueur, les sandales sont préférables, parce qu'elles tiennent les pieds chauds [2]. »

Celui qui veut « voyager agréablement, dit encore le même *Guide*, choisit la litière en hiver, et le

1. J.-J. Bouchard, *Itinéraire de Paris à Rome*. Voir aussi le *Proxeneta* de Cardan qui fait au voyageur des recommandations hygiéniques assez singulières.

2. Grataroli, *De regimine iter agentium*, Bâle, 1561. Voir appendice A.

chariot en été. Le chariot est monté sur deux roues très grandes, ce qui occasionne moins de secousses. La litière, portée doucement par des mulets, est fermée de tous les côtés pour l'hiver; elle a des fenêtres vitrées, et se chauffe au moyen de boules combustibles parfumées. »

« En France, dit un voyageur allemand[1], les routes sont plus sûres que partout ailleurs »; et il attribue cette sécurité à ce que « le port des armes à feu est interdit aux voyageurs, tandis que les cavaliers de la maréchaussée défilent deux à deux, armés de leur escopette, le long des grands chemins. Un autre avantage, c'est qu'il y a des coches publics[2] qui partent de Paris pour différentes localités et reviennent dans la capitale. Partout on trouve des chevaux de louage, excepté dans les endroits où des ordinaires sont organisés, et ces ordinaires sont de deux sortes, les *postes* qui sont rapides, et les *relais* qui sont plus lents ».

Du temps de Henri II, le maître de poste de Paris était Brusquet; il avait sous ses ordres plus de trente postillons avec cent chevaux, et s'intitulait *Capitaine de cent chevau-légers*. Brusquet était « le premier homme pour la bouffonnerie qui fust jamais, ni sera », nous dit Brantôme[3]. C'est

1. Iodoc, Sincerus, *Préface*. Voir Appendice I.
2. L'établissement de ces coches date de Charles IX. Corrozet, chap. XXI.
3. *Vie de Strozzi*.

lui qui, recevant à dîner le maréchal Strozzi et ses amis, leur fit servir « des pastés dans lesquels il y avoit, aux uns des vieilles pièces de vieux mors de brides, aux autres des vieilles sangles, aux autres de vieilles croupières, aux autres de vieux pommeaux de selles... Bref, ces messieurs les pastés estoient remplis de toutes vieilles penailleries de ses chevaux de poste, les uns en petits morceaux et menuzailles, les autres en grandes pièces en forme de venaison. » Inutile de dire que le maréchal lui rendait la pareille avec usure. Brantôme raconte par le menu ce qu'il appelle leurs *bons tours*, assaut de plaisanteries énormes qui font songer à Rabelais et mèneraient aujourd'hui leur auteur tout droit en police correctionnelle.

Le service de la messagerie s'effectuait par les messagers de l'Université et par des entreprises particulières. Si vous voulez savoir comment s'opérait la livraison des colis, du Fail[1] vous introduira dans le bureau de « Mériane, messager de Maine à Paris. Arrivé qu'il estoit à la Rose rouge, au bas de la rue Saint-Jacques, chez ce bonhomme Thempé de Quemper, il s'enfermoit au petit cabinet, se rembarroit et, par une fenêtre à demy treillissée, délivroit à cestui son sac, à l'autre son pacquet, et à plusieurs séparez par rangs et ordres, du beurre, chappons, langues fumées, etc. » Mériane est le prototype de l'employé barricadé der-

1. *Contes d'Eutrapel.*

rière le grillage de son guichet; il a fait souche.

A ces divers moyens de transport, il faut ajouter la navigation fluviale. Barques et bateaux de toute forme, conduits par des rameurs ou hâlés par des chevaux, descendaient et remontaient sans cesse la Loire, la Seine, le Rhône, la Saône, la Garonne, chargés d'hommes, de chevaux et de voitures; car le fleuve offrait encore la voie la plus sûre et la plus commode à des gens qui n'étaient pas, à beaucoup près, aussi nerveux et aussi pressés que nous.

Dans un de ses meilleurs dialogues, *Iter et equus*[1], Louis Vivès met en scène une bande d'écoliers qui profitent d'un jour de congé pour faire une excursion aux environs de Paris, un vrai petit voyage avec toutes ses péripéties.

« Voulez-vous que nous allions en partie à Boulogne qui est auprès de la Seine? — Nous ne voulons pas mieux. J'ai une haquenée. — Et moy un cheval de louage. — Et moy j'irai en chariot avec Planetes. Les autres si bon leur semble, nous suivront à pied ou en barque. »

On se prépare; le garçon d'écurie bride le cheval de travers : « Et maugré-bieu de vous! Engorgez-vous la bride rude au petit cheval? Mettez-luy plustost ceste bride légère, avecques les bossetes, » Le harnais est tout rompu, il faut le racommoder tant bien que mal avec une corde; bref, on se met en route. Les chevaux vont cahin-caha, suivis des

1. Traduction de Benjamin Jamin, 1573.

piétons, pendant que les autres se querellent avec le charretier qui réclame le double du prix convenu. Les cavaliers vont de l'avant; on se retrouvera « au Chappeau Rouge, un cabaret à loger, auprès de la Pyramide du Roy, non loin de la maison du curé. »

A peine sortis de Paris, nos jeunes voyageurs aperçoivent à distance un groupe d'hommes : « Ils ressemblent à des gens d'armes mercenaires, à des Allemands (reîtres). Que faut-il faire? Retourner de peur qu'ils nous destroussent, ou passer outre et leur échapper à course de chevaux par les champs? mais s'ils portent harquebuzes? » Heureusement les prétendus « picquiers allemands » ne sont que des paysans parisiens inoffensifs qui passent, le bâton à la main.

Cependant les gens de la charrette n'en ont pas fini avec leurs aventures. « Le charretier, estant courroucé qu'il n'a eu autant qu'il avoit demandé, les a menés par un chemin scabreux, D'autre part, comme les chevaux se travailloient de toutes les forces de retirer les roues qui tiennent dedans une boue profonde, ils ont rompu le limon du chariot, et le collier et les bandes de la roue avecques les clous sont ostés; et luy, aveuglé de colère, maugrée de maudissons exécrables ceux qu'il mène. » Il faut quitter la charrette et monter dans « un autre grand chariot voiturier, lequel sans charge s'en va à Boulogne. »

Ceux qui voulaient descendre la Seine en bateau

ne sont pas mieux partagés. « Les bateliers disent qu'ils ne peuvent par ce vent voguer aux avirons, ni avec leurs perches, et que les chevaux de halage sont tous empeschez à je ne scay quel ouvrage. Ainsi, ils n'ont pas encore démarré. Ils n'arriveront point à Boulogne avant la nuit. »

Les cavaliers continuent leur chemin et admirent le paysage : « Voy comment ce ruysseau coule doucement; c'est une eau toute claire comme cristal entre petites pierres dorées. Entends-tu le rossignol et le chardonneret? Certainement ce territoire de Paris est fort plaisant. O que la Seine coule d'une vitesse paisible! Comme cette petite navire est menée parmy les ondes, ayant vent en pouppe! » Plus loin le spectacle change, on traverse des terrains « pleins de curailles (déblais) de vieilles maisons ruinées » (peut-être les carrières de Passy qui, de temps immémorial, servaient de décharges publiques). Un des cavaliers se plaint que son cheval est trop dur : « Séez-vous les jambes jointes et non ouvertes, dit son camarade, vous sentirez ainsi moins de peine. — Cela appartient aux femmes, répond l'autre, et le ferois si je ne craignois les moqueries des passants. » Finalement un cheval se déferre, il faut s'arrêter à une auberge sur la route, « afin de ne pas coucher dehors et sans souper. »

Voici une autre scène de voyage d'un caractère tout différent que j'emprunte au *French Schoolemaister*, recueil de « familières confabulations non

moins plaisantes que profitables », destinées aux Anglais qui veulent apprendre le français[1].

Deux voyageurs se rencontrent : « Où chevauchez-vous si bellement ? — A Londres, à la foire de la Berthelemy. — Et moy aussi. Si vous voulez, nous irons ensemble pour plus grande assurance. » Une bergère vient à passer : « Mamye, où est le droit chemin d'ici au prochain village ? — Tout droit devant vous, monsieur. — Quantes lieues avons-nous ? Dites-moy, sans mentir. — Deux lieues et demie et un peu plus » Un des cavaliers est incommodé par la poussière « qui lui crève les yeux. — Prenez ce taffetas, dit l'autre, pour mettre devant vostre face, et il vous gardera de la pouldre et du soleil. » Plus loin, le passage est dangereux : « On destroussa l'autre jour un riche marchand au costé de cest arbre. » Il faut presser les chevaux et gagner la ville dont les portes ferment à neuf heures. Enfin, nos voyageurs arrivent à temps ; ils descendent au *Cygne* : « Dieu vous garde, mon amy. Logerons-nous céans pour ceste nuit ? — Ouy dea, monsieur, fait l'aubergiste. » Et le voyageur, en bon anglais, s'inquiète tout d'abord de sa monture : « Frottez bien mon cheval, destroussez sa queue, faictes-luy bonne litière ; ne l'abreuvez pas

1. Le texte est en anglais et en français. Ce petit livre fort rare, imprimé à Londres en 1612, m'a été prêté par M. le baron Pichon. C'est la seconde édition ; la première est, dit-on, de 1573.

sitost, car il est encore trop chaud. Pourmenez-le un petit. Regardez si les sangles ne sont pas rompues. Apportez ma bougette (valise) qui pend à l'arçon de la selle. Tirez mes bottes et nettoyez-les ; puis mettez mes tricouses[1] et mes esperons dedans. — Il sera fait. Vous plaît-il maintenant venir souper ? — Tu dis bien ; or sus, allons. »

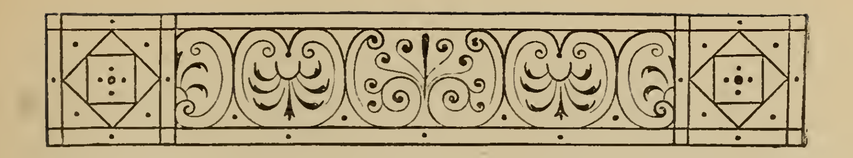
Le cavalier se met à table ; c'est un dîner de table d'hôte. Les politesses et les *toasts* de rigueur commencent : « Monsieur, je boy à vous. — Je vous plegeray de bon cœur. — Il me semble que je vous ay veu d'aultres fois. — Ouy certes ; je suis de Londres. — Seray-je si hardy de demander vostre nom ? — Je m'appelle Sampson. — D'où venez-vous maintenant ? — De delà la mer, de France. » Et Sampson raconte les dernières nouvelles de France, reçues « hier soir par un poste (courrier). »

Après souper, il faut gagner le lit. « Jehanne, dit l'aubergiste, faites bon feu en sa chambre, et qu'il ne luy manque rien. — Mamye, mon lit est-il fait ? est-il bon ? — Ouy, monsieur ; voyez que c'est un bon lit de plumes, les linceulx sont tout blancs, et la taye d'oreiller. — Tirez mes chausses et bassinez bien mon lit, car je suis mal disposé, je tremble comme la feuille sur l'arbre. Chauffez mon couvre-chef, et me serrez bien la teste. Holà, vous serrez trop fort. Apportez-moy un oreiller et

1. *Triquehouses*, gros bas de voyage.

me couvrez bien. Tirez mes courtines (rideaux) et les attachez d'une épingle. Où est l'urinal? où sont les privez? montrez-les au garçon. — Montez lahaut, dit la fille au laquais; si vous ne les voyez, vous les sentirez bien. Monsieur, ne vous faut-il autre chose? Etes-vous bien? — Ouy, mamye. Esteignez la chandelle et approchez-vous un peu de moy. – Je l'estaindrai quand je seray hors la chambre. Que vous plaît-il? n'estes-vous pas encore bien? — J'ay la teste trop basse, haussez un peu le traversin, je ne sçauroy coucher si bas. Mamye, baisez-moy une fois et j'en dormiray mieux. — Dormez, dormez, dit l'autre en s'en allant. Dieu vous doint bonne nuict et bon repos. — Grand mercy, la belle fille. »





LEO DE ROZMITAL

LES DEUX RELATIONS DE SON VOYAGE

Le premier voyageur que nous rencontrons, au début de la Renaissance, est un noble seigneur bohême, Leo de Rozmital et Blatna, beau-frère de George Podiebrad, roi de Bohême. En 1465, avec quelques amis, il visite l'Allemagne, les Flandres, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie. En route, il accomplit le pélerinage traditionnel de Saint-Jacques de Compostelle; il comptait même terminer par le Saint-Sépulcre, mais des circonstances, dont nous parlerons plus loin, l'empêchèrent de donner suite à ce projet. Rozmital paraît avoir été chargé de quelques missions diplomatiques, sur lesquelles d'ailleurs il garde le silence; officiellement, il voyage pour étudier les mœurs et l'organisation militaire de chaque pays.

Ce voyage est intéressant à plus d'un titre : par sa rareté, par la qualité des voyageurs, par l'itinéraire qu'ils ont suivi, par l'époque où ils l'ont entrepris,et par ce fait exceptionnel qu'il nous en reste deux relations différentes, bien que toutes les deux soient écrites par des personnes qui faisaient partie de la même expédition. L'une a pour auteur un nommé Schaschek, attaché sans doute à la haute domesticité de Rozmital, peut-être son secrétaire. Le texte original n'existe plus, mais on conserve la traduction latine faite par Stanislas Paulowski, chanoine de la cathédrale d'Olmutz, et imprimée en 1577. L'autre relation, écrite en haut allemand, est l'œuvre de Gabriel Tetzel, patricien de Nuremberg[1], qui fit le voyage avec Rozmital. Le manuscrit original, in-4° de 90 feuilles appartient à la Bibliothèque de Munich (*Cod. Germ.* 1279). Ces deux relations ont été publiées en 1844 par la Société Littéraire de Stuttgart.

Le récit de Schaschek paraît une sorte d'itinéraire officiel, rédigé par l'ordre ou sous la surveillance de son maître, comme semblent l'indiquer le grand nombre des villes et des villages dont il parle, la mention régulière des distances et des

1. Tetzel fut bourgmestre de Nuremberg en 1469 ; il est mort en 1479. Nous devons la traduction de sa relation, en allemand d'une lecture difficile, à M. le Dr Wickersheimer, que nous tenons à remercier ici de son extrême obligeance.

étapes, la transcription intégrale des saufs-conduits ou lettres de recommandations de chaque souverain. La version de Tetzel, beaucoup moins complète, est remplie d'erreurs ; la plupart des noms de lieux sont défigurés au point d'être méconnaissables. Le Nurembergeois écrit à batons rompus, sans préoccupation de style, mais avec plus de liberté, d'abandon, d'intimité ; il n'est pas gêné, comme son confrère Schaschek, par une situation officielle. L'un semble écrire une suite de lettres à des parents et à des amis ; l'autre rédige un rapport.

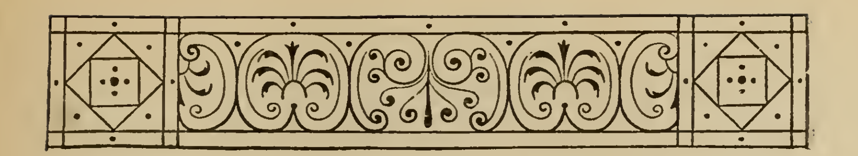
Nous suivrons Rozmital, les deux relations à la main, en essayant de compléter l'une par l'autre. Sans doute elles ont de grandes lacunes ; elles s'attardent à des anecdotes enfantines et ne nous disent rien ou à peu près des monuments de l'art. Ce qui passionne ces rudes enfants du Moyen-Age sortis du fond de la Bohême, ce qu'ils regardent de tous leurs yeux, ce sont les belles joûtes où ils sont passés maîtres, les luttes d'homme à homme, les courses dangereuses de taureaux. Ce qui touche leur âme naïve, ce sont les vieilles légendes, et les reliques sans nombre entassées dans les trésors des églises.

Et puis, ils ont vu Louis XI, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, Édouard IV d'Angleterre et le roi René, Alphonse de Portugal et Henri IV de Castille, le duc de Milan et l'Empereur d'Allemagne, que sais-je encore ? tous ces grands per-

sonnages dont les noms remplissent l'histoire contemporaine; ils leur ont parlé, ils se sont assis à leur table. Ils ont admiré leurs cours, leurs fêtes, l'opulence de leurs trésors.

En chemin, ils nous montrent les grandes et les petites misères du voyage, la physionomie de telle ou telle province, le désordre et les ruines des guerres civiles, tout cela au jour le jour, sans méthode et en passant. Si bien que, tout compte fait, malgré ses imperfections, ses anecdotes puériles et ses lacunes, le double journal donne à peu près l'image de cette Europe troublée, incertaine et confuse, où l'Allemagne et l'Angleterre s'entêtent dans le Moyen-Age, la France et les Flandres préparent leur transformation, l'Espagne reste encore moresque, et l'Italie s'épanouit au souffle de la Renaissance.





LEO DE ROZMITAL

EN ALLEMAGNE ET EN FLANDRES

Donc, en l'an de grâce 1465, le lendemain de la fête de Sainte-Catherine (26 novembre), partait de Prague Monseigneur Leo de Rozmital et Blatna avec plusieurs gentilhommes de ses amis, nobles et bannerets, son maître d'hôtel, son argentier, des pages, le personnel de sa maison en livrée de velours rouge et or, en tout quarante personnes, cinquante-deux chevaux et un chariot.

De Prague, on se rend d'abord à Pilsen, où tous, maîtres et gens, vont « confesser leurs péchés », avant d'entreprendre une expédition si longue et si loin du pays. Par le fait, les débuts ne laissent pas d'être inquiétants : deux attaques à main armée, pour commencer, et partout la nécessité de demander des escortes. Heureusement, dans les villes, Rozmital est reçu comme le frère de la reine de

Bohême ; on lui rend les honneurs dûs à sa situation ; on lui envoie des présents, « des sangliers, du vin délicieux, de l'avoine pour ses chevaux. » Le Margrave d'Anspach donne des joûtes à son arrivée, et nos vaillants bohêmes ne manquent pas cette première occasion de montrer leurs talents.

A Nuremberg, on leur fait voir « le glaive de Saint-Maurice et l'épée de Charlemagne » ; à Cologne, le tombeau des Trois-Rois et l'Eglise où « la sainte Vierge Ursule est ensevelie avec onze mille vierges. » Ils joûtent une seconde fois en présence de l'archevêque de Cologne, et le soir, Rozmital donne un bal à l'Hôtel de Ville, où il invite « beaucoup de jolies femmes » dit Tetzel, toujours plus indiscret que son confrère. C'est encore Tetzel qui parle de ce singulier couvent de Neuss « où demeurent les plus jolies religieuses que j'aie jamais vues ; chacune a, dans le cloître, un valet pour la servir. La Supérieure invita Monseigneur (Rozmital) et lui offrit un bal ; car les religieuses connaissaient les danses les plus gracieuses, et elles avaient des toilettes fort élégantes. De ma vie, je n'ai vu d'aussi belles femmes dans un couvent ! »

En janvier 1466, arrivée à Bruxelles, où se trouvait le duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Aussitôt ce prince envoya « le maître d'hôtel de la Cour auprès de Monseigneur pour l'inviter à demander du vin tous les jours : ce qui signifie que, lorsqu'on donnait le vin, on défrayait son hôte de tout le reste. »

Huit jours après, Rozmital fut officiellement reçu et invité à un repas superbe[1], « tel que je n'ai jamais mangé rien de semblable. Monseigneur et sa suite dînèrent seuls dans la salle du duc. Il y avait de tout en abondance, et la table était magnifiquement décorée. On servit trente-deux plats ; chaque fois, on apportait huit plats à la fois, et toutes sortes de boissons en profusion. » (Tetzel).

« Après le repas, on conduisit Monseigneur auprès du duc de Bourgogne et le prince lui demanda de rester à Bruxelles jusqu'au retour de son fils (Charles le Téméraire) qui revenait victorieux d'une expédition contre les Liégeois : « Quand notre fils sera rentré au palais, lui dit-il, nous aurons soin d'organiser des joûtes à la mode de notre pays. — Si le duc le permet, dit Monseigneur, j'y prendrai part avec ma suite, suivant la coutume de ma patrie. — Le duc répondit que cela lui serait très agréable, et qu'il fallait le faire pour lui apprendre quels étaient les usages de la Bohême. »

« Quelques jours après, le vieux duc (Philippe le Bon) envoya vers Monseigneur pour lui demander

1. « Le 30 janvier 1466, le Duc estant à Bruxelles, fist faire de creux (en supplément) quatre platz de viande, pour festoyer en son hostel le seigneur de Rocendale (*sic*), du royaume de Behaigne (Bohême), et frère de la reine dudict Behaigne, le comte de Zecharowyt et plusieurs autres nobles gens dudit royaulme de leur compaignie. » (*Itinéraire de Philippe le Bon, mémoires inédits* déjà cités). Dans le sauf-conduit délivré par Philippe le Bon à Rozmital, on l'appelle également Leo de Rosenthal (p. 29 de l'éd. de Stuttgart).

s'il voulait aller à la rencontre du duc son fils, qui n'était qu'à deux milles de distance. Aussitôt Monseigneur fit accoutrer les siens avec la plus grande magnificence et se mit en route. Nous rencontrâmes l'armée, et nous vîmes les troupes, les chars, les armes et les autres engins de guerre dont ils se servaient. Le prince était alors à chasser avec ses faucons; mais, aussitôt qu'il fut prévenu de notre arrivée, il abandonna tout pour venir, avec son escorte et ses trompettes, à la rencontre de Monseigneur, l'empêchant de descendre de cheval comme il voulait le faire, lui prenant la main, et chevauchant côte à côte avec lui jusqu'à la ville. La nuit arrivait déjà; une foule immense, tenant des torches allumées, s'était répandue hors les murs, à une assez grande distance, en sorte que la route formait une suite ininterrompue de lumières. Quand nous traversâmes les rues, on voyait partout des quantités de jeux et de spectacles variés, et je puis affirmer qu'il y avait là plusieurs milliers de lumières. »

« Le lendemain, le jeune duc [1] fit annoncer des joûtes, invitant ceux qui voudraient y participer, à se rendre à l'endroit qui leur serait désigné. Voici quelle est la coutume du pays : les combattants, séparés par une barrière, courent l'un sur l'autre, les chevaux lancés à toute vitesse. Ils sont armés

(1) Charles le Téméraire qui avait alors 33 ans; Philippe le Bon en avait 70.

de lances très légères ; celui qui en a brisé le plus est le vainqueur, et la foule, poussant des cris et répétant son nom, le reconduit à son logis. »[1]

La veille du jour où devaient avoir lieu les joûtes, « le duc envoya vers Jan Zerobky (un des seigneurs de la suite de Rozmital), pour le prier de venir le trouver avec ceux de ses compagnons qui voudraient organiser une lutte. Nous entrâmes dans la cour où se tenait le duc avec les trois duchesses de Bourgogne, de Clèves et de Gueldres, ainsi que d'autres damoiselles nobles. Les officiers du duc invitèrent le seigneur Jan à se préparer pour le combat, et celui-ci ayant demandé si on luttait nu, ou en cotte[2]. — En cotte, lui dit-on, à la mode du pays ; avec cette condition qu'il est interdit de saisir son adversaire au-dessous de la ceinture, aux pieds, par exemple. Chez nous, il n'y a point de honte à lutter avec ses vêtements de dessous, c'est-à-dire avec la cotte et les chausses, même en présence d'une foule de femmes et de jeunes filles. »

« L'adversaire du seigneur Jan n'était pas de taille à lui être opposé ; trois fois il fut jeté par terre, ce qui parut un grand miracle ; car ce lutteur passait pour être sans rival dans toutes les provinces de Bourgogne et recevait, en outre de la

(1) Voir Appendice D.

(2) *Thoracibus*, *Thorax* signifie ici la cotte « tunique à manches, portée immédiatement sur la peau, ou sur la chemise dont elle représentait d'ailleurs à peu près la forme. » V. Gay, *Dictionnaire archéologique*.

solde ordinaire, cinquante écus d'or tous les ans. Le duc fit venir le seigneur Jan en cotte, comme il avait lutté et, maniant tous ses membres, ses pieds, ses mains, il lui examinait tout le corps, s'étonnant que son lutteur ait été vaincu. »

Après une nouvelle lutte, où la victoire reste encore au champion de Bohême, un troisième combattant se présente, c'est Schaschek lui-même. « Prince très illustre, dit-il, que votre Altesse me désigne un adversaire qui me vaille ». Le duc ayant donné l'ordre de faire venir un lutteur, nous engageâmes le combat, et d'abord je le renversai à terre. Mais à la seconde reprise effectuée sur l'ordre du duc, je fus complètement projeté sur le sol comme un possédé qui rend un démon. La lutte terminée, le duc fit apporter le vin, avec les succades en abondance, et ce qu'on en gaspilla sur le plancher valait bien plusieurs écus d'or. Quant à moi, les duchesses me servirent si copieusement, que j'eus de la peine à rentrer au logis ; j'étais ivre. »

« Le jour suivant, dans la cour du Palais Ducal, Monseigneur joûta contre Jan Zerobky, tous deux avec une telle impétuosité que Monseigneur brisa sa lance contre la poitrine de son adversaire ; mais aucun ne fut démonté. Alors le seigneur Jan, ayant prié Monseigneur de lui laisser briser sa lance sous les yeux des nobles dames et damoiselles qui assistaient au spectacle, lança son cheval à coups d'éperons, en dirigeant sa lance sous la fenêtre même

où se tenait le duc avec sa femme et les autres duchesses. Il frappa le mur si vigoureusement que, du coup, son cheval resta assis sur sa croupe, au grand étonnement des courtisans qui regardaient curieusement si le seigneur Jan n'était pas attaché à la selle, car malgré la violence du choc, il n'était pas tombé de cheval. »

Nous passons d'autres tours de force qui font honneur à l'habileté des cavaliers bohêmes, et dans lesquels le seigneur Jan paraît s'être distingué particulièrement. L'admiration des honnêtes flamands ne connaissait plus de bornes : « Un tel homme, disaient-ils avec enthousiasme, n'est pas de la race qui peuple aujourd'hui la terre, mais de la race des anciens géants. » Et tous les jours on allait, comme en pélerinage, visiter le théâtre de ses exploits.

Comme on le pense bien, Philippe le Bon prit soin de faire conduire Rozmital dans son trésor. « D'après son ordre, on exposa sur une table toutes ses pierres précieuses et ses habits garnis de perles et de pierres fines. Son conseiller pria Monseigneur, pour faire honneur au duc, d'emporter ce qui lui plairait. » Formule de pure politesse bien entendu, et Rozmital n'était pas homme à s'y méprendre.

Un autre jour, le duc lui fit admirer son parc rempli d'animaux de toute espèce, — un véritable jardin zoologique, — et comme la piscine était gelée, « il fit monter sur la glace vingt-huit officiers

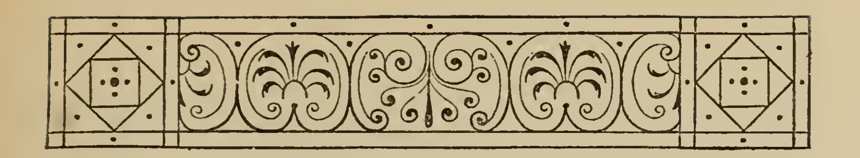
de sa maison qui combattirent avec une merveilleuse agilité ; ils couraient et se retournaient plus vite qu'aucun cheval n'aurait pu le faire... J'étais curieux de voir ce qu'ils avaient sous les pieds, mais je n'ai pu quitter Monseigneur, qui regardait du château le spectacle avec le duc. »

Avant de partir, « Monseigneur invita beaucoup de puissants seigneurs et de belles femmes, et leur offrit à son hôtel un repas bohême qui leur arracha l'admiration. Ainsi, en toutes choses, Monseigneur menait joyeuse vie, ce qui coûtait énormément d'argent ; mais le duc le défrayait de tout. » Et Tetzel, continuant ses confidences, nous apprend que Rozmital fit cadeau à Charles le Téméraire d'un joli cheval, « dans l'espoir de recevoir mieux encore ; mais Charles donna trente couronnes de pourboire au valet, et fit cadeau à Achatz Frodner (un des voyageurs) d'une belle haquenée blanche meilleure que le cheval de Monseigneur. »

A Bruges, nouvelles fêtes pendant le carnaval : « On se déguisait, on se masquait, et on allait dans les maisons où se donnaient des bals, au bruit des trompettes et des tambourins. Celui qui rencontrait sa maîtresse, inscrivait son nom sur un billet qu'il lui remettait, sans lui adresser la parole et dansait avec elle. »

Le départ pour l'Angleterre s'effectue par Calais.





LEO DE ROZMITAL

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

A Calais, il fallut attendre douze jours que le vent fût favorable; enfin, après une traversée laborieuse où « Monseigneur et quelques autres eurent tellement le mal de mer qu'ils étaient couchés dans le vaisseau, comme s'ils étaient morts », nos voyageurs débarquèrent à Sandwich. « C'est là que j'ai vu pour la première fois des *nefs,* des *galions* et des *coches*. On appelle *nef* le vaisseau qui marche avec le vent et les voiles seulement. Le *galion* marche au moyen de rames ; ces navires sont d'une grandeur et d'une longueur extraordinaires ; ils peuvent naviguer par tous les vents et servent surtout dans les guerres maritimes. La *coche*[1] est d'assez grande dimension. »

1. *Cocha*, navire de transport que les Anglais appelaient *Cog*; voir Du Cange au mot *Cogo*.

Après une station à Cantorbery pour admirer les précieuses reliques de la cathédrale, Rozmital se dirige sur Londres. Aux approches de la capitale, il rencontre le héraut et un conseiller du roi d'Angleterre, Edouard IV, qui l'accompagnent dans la ville jusqu'à « un excellent logis que le Roi avait fait préparer pour lui. » Peu de jours après, il fut reçu officiellement avec de grands honneurs, et invité à un repas magnifique « où l'on servit, suivant l'usage, cinquante plats. » Le lendemain, réception de la reine, Élisabeth Woodwill ; écoutons le récit de notre ami Tetzel.

« La reine relevait de couches et se rendait à l'église en grande procession, avec beaucoup de prêtres portant des objets sacrés, et beaucoup de clercs qui chantaient, et portaient des cierges allumés. Derrière venait une foule de femmes et de jeunes filles de la ville et des environs, invitées à la cérémonie. Puis, une quantité de trompettes, de joueurs de fifres, et de musiciens jouant des instruments à cordes ; puis encore, les chantres du roi au nombre de quarante-deux, qui chantaient admirablement. A leur suite, vingt-quatre hérauts et porte-bannières, soixante comtes et chevaliers, enfin la reine elle-même accompagnée de deux ducs, et marchant sous un dais. Elle était suivie de sa mère et de soixante dames ou filles d'honneur. Après le service à l'église, elle retourna dans son palais. Tous ceux qui avaient fait partie de la procession furent invités à dîner ; on les plaça, hommes

et femmes, prêtres et laïques, chacun selon son rang; ils remplissaient quatre salles. Monseigneur et sa suite, avec les personnages les plus nobles, dîna dans la salle à la table habituelle du roi. Le Comte le plus puissant de la cour avait été chargé de se mettre à la place et dans le siège même du roi. Monseigneur s'assit à cette table, à deux pas de lui, et sans autre personne. On appliqua au comte qui remplaçait le roi et à monseigneur, le même cérémonial que pour le roi, pour le servir, pour lui présenter les plats, pour découper, etc.

« Pendant que nous mangions, le roi fit donner une gratification aux trompettes, aux fifres, aux joueurs d'instruments et aux hérauts. Ces derniers eurent quatre cents nobles pour leur part, et tous s'avancèrent devant les tables, criant à haute voix ce que le roi leur avait donné.

« Quand Monseigneur eût achevé de dîner avec le comte, on le conduisit dans une salle magnifiquement décorée, où se tenait la reine qui allait se mettre à table. On plaça Monseigneur et sa suite dans un coin pour lui permettre de tout voir. La reine s'assit sur une chaire en or ; sa mère [1] et les sœurs du roi se tenaient à une certaine distance, pliant le genou chaque fois que la reine leur parlait, jusqu'au moment où elle se lava les mains. Alors seulement, et lorsque le premier plat fut servi, elles prirent place à table. Les dames et les

1. Jacqueline de Luxembourg.

demoiselles d'honneur, et tous ceux qui servaient la reine, même les comtes les plus puissants, se tenaient constamment à genoux, aussi longtemps qu'elle mangea ; et elle mangea trois heures. Il y aurait encore bien à raconter à ce propos. Tout le monde gardait le silence et personne ne disait mot.

« Après le dîner, il y eût un bal pendant lequel la reine demeura sur son siège, sa mère se tenant à genoux devant elle ; de temps en temps, elle lui disait de se relever. »

Voilà bien des cérémonies et bien de l'apparat ; mais cette étiquette un peu froide et guindée, qui contraste avec l'aisance fastueuse et la bonhomie de la cour de Bourgogne, était de tradition à la cour d'Angleterre; nous la retrouverons plus loin chez la reine Élisabeth [1].

Revenons à nos voyageurs. A Londres, ils remarquent la richesse des églises ; l'abondance des belles femmes et des belles filles « qui traînent des robes à longues queues, telles qu'ils n'en ont jamais vues ; » la quantité extraordinaire des orfèvres dont les maîtres seuls sont au nombre de quatre cents ; l'excellence des musiciens, et la cherté de la vie.

Dans les hôtelleries, dès qu'un voyageur arrive, « il faut qu'il embrasse l'hôtesse et toute sa famille ; car chez eux embrasser est la même chose que

1. Voir page 125.

donner la main [1], et la poignée de main n'est pas dans leurs habitudes. »

A Salisbury, chez le duc de Clarence [2], un jour maigre, on sert « un plat qui devait être un poisson, mais qui était rôti et avait l'apparence d'un canard. Il a ses ailes, ses plumes, son cou, ses pieds, et le goût d'un canard sauvage. Nous devions le manger pour du poisson, mais dans ma bouche, c'était de la viande. On prétend que cela doit être un poisson, attendu qu'il naît dans la mer et provient d'un ver. En grandissant, il prend le corps d'une oie, pond des œufs qu'il ne couve pas, et cherche sa nourriture dans la mer, jamais sur la terre. C'est pourquoi cela doit être un poisson. » L'animal que Tetzel décrit d'une façon si singulière, est la macreuse ou bisette, sur l'origine de laquelle le moyen âge avait inventé les fables les plus invraisemblables.

Ce qui frappe encore nos étrangers, c'est l'étonnement provoqué par leur longue chevelure, et la badauderie des Londoniens « qui ne voulaient pas croire que ces cheveux fussent ainsi de naissance. Ils pensaient qu'ils étaient collés sur la tête avec du bitume et, quand l'un de nous sortait dans la rue, on se pressait pour le regarder, plus que s'il se fut agi de quelque animal extraordinaire. »

---

1. Nous signalons plus loin, d'après Érasme, cette habitude anglaise de s'embrasser à tout propos. Voir page 70.
2. George, frère d'Édouard IV.

Du reste, ils ne tarissent pas sur les honneurs que chacun, petit ou grand, leur a rendus pendant leur séjour; ce qui n'empêche pas Schaschek d'arriver à cette conclusion inattendue : « Je n'ai rien de plus à dire sur les Anglais, sinon qu'ils sont, à mon avis, déloyaux, fourbes et cherchant à machiner la perte des étrangers. Bien qu'ils fléchissent humblement le genou, n'ayez pas confiance en eux[1]. »

A Poole, Rozmital et son monde s'embarquent pour la France. « On prépara deux vaisseaux. Les chevaux, montés en l'air avec une corde, furent descendus dans la cale où ils étaient étroitement serrés l'un contre l'autre. Nous partîmes à la garde de Dieu et avec un bon vent ; mais bientôt il nous arriva une grande aventure. Deux galions de guerre anglais nous attaquèrent à coups de canon, pensant que nous étions des français. Ils montèrent à bord de nos vaisseaux, et nous emmenèrent prisonniers pendant une demi-journée. Mais quand ils eurent vu Monseigneur, qu'il se fit connaitre et leur montra des saufs-conduits de Monseigneur l'Empereur, de Rois, de Ducs et de Princes, ils le relâchèrent sans rançon et lui firent des excuses, offrant de l'escorter sur mer, s'il en avait besoin. Nous dûmes relâcher à l'île nommée Garnese (Guernesey), où nous fûmes obligés de rester douze jours, sans rien trouver à acheter pour les

1. Voir p. 123 l'opinion de Hentzner sur les Anglais.

hommes, ni pour les chevaux qui souffraient beaucoup ; que Dieu puisse en avoir pitié ! Au départ de Guernesey, une tempête nous assaillit et brisa le mât ; nous étions en grand péril et les chevaux faisaient un bruit terrible, roulant les uns sur les autres. Personne ne peut le croire s'il n'a passé par là ; car, en partant de l'Angleterre, nous nous étions munis de vivres pour quatre jours seulement, et nous restâmes en mer dix-sept jours. Enfin nous arrivâmes non sans peine à Saint-Malo. Nous fîmes débarquer les chevaux qui étaient exténués et ne tenaient pas debout. Monseigneur fut obligé d'attendre quelques jours pour les laisser reposer. » (Tetzel).

Ce récit dramatique fera sourire nos contemporains qui mettent quelques heures pour accomplir ce même trajet, sans rencontrer ni pirates, ni rivages inhospitaliers, et sans risquer de mourir de faim. Mais quoi ! Dans quatre siècles d'ici, nos arrière-petits-neveux riront bien à leur tour de nos procédés rudimentaires de locomotion.

De Saint-Malo où « des chiens, lâchés pendant la nuit, font l'office de veilleurs et déchirent les promeneurs à belles dents, » — ce qui prouve, soit dit en passant, que la tradition malouine date de loin, — les voyageurs vont d'abord à Nantes, auprès du duc François II, puis à Saumur, où le roi René, « un beau vieillard d'humeur joviale » leur fait de grands honneurs. Sur son invitation, ils reviennent sur leurs pas, pour visiter le château

d'Angers. En l'absence du roi, on leur sert un festin superbe avec une profusion d'argenterie; « toutes les chambres étaient décorées de tapisseries d'une extrême richesse; dans la chambre du roi, la couverture du lit valait, disait-on, quarante mille gulden[1] ». La ménagerie était pleine d'oiseaux rares, enfermés dans des cages d'une dimension extraordinaire. « Il y avait trois lions, deux autruches, deux léopards, des chèvres sarrasines et beaucoup d'autres bêtes curieuses.,. Au monastère de Saint-Maurice, nous vîmes le tombeau que le roi de Sicile s'est fait faire ; il est de marbre blanc et fort élégamment travaillé. Près du tombeau sont représentés trois soldats, armés d'une épée et d'une lance ; à l'intérieur, les statues du roi et de la reine. chacune portant sur la tête un diadème d'or garni de pierreries. »

Louis XI était alors à Meung-sur-Loire et Rozmital ne pouvait manquer cette occasion d'aller faire sa cour au roi de France. Louis XI le reçut « avec beaucoup de bonne grâce, lui offrant de lui donner tout ce dont il aurait besoin, et le fit conduire auprès de la Reine[2]. Celle-ci lui donna l'accolade et chacune de ses demoiselles d'honneur l'embrassa sur la bouche[3]; c'était

1. Florins d'or (?)
2. Charlotte de Savoie.
3. Sur cet usage général au XVe et au XVIe siècles, voir dans la *Revue des deux mondes*, Juin 1893, *les Livres de civilité.*

l'ordre du Roi. Elle donna la main aux autres voyageurs. Le dîner fut magnifique et personne ne peut imaginer le luxe de l'argenterie ; le service était fait par les comtes et les seigneurs les plus puissants. Le Roi invita Monseigneur à venir le voir à Paris, lui promettant des fêtes brillantes, et l'engageant à rester avec lui six mois ou un an. Il le défraya de tout pendant son séjour. On croit que le Roi et la Reine n'ont jamais témoigné autant d'honneur à personne ». (Tetzel).

« Le Roi n'est pas grand ; il a les cheveux noirs, les yeux enfoncés dans la tête, un nez long, les jambes courtes. On dit qu'il est l'ennemi des Allemands. Son plus grand plaisir est la chasse. Comme séjour, il préfère les petites villes aux grandes. Il a soixante gardes qui couchent tout armés devant la porte de son appartement. La Reine est une assez belle femme, mais il y a ici les plus jolies jeunes femmes de la chrétienté ». (Tetzel).

Il faut bien croire que les charmes des dames d'honneur et la beauté du pays de Touraine firent une vive impression sur nos amis; car, en quittant la cour, ils sont pris d'un véritable accès d'enthousiasme : « Le royaume de France, dit Schaschek, est magnifique, et d'une abondance extrême en toutes choses, si tant est qu'il existe son pareil parmi les royaumes chétiens. » Et Tetzel à son tour : « De tous les pays que j'ai jamais visités, la France est celui qui est le mieux pourvu de tout ce

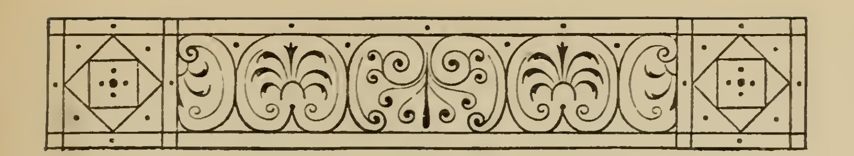
que l'homme peut imaginer. » Il est regrettable que cet éloge ne soit pas accompagné d'une appréciation du caractère français. Qui sait? Peut-être nos voyageurs auraient-ils terminé leur panégyrique, comme ils l'ont fait tout à l'heure pour les Anglais, par quelque coup de boutoir à notre adresse.

Après le détour qu'ils viennent de faire pour voir Louis XI, Rozmital et ses compagnons reprennent la route de Saint-Jacques de Compostelle. Ils passent pas Sainte-Catherine de Fierbois qui attirait alors une foule énorme de pèlerins, On y voyait, « avec les reliques de la sainte, treize statues d'hommes et de femmes, de grandeur naturelle et fondues en cire ». A Chatellerault, réception princière chez Charles d'Anjou, frère du roi René, qui fait admirer à ses hôtes des pièces d'orfèvrerie en or, d'un poids extraordinaire. A Blaye, « ville de passage obligatoire pour tous ceux qui se rendent à Saint-Jacques de Compostelle », on traverse la Gironde. « Les Rois d'Angleterre, dit Schaschek, ont autrefois possédé cette ville pendant cent cinquante ans. Mais elle fut recouvrée par une femme prophétesse, qui reprit même aux Anglais tout le royaume de France. Cette femme, fille d'un berger, fut pourvue par Dieu de tant de vertus que, tout ce qu'elle entreprenait, elle le menait à bonne fin. Mais, dans une dernière bataille, elle fut prise par le roi d'Angleterre et conduite en Angleterre. Par son ordre, on la promena dans la ville de Londres, montée sur un

cheval d'airain (*sic*). Puis elle fut brûlée, et ses cendres jetées à la mer ». Sont-ce les gens de Blaye qui racontaient de cette étrange façon l'histoire de Jeanne d'Arc, trente-cinq ans après sa mort ? Ou plutôt le narrateur, comprenant mal le français, a-t-il travesti le récit véritable qu'on lui faisait ? Nos honnêtes bohêmes sont sujets à caution, surtout en matière de légendes et d'histoires du temps passé. Ainsi, à l'église de Saint-Romain de Blaye, on leur fait visiter le tombeau où Roland est enterré avec son oliphant, et Tetzel écrit gravement : Roland avec Holopherne (*Olyfernus*).

De Blaye, la troupe traverse Bordeaux, Dax, Bayonne, sans incident notable, et pénètre en Espagne par Fontarabie.





LEO DE ROZMITAL

EN ESPAGNE ET EN ITALIE

L'ESPAGNE passait alors par une des périodes les plus bouleversées de son histoire. Encore semi-moresque, peuplée de chrétiens, de mores et de juifs, vivant côte à côte et sans se pénétrer, elle présentait une confusion singulière de mœurs, de langues, d'institutions, de croyances et de costumes. « Chez le comte de Haro, il y a des chrétiens, des juifs et des mores. Il laisse à chacun sa foi et se dit lui-même chrétien sans qu'on sache bien quelle est sa religion » (Tetzel). Les élégantes de Burgos « s'habillent, boivent. mangent et vivent à la façon moresque; elles sont brunes avec des yeux noirs, et dansent des pas fort gracieux dans le goût moresque ». Les hommes « luttent à

la lance, parent les coups avec leurs écus comme le font les Mores quand ils combattent et se tiennent à cheval à la moresque, les étriers très courts et les genoux pliés pour ainsi dire sous la selle. » Le roi de Castille lui-même, cet abominable Henri IV l'*Impuissant*, « qui exhalait une odeur insupportable, et se délectait dans la puanteur du fumier, sans parler du reste [1] », mange, boit, s'habille, parle à la moresque, et reçoit Rozmital assis par terre à côté de la Reine [2]. « Il est, dit encore Tetzel, l'ennemi des chrétiens et vit comme un infidèle. » « A partir de Medinaceli, commence la *Terra Ethnicorum*, la terre des païens qui ne permettent à aucun chrétien d'habiter parmi eux. »

Au milieu de cette population hétérogène, remuante et passionnée, aussi ardente à la bataille qu'aux fêtes, aux danses, et aux « taureaux », la guerre civile est en permanence. Vassaux contre leur évêque, mores contre chrétiens ; en Aragon et en Castille, deux rois se disputent le trône ; la Navarre et la Catalogne, sont déchirées par les luttes intestines les plus sanglantes. En Galice, à Saint-Jacques de Compostelle, un seigneur met le siége devant l'Église même [3] où repose le grand

1. Chronique de Palencia, citée par M. Fabié dans son excellente préface des *Viajes por Espana* (Madrid, 1879).

2. Joanna, sœur d'Alphonse de Portugal.

3. « Cette église métropolitaine, est archiépiscopale, très

Saint et fait prisonnier l'archevêque avec vingt-trois prêtres; dès lors, plus de baptêmes, plus de mariages, les morts gisent sans sépulture. Partout, des bandes armées, répandues sur les grands chemins, rançonnent les voyageurs, pendant que les pirates infestent les ports du littoral.

Dans ce désarroi général, traverser le pays n'était pas sans péril, surtout pour des étrangers. En butte aux attaques d'un parti ou de l'autre, il fallait souvent demander une escorte que l'on n'obtenait pas toujours, et s'avancer prudemment, l'escopette [1] d'une main et le sauf-conduit de l'autre ; trop heureux quand le sauf-conduit du prince n'était pas récusé par les rebelles.

Mais nos voyageurs sont des gens solides, résolus, bien armés, et décidés à suivre leur itinéraire jusqu'au bout. Après avoir traversé la Biscaye sans trop de mésaventures, ils visitent Burgos, Ségovie et son Alcazar, Olmedo [2] où ils rencon-

---

forte, très matérielle, en forme d'un gros donjon ou chasteau » *Premier voyage de Philippe le Beau en 1502, Chroniques Belges inédites.*) Voir Appendice B.

1. *Sclopetus.*

2. A Olmedo, Rozmital assiste à l'exécution d'un condamné à mort. Après l'avoir attaché à une colonne, on marque sur sa poitrine l'endroit où les arbalétriers devront viser, et celui qui approche le plus de la marque reçoit 24 maravédis ; celui qui manque le but doit payer un écu d'or. Quoi qu'en dise M. Fabié (note, p. 73 de l'ouvrage déjà cité), qui n'a rencontré nulle part le récit d'une coutume « aussi étrange et aussi barbare », Antoine de Lalaing, auteur du *premier voyage de Philippe le Beau*, écrit

trent le roi de Castille, Salamanque où l'évêque et la noblesse leur offrent le spectacle d'une course de taureaux. « Ils ont des taureaux sauvages qu'ils amènent sur la place et, montés sur des chevaux très légers, ils lancent contre eux des dards ; le mérite consiste à rester le plus longtemps en selle et à planter le plus de dards. Les taureaux rendus furieux, se jettent contre les cavaliers et les poursuivent de telle façon que, ce jour-là, deux hommes furent emportés comme morts. Après la course, des cavaliers joûtèrent entre eux à la lance [1]... Nous vîmes ce spectacle d'une maison où nous étions avec des jolies femmes qui burent, mangèrent et se divertirent » ; comme on le pense bien c'est le joyeux Tetzel qui continue la série de ses confidences.

Mais il faut s'arracher à ces plaisirs et prendre la route du Portugal, pour gagner Braga, résidence du roi Alphonse l'*Africain*, auquel le noble bohême est pressé de remettre des lettres de sa

encore en 1502 : « On ne fait guère pendre en Espagne. mais on lie les malfaiteurs dignes de mort à une estace (poteau), et leur met on une marque de papier blanc à l'endroit du cœur. Puis la justice ordonne aux meilleurs arbalestriers que on trouve, tirer après celui, tant que mort s'ensuive ; et si le malfaiteur sait aucun de ses amis estre bon arbalêtrier, il requiert à la justice de le faire tirer, afin d'estre plutôt mort. »

1. Voir dans le premier *Voyage de Charles-Quint (Chroniques Belges)* la description détaillée d'une course de taureaux. Appendice G.

sœur l'Impératrice d'Allemagne [1]. Inutile de dire s'il fût bien reçu à la cour. La veille de son départ le roi lui ayant demandé quel présent lui serait le plus agréable. « Deux nègres, » répondit Rozmital très désireux de ramener dans sa patrie quelques échantillons des populations nouvellement découvertes par les Portugais sur les côtes de Guinée. « La réponse fit éclater de rire le frère [2] du roi qui assistait à l'entrevue : Ami, lui dit-il, cela n'a point de valeur ; demandez quelque chose de plus important que ces nègres, et qui nous fasse plus d'honneur, mais si vous ne souhaitez que cela, je vous prie d'y joindre un troisième cadeau que je vous fais ; c'est un singe. Peut-être, ajouta-t-il, manque-t-on de nègres et de singes dans votre pays? Le Roi, mon frère, possède trois villes en Afrique, d'où chaque année, son armée amène au moins cent mille nègres de tout âge et de tout sexe, qui se vendent au marché comme du bétail ; et le Roi tire plus de revenus de cette vente que de tous les impôts du royaume. » Voilà l'origine de la traite des nègres.

Le Roi « défraya encore Monseigneur de tout pendant son séjour, et lui donna deux chevaux élégants que l'on appelle genets, qui dépassent en vitesse et en légèreté tous les chevaux de la chrétienté. »

1. Éléonore de Portugal, femme de l'Empereur Frédéric III.
2. L'infant Ferdinand, duc de Viseu.

En quittant Braga, Rozmital remonte au nord jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, dont il parvient non sans peine à visiter l'église assiégée en ce moment par les rebelles, ainsi que nous l'avons dit [1].

Le pélerinage accompli, au lieu de rentrer directement en Portugal, les nobles voyageurs font un détour pour aller jusqu'au cap Finistère. Mais quelle curiosité les attirait sur cette langue de terre à demi-sauvage, avance extrême de l'Espagne dans l'Océan, « où l'on ne voit rien de plus que le ciel et l'eau, où la mer est si orageuse, dit-on, que personne n'a pu y naviguer, ignorant ce qui est au-delà ? »

L'Europe entière, du nord au midi, était alors en proie à la fièvre des découvertes lointaines. Les récentes expéditions des portugais sur la côte d'Afrique avaient enflammé les imaginations ; on voulait aller encore plus loin du côté de l'ouest, avec le vague pressentiment d'un monde nouveau situé par delà l'Océan. Une terre inconnue était, disait-on, apparue à l'ouest de Madère, pour disparaître aussitôt ; aux îles Açores, des hommes nus, rejetés par les flots, avaient raconté qu'ils venaient d'une grande île de l'Occident. Ces fables et d'autres encore, embellies par la crédulité populaire, circulaient de bouche en bouche et passionnaient les esprits de la Péninsule, terre féconde en naviga-

1. Voir appendice B.

teurs hardis et pensifs. Au cap Finistère, les marins de la côte assuraient qu'un roi de Portugal avait frété trois vaisseaux chargés de vivres pour quatre ans ; que ces vaisseaux, après avoir navigué pendant deux années, avaient fini par aborder à une île, où se trouvaient des habitations souterraines remplies d'or et d'argent. Plus loin, ils avaient rencontré à distance une mer terrible et des vagues aussi hautes que des montagnes, s'élevant jusqu'aux nues; sur quoi les équipages furent saisis d'une grande terreur, comme si le jour du jugement dernier fut arrivé. Un conseil fut tenu, à la suite duquel deux vaisseaux se plongèrent dans les ténèbres et la tempête; ils ne reparurent jamais. Le troisième les attendit deux semaines et rentra seul au port. L'histoire avait-elle un fond de vérité? Nous l'ignorons, mais Rozmital l'écouta d'une oreille attentive et la fit transcrire tout au long dans son journal. Esprit ouvert, avide de s'instruire, — son voyage en est la preuve, — il voulut voir sur place, le plus près possible, cet horizon mystérieux, pour l'interroger; et qui sait si, devant cette mer dont « personne, disait-on, n'avait connu les bornes, sauf Dieu lui-même, » il ne ressentit pas le frisson avant-coureur de la grande découverte.

Le retour s'effectue par Braga, Porto et Lisbonne, d'où les voyageurs rentrent en Espagne, assez pressés, parait-il, d'en sortir. De Badajoz à Barcelone, ils coupent en diagonale, traversant Mérida, Tolède et Saragosse. Il faut bien le dire, dans ce

nouveau parcours, notre ami Tetzel semble d'assez méchante humeur. Adieu les fêtes, les danses, les spectacles, et surtout adieu les jolies femmes. Il n'est plus question que de routes laborieuses, d'ascensions interminables, de rencontres périlleuses et, tout le long du chemin, règne une guerre civile épouvantable. Ici on traverse des « montagnes horriblement désertes ; » plus loin, on entre dans le pays des Mores « maraudeurs et voleurs comme les Tsiganes de notre pays de Bohême. » Il faut du matin au soir « chevaucher sans repos, toujours en éveil et en défiance, et toujours l'écu au bras... En Catalogne, entourés de gens qui voulaient nous tuer et nous voler, nous étions sans cesse dans la crainte d'une surprise, et cette absence constante de sécurité nous faisait beaucoup souffrir[1]. » La relation officielle complète ainsi le tableau : « Pendant que nous étions à Barcelone, notre hôte nous avertit de ne pas sortir du logis par deux ou par trois seulement, mais de nous promener tous ensemble. Il y a, disait-il, beaucoup de pirates qui s'emparent des gens à la dérobée, les embarquent, les enchaînent, et vont les vendre comme du bétail... En somme la population de Catalogne est la plus scélérate et la plus perfide de la chrétienté. »

Les malheureux voyageurs ne respirent qu'en France où ils rentrent par Perpignan et le Roussillon. Désormais plus d'inquiétudes, plus de mau-

1. Voir appendice B.

vais gîtes, plus de pirates ni de détrousseurs de grands chemins. « Les provinces sont opulentes, remplies de villes et de places-fortes; sur les îles de la côte s'élèvent des châteaux et de riches monastères. » La troupe traverse rapidement Narbonne, Montpellier, Avignon, s'engage dans les Alpes, passe le Mont-Cenis et descend en Italie, où l'enchantement continue de plus belle. Campagnes plantureuses, vignobles curieusement travaillés, jardins délicieux, villages et chateaux qui se succèdent, et quelles femmes, quelles filles ! « si belles que c'est à peine si nous en avons rencontré de pareilles dans aucun des pays que nous avons parcourus. » Partout des écoles florissantes, des ateliers en pleine activité, des villes superbes, des églises et les palais magnifiquement décorés, des constructions nouvelles d'une rare élégance; c'est la Renaissance qui bat son plein.

Galéas Maria, fils de François Sforza, était alors duc de Milan. Dès qu'il fut avisé de la prochaine arrivée de Rozmital, il envoya au-devant de lui son frère Filippo Maria, « avec une suite de seigneurs et des trompettes ; il était chargé par le duc de nous recevoir avec honneur, et de nous conduire jusqu'au logis qu'il avait arrêté pour Monseigneur, et qui s'appelle *La Fontaine*. Aussitôt, le duc dépêcha ses cuisiniers et ses pourvoyeurs pour demander à notre maître-queux quelles boissons et quelle nourriture son maître désirait, afin de les préparer eux-mêmes, le duc ayant ordonné que

nous n'achèterions rien et que tout nous serait fourni par la cour, ce qui eût lieu en effet. » Le duc fournit encore, dit Tetzel, « des tailleurs, des cordonniers, et tout ce qui était nécessaire pour ferrer les chevaux. »

La réception officielle eut lieu le sixième jour : « le duc envoya prier Monseigneur de le venir voir. Quand nous arrivâmes, il vint au-devant de nous avec sa mère (Bianca Visconti) et son frère, et nous mena dans un palais magnifique, où lui et toute la noblesse nous reçurent avec la plus grande bienveillance. Puis, il conduisit Monseigneur dans une des salles, le plaça entre lui et sa mère, et l'appela son très cher ami, *amice charissime*, l'assurant qu'il était très flatté de sa visite, et le priant de lui demander ce qu'il voudrait. » Tout cela débité avec les compliments, l'insistance et les caresses habituelles de la courtoisie italienne. L'audience achevée, le duc chargea son frère de reconduire Rozmital jusqu'à son logis.

« La mère du duc, ajoute ici Tetzel, gouvernait alors le pays ; c'est une grande vieille femme, qui a des dames d'honneur nombreuses et fort jolies. Le duc est grand, bien fait, excellent latiniste. Il tient une cour fort brillante. Il aime les Allemands, En face de son palais, qui est fort beau, se trouvent les églises les plus merveilleuses ; elles sont en marbre, couvertes de sculptures, et je ne crois pas qu'il s'en trouve une seule pareille dans toute la chrétienté. La ville est particulièrement belle, très-

peuplée et bien bâtie; elle possède un grand nombre de commerçants, d'orfèvres et d'ouvriers excellents qui font des œuvres de toute beauté. Le château est le plus beau que je connaisse et il est bien gardé; car qui a le château est maître de la ville. Nous vîmes également un beau palais qui appartenait à Cosme de Médicis. »

A Vérone, nos Bohêmes paraissent s'intéresser surtout aux restes du Palais de Théodoric qui subsistaient encore. Les bâtiments à demi-ruinés servaient d'habitation à des dames de la noblesse véronaise, habitation intermittente, car « ces dames ne s'y tenaient que le jour; la nuit elles étaient chassées par des spectres et obligeés d'aller demeurer dans le voisinage. » Ce n'est pas Tetzel, comme on pourrait le croire, mais Schaschek lui-même, le narrateur officiel, qui raconte sérieusement cette historiette.

Enfin on arrive à Venise en décembre 1466. La Seigneurie préparait à Rozmital une brillante réception; mais, s'il faut en croire Tetzel, les Vénitiens furent froissés de je ne sais quelle infraction à l'étiquette et, pour témoigner leur mécontentement, ils se bornèrent à donner en présents de bienvenue « du sucre, du gingembre, du vin et de la cire, » cadeau modeste pour une République aussi riche et aussi hospitalière. Heureusement on ne tarda pas à se raccommoder, car nous voyons le Doge, Christoforo Moro, inviter Rozmital à une séance du Conseil et le faire asseoir à sa droite

« honneur tout à fait exceptionnel et que l'on n'avait accordé à personne depuis longtemps. »

Saint-Marc et son incomparable trésor, les chantiers de construction de la marine, et surtout l'arsenal avec ses immenses approvisionnements, sont pour nos étrangers l'objet d'une admiration sans bornes. Une autre merveille qui paraît les avoir beaucoup frappés, est le palais d'un certain marchand dont le nom n'est pas indiqué, et qui avait émigré d'Alexandrie à Venise. On jugera, par cet échantillon, quels étaient, au XVe siècle, le luxe et le train d'un grand marchand de Venise. Le bâtiment, qui appartenait dans l'origine au duc de Milan, était inachevé et ne s'élevait guère au-dessus des eaux, quand notre marchand l'acheta pour la belle somme de soixante et quatorze mille écus d'or, et le fit achever de la façon la plus somptueuse. « Tous les promenoirs sont en albâtre. Dans la chambre à coucher, le sol est garni d'albâtre, et les plafonds sont d'argent doré. Sur le lit, garni de draps tissés d'argent, sont placés deux coussins et un oreiller décorés de perles et de pierres fines ; au-dessus pend une grande tapisserie dont le travail, non compris la matière, est estimé vingt-quatre mille ducats. Une des salles possède une cheminée dont la construction aurait coûté, dit-on, trente mille ducats..... Comme nous sortions du palais, le marchand rentrait en gondole d'une promenade qu'il venait de faire avec sa femme et ses enfants. Sur ses instances, nous revînmes sur nos

pas ; il fit apporter des succades sur trois plateaux d'argent, avec du vin et d'autres boissons variées dans trois coupes d'or et les autres d'argent, et nous traita comme les rois et les princes que nous avions visités. Sa femme était de la plus grande beauté ; elle avait pour escorte douze jeunes suivantes. A notre départ, il nous ramena lui-même jusqu'à notre logis. »

« On nous conduisit dans ce qu'on appelle le logis des Allemands[1], où descendent les marchands étrangers de toutes les principales villes de la chrétienté. Chacun peut y avoir sa table à part, boire et manger ce qu'il lui plaît, car l'hôtellerie est abondamment approvisionnée de tout ce qui est nécessaire. »

« De là, nous fûmes voir les ateliers des tisseurs de drap d'or, de damas et de soie, ensuite les boutiques des marchands où l'on nous montra des richesses inestimables. »

En quittant Venise, Rozmital et les siens prennent la route du Nord. On renonce au voyage du Saint-Sépulcre; pour quel motif? nous n'en saurions rien, si ce bavard de Tetzel n'était pas là pour nous l'apprendre. Le voyage avait déjà coûté fort cher, et le noble seigneur, à bout de ressources, n'ayant plus même assez d'argent pour rentrer chez lui, cherchait à négocier un emprunt : « Monseigneur fit une demande d'argent aux Véni-

1. Le *Fondaco dei Tedeschi,* actuellement la douane.

tiens qui ne voulurent pas l'accorder, et c'est moi qui servis, dans cette négociation, d'interprète auprès du Doge. » Il fallait donc rentrer chez soi bon gré mal gré, et l'on se remit en route par Trévise, Gratz, Neustadt et Vienne.

L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, était à Gratz, et Rozmital, toujours de plus en plus à court, « tenta de lui emprunter de l'argent. » Mais, comme le Doge de Venise, l'empereur fit la sourde oreille : « il refusa, et ne lui fit d'autre honneur que de lui donner un tonneau de vin, avec de bonnes paroles. » Les nobles voyageurs n'obtinrent même pas l'autorisation de voir les plus belles pièces du trésor impérial, conservées au château. On ne leur montra qu'une robe de damas rouge, bordée de perles et de pierres précieuses : elle passait pour valoir au moins cinq cent mille écus d'or ; « Est-ce bien vrai ? se demande Schaschek, un peu piqué, sans doute, comme son maître, du refus de l'empereur ; — les chambellans l'assurent, mais nous ne le croyons guères. » Entre temps, comme on donnait à Gratz des joûtes en l'honneur du souverain, nos braves bohêmes ne manquèrent pas d'y prendre part et de se distinguer, comme toujours, dans leur *sport* favori.

Cependant les embarras financiers augmentaient rapidement ; il fallait bien, coûte que coûte, faire face aux dépenses journalières du voyage. A Neustadt, la détresse est à son comble et le malheureux Rozmital en est réduit à « mettre en gage

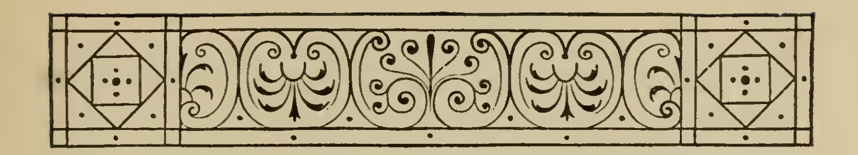
chez un juif de la ville, pour douze cents gulden, un brassard orné de pierres fines qui en valait dix mille. » Cela fait et ses dépenses de retour assurées, il se présenta chez la femme de l'empereur Frédéric, Eléonore de Portugal, qui se trouvait à Neustadt, et pour laquelle il apportait des lettres de son frère, le roi de Portugal. « Elle l'accueillit très affectueusement, lui demandant des nouvelles de son frère, comment il l'avait reçu, si le Portugal lui avait plu..... Tous les jours, nous étions admis dans ses appartements ; nous allions au bal, en traîneau. Elle eut beaucoup de plaisir à voir les nègres et le singe que son père avait donné à Monseigneur. Elle fut surtout charmée quand le joueur de luth de Monseigneur lui joua des danses portugaises qu'il avait apprises dans ce pays; elle voulut que son fils apprit à les danser. » (Tetzel).

« De Neustadt à Bade, 4 miles; de là à Vienne, 4 autres miles. De Vienne à Blatna, 27 miles; tout le monde connaît la route. » Ainsi termine le narrateur officiel; Tetzel dit quelques mots de plus :

« Monseigneur voulait rentrer directement à Blatna, mais le roi et la reine de Bohême lui firent dire d'aller d'une traite à Prague. Une procession de religieux vint au devant de lui, avec un cortège d'étudiants, le clergé, beaucoup de seigneurs et de membres de la noblesse. Cent trompettes et une foule nombreuse lui faisaient escorte. Le roi était à une fenêtre et assistait à l'entrée. Monseigneur dût se présenter sur l'heure à la cour, devant le roi

et la reine qui allèrent à sa rencontre et le reçurent avec la plus grande cordialité..... Monseigneur ne voulut pas nous laisser partir et nous dit de l'accompagner chez lui à Blatna, où nous fûmes fêtés pendant quatre semaines. Puis je pris congé de lui ; il me fit cadeau de deux chevaux. »





PHILIPPE LE BEAU, CHARLES-QUINT

LEURS VOYAGES EN ESPAGNE

Les itinéraires en Espagne de Philippe le Beau (1501 et 1506), et de Charles-Quint (1517), publiés dans les *Chroniques belges inédites*[1], abondent en détails curieux; mais nous l'avons déjà dit, ces relations ne rentrent pas dans notre cadre. Les souverains en voyage ne sont pas des voyageurs proprement dits, tels du moins que nous les entendons. Ils logent dans des palais tapissés et remis à neuf pour la circonstance; on nettoie les rues la veille de leur entrée; les villes et les villages sont endimanchés; partout des arcs de triomphe, des fêtes et des banquets. Ce n'est pas la note de tous les jours, celle que nous cherchons.

1. Bruxelles, 1876.

Philippe le Beau, qui prend la route de terre et traverse la France, emmène avec lui un archevêque, un évêque, « moult d'aultres gens de son Conseil, » quatre chevaliers de la Toison d'or, dix-sept seigneurs, chambellans et autres, quarante-deux gentilshommes, sans compter le personnel de service. Quant à l'archiduchesse, elle a une suite de douze gentilshommes et d'une vingtaine de dames d'honneur. A Saint-Jacques de Compostelle, l'archevêque donne au prince « vingt muids de vin, quatre cents moutons, trente-six bœufs, trente-six veaux, mille gélines (poules), quatre cents livres de cire en torches, etc. » Et, comme ces cadeaux de bienvenue se renouvellent plus ou moins dans toutes les grandes villes, on peut se figurer quelle était l'importance du convoi, et avec quelle lenteur il devait se mouvoir, traînant après lui de pareils *impedimenta* par les mauvais chemins de l'Espagne. « Et devez entendre, dit encore Antoine de Lalaing, que beaucoup de seigneurs, gentilshommes et officiers du roy étaient à pied ou très mal montés, parce que les aucuns avoient leurs chevaux en Castille, les autres n'avoient encore acheté chevaux tant pour la cherté que pour ce qu'on recouvroit mal à manger pour lesdits chevaux. D'autre part, les piétons étoient tant travaillés de la grande chaleur qu'il faisoit, que maints en étoient malades et mal hayttiés (portants). Et si ne pouvoit on recouvrer ni bœufs, ni charrettes, pour mener les bagages du roy, des princes, gen-

tilshommes et officiers de son hôtel ; et, quand l'on en avoit, après que les bouviers avoient fait deux ou trois journées, ils s'enfuyoient de nuit atout (avec) leurs bœufs, sans payement, en laissant leurs charrettes chargées[1]. »

Charles-Quint va en Espagne par mer et s'embarque à Flessingue (septembre 1517); il avait alors 17 ans. Son escorte se compose « d'une quarantaine de gros puissants bateaux, tous bien équipés, pourvus et étoffés de toutes choses requises pour voyager, tant des gens de guerre, artillerie, poudre et autres munitions de guerre, avec force et grande habondance de vivres, » Ces vaisseaux de haut bord qui « de loin sembloient être autant de châteaux en mer, alloient par ordre et en deux helles (ailes), dont le roy et l'amiral faisoient la pointe. Une demie-douzaine de légers bateaux, bons aux voiles » servaient d'éclaireurs « pour découvrir la mer et aller devant et au large. Et ose bien dire, ajoute Laurent Vital, qui faisait partie du voyage, que, pour douze jours que le roy tint la mer, après Dieu et ses saints, il en fut le sire et le maître. »

Voici du reste un des meilleurs chapitres de la relation de Laurent Vital ; il est intitulé : *A quoy le Roy passoit son temps sur la mer, et de son accoustrement.*

« Sitost que le jour étoit venu, les trompettes du

1. Id. I, 435.

roy montoient au plus matin sur le chasteau derrière, pour sonner et donner le bonjour au roy de quelque gorgiase aubade; puis, ce faict, pareillement les fiffres et tambourins d'Allemagne faisoient leurs devoirs trois fois le jour, du matin, au disner et au soupper du roy, ainsi que de quatre heures après disner. Or, tôt après que le roy étoit du matin levé et puis accoutré légèrement et chaudement contre le froid procédant des impétueux vents marins, avoit fait faire par son couturier un pourpoint de satin cramoisy, à haut collet doublé d'écarlate, et par dessus mettoit un collet à manière d'un pourpoint sans manches, qui se cloait (fermait) avec une aiguillette et était plein de martres. Puis, par dessus ses chausses d'écarlate, avoit des triquehouses (grands bas) à manière de chausses marinières, ayant de hauts souliers doublés d'écarlate. Il faisoit trousser ses cheveux (se faisait coiffer), puis mettoit pardessus un double bonnet d'écarlate qui se blouquoit (bouclait) sous le menton, tellement que le vent ne lui pouvoit nuire. Puis par dessus avoit vètu une robe à haut collet, ceinte par dessus, qui étoit de velours tanné, pleine (fourrée) de agneaux de Romanie ; laquelle robe lui tenoit le corps, ensemble le col et les bras en chaleur. Et quand tout ce avoit vestu, si ne sembloit-il point que avist (qu'il eût) trop de charge ni d'empèchement, tant aisément se trouvoit-il dedans.

« Ainsi accoutré sortoit de sa chambre et se

alloit donner le bonjour à madame sa sœur[1] et aux dames et damoiselles tous les jours. Puis, montoit sur le tillac du château et se mettoit à genoux sur des coussins devant la remembrance (représentation) du Crucifix, pour faire ses prières et dévotions, où il étoit bien une bonne heure; et parfois son chapelain lui lisoit une sèche messe... Ses dévotions achevées, trouvoit le déjeuner prêt, à la fois (tantôt) d'une soupe et chapon bouilli par-dessus, à la fois des carbonnées (carbonades), à la fois une soupe de poudre de duc[2] trempée en vin, ou de rôties à la malvoisie, selon que les médecins disoient, ou que le roy demandoit de avoir, en attendant le dîner qui se apprêtoit comme sur les dix heures. Pendant lequel temps, se promenoit ou devisoit à quelqu'un ; parfois se occupait à regarder la flotte des navires de son armée qui le suivoit en deux ailes, et comment ces puissants bateaux passoient et tranchoient légèrement les grandes ondes d'eau qui parfois élevoient ces grosses navires hautes à merveille, puis se ravaloient quant et quant. Et, quand les bateaux alloient du plein rencontre heurter ces vagues d'eaux, l'eau écumoit et s'élevoit tellement que bien souvent venoit frapper contre les voiles, et parfois passoit outre les dits bateaux. A la vérité

1. Éléonore d'Autriche, qui épousa François Ier.
2. Poudre de duc, mélange de sucre et de cannelle, ou de quelques autres condiments aromatiques.

c'était une triomphante chose de voir ainsi les navires fendre et maîtriser l'eau, et passer plus vitement outre qu'un cheval ne sçauroit courir à lâche bride.

« ..... Au commencement de cette danserie sur mer, plusieurs furent malades, pource qu'ils n'étoient point accoutumés ; mais, Dieu merci, le roy et madame sa sœur le passèrent très bien..... Aussi le roy prenoit souvent sa réfection joyeusement pour ses gens qui lui apportoient sa viande et le servoient à table ; desquels, par la danserie du bateau, les aucuns se laissoient choir avec la viande, les autres faisoient des démarches et des avant-pas de si folle façon que si ce fussent été gens morts-ivres qui vont tout chancelant, puis d'un côté et puis de l'autre.

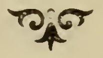
« De l'après-dîner, les aucuns se mettoient à lire des chroniques, les autres à jouer aux échecs, aux tables et aux cartes, en passant et amenant le jour jusques au soir... Tot après souper, ainsi que le jour commençoit à prendre fin, le contreman (contremaître) appeloit tous les jours, au son du sifflet d'argent qui lui pendoit au hatreau (cou), tous les compagnons et serviteurs, grands et petits ; lequel contreman avoit diverses manières de siffler, par où les compagnons savoient et entendoient une partie de ce qu'il vouloit dire. Mais si, après les avoir appelés, il en trouvoit aucuns en défaut, il ne falloit (manquait) point avec un bout de câble de leur donner des cinglades, et leur donnoit autour

des reins, bras et jambes, en sorte qu'il les faisoit courir comme des rats là où il les vouloit avoir. »

Tous les jours avaient lieu des prières et oraisons dites « au pied du mât, par deux jeunes petits matelots. » Puis « l'un des compagnons, duit et instruit venoit à inviter la compagnie à prier la Trinité qu'il leur plaise conduire le roy et toute la seigneurie à joie, santé, à bon port, de le garder de *mal andar* (aller mal) et de malencontre. Les prières recommençaient avec des invocations aux saints patrons du roi et de sa famille, et à tous les saints et à toutes les saintes du paradis. « Ces prières accomplies, on sonnoit une cloche qui signifiait : « qui n'est couché se retire et aille coucher sans chandelle, » excepté le roy et madame sa sœur, et quelque peu des grands maîtres qui à leur coucher avoient de la lumière, en lanternes de fer, jusques ils fussent au lit; comme une dans la chambre du roi, qui pendoit en un bancq, afin que de nuit, par tourmente ou autrement, ne put choir ni faire déplaisir ; pareillement y en avoit une en la chambre de madame Aléonore, sa sœur... Aussi, un des maîtres pilotes avoit une lanterne à lumière auprès de lui, pour regarder son compas (boussole) ; et étoit à l'endroit d'une fenêtre, pour mieux parler et avertir celui qui conduisoit le gouvernail de ce qu'il avoit affaire pour faire aller la navire à dextre ou à senestre, selon qu'il voyait par sondit compas que la chose se requèroit, afin que

n'allât hors de son train par changement de vent ou autrement. »

Nous ne suivrons pas plus loin Charles-Quint dans sa tournée en Espagne. Il est temps d'arriver aux voyageurs plus modestes, aux vrais voyageurs dont nous parlons plus haut.





ERASME

JEAN SECOND, RABELAIS

Erasme a beaucoup couru le monde; il a séjourné en France, dans les Flandres, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, sans nous laisser malheureusement le journal de ses voyages. Mais, en parcourant ses œuvres, on peut encore glaner çà et là quelques indications sur la vie privée, quelques traits de mœurs qu'il raconte avec sa verve et son tour d'esprit si personnels. S'agit-il, par exemple, d'attirer en Angleterre le poète Fausto Andrelini qui s'était fixé à la cour de France : « Un homme comme vous, lui écrira-t-il[1], qui a le nez si fin, vieillir dans les fumiers de la Gaule? Mais vous

1. En 1499.

avez la goutte; au diable votre goutte! Si vous connaissiez les mérites de l'Angleterre, vous vous mettriez des ailes aux talons pour accourir jusqu'ici. Les Anglaises, ces nymphes au visage de déesses, si douces, si accueillantes, vous les placeriez sans peine au-dessus de vos Muses. Et puis, on a dans ce pays une coutume qui dépasse tout éloge : vous arrivez, vous êtes accueilli par les embrassements unanimes ; vous partez, on vous congédie avec des baisers ; vous revenez, encore des baisers. On vous aborde, en avant les baisers ; on s'éloigne en échangeant des baisers. Enfin, où que vous alliez, tout est plein de baisers. Et si vous goûtiez une seule fois comme ils sont délicats, comme ils sentent bon, à l'instant, mon cher Faustus, vous voudriez vous exiler en Angleterre non pas pour dix ans, comme Solon, mais jusqu'à la mort[1]. »

Erasme avait trente ans quand il écrivait ces jolies choses. Plus tard il parle encore de l'Angleterre, mais avec d'autres préoccupations. Ce ne ne sont plus ses belles filles qui l'intéressent, mais l'hygiène de ses maisons périodiquement visitées par la peste. « D'abord, dit-il[2], les Anglais ne

1. *Epistolæ familiares* 1538. — « Lors s'approcha d'elle et luy requist ung baiser dont les dames et damoiselles dudit pays d'Angleterre sont assez libérales. » *Cent nouvelles nouvelles*, LXXII.). Voir plus haut page 36.

2. *Epist. familiares.*

prennent aucun soin de l'orientation des portes et des fenêtres; ensuite, presque toutes leurs chambres sont construites de telle façon qu'elles ne sont jamais aérées. La plupart sont éclairées par des carreaux de verre, qui admettent la lumière de manière à se garantir du vent; mais les fentes laissent infiltrer les courants d'air d'autant plus pernicieux que l'air séjourne longtemps dans la pièce. Le sol est garni tantôt de carreaux, tantôt de nattes renouvelées de temps à autre, de sorte que le dessous reste quelquefois vingt ans à entretenir les crachats, les vomissements, l'urine des chiens et des hommes, la bière qu'on y a jetée avec les restes de poissons et d'autres ordures innommées. Quand le temps change, le sol dégage des émanations qui ne peuvent être salutaires au corps humain. »

Erasme termine sa lettre par quelques conseils pratiques sur la construction des chambres. Il voudrait encore que le peuple anglais fut plus sobre et moins amateur de salaisons ; enfin « le nettoyage des boues et des ordures dans la rue et les faubourgs devrait être une charge publique confiée aux magistrats de la ville. »

Avec ces idées tellement en avance sur son siècle, et sa délicatesse maladive qui lui faisait, jusqu'à la fin de sa vie, garder rancune au collège de Montaigu de « sa vermine et de ses œufs pourris, » Erasme devait être, plus que tout autre, sensible à la bonne tenue et à la propreté. Son idéal, c'est

une certaine hôtellerie de Lyon ; chaque fois qu'il y passe, il ne peut s'en arracher ; « comme les compagnons d'Ulysse, il est retenu par des sirènes » sous la forme de l'hôtelière et de ses filles « si gaies qu'elles réjouiraient Caton lui-même. Là je me crois chez moi et non pas en voyage ; je ne cause pas avec des inconnus, mais avec de vieilles connaissances, avec des amis. La table est somptueuse et je m'étonne qu'on puisse traiter ses hôtes à si bas prix. Il y a des salles pour se déshabiller, pour se nettoyer, se chauffer et même se reposer, si l'on veut. Dans les chambres, on ne voit que des jeunes filles riant et folâtrant ; elles viennent nous demander si nous avons du linge sale, elles le lavent et nous le rendent blanc. Lorsque les voyageurs s'en vont, elles les embrassent et les quittent avec autant de tendresse que des frères et des proches parents[1]. »

A ce riant tableau, Erasme oppose la peinture des hôtelleries d'Allemagne. Les voyageurs sont empilés dans « des salles chauffées par des poèles. L'un ôte ses bottes, l'autre change de chemise, un troisième se peigne ou essuie sa sueur ; celui-ci nettoie ses guêtres, celui-là infecte l'ail[2] ». Per-

1. Erasme, *Diversoria*.

2. Voir à ce sujet le *Grobianus*, ce curieux traité d'incivilité et de mauvais ton, composé par l'allemand Dedekind : « S'il fait froid et si tu entres dans un chauffoir, que tu sois connu ou étranger, peu importe, commence par te chauffer au poèle les mains et les pieds, et enlève tes chaussures

sonne ne vous salue en arrivant « de peur de paraître circonvenir un hôte, ce qui serait indigne de la pruderie allemande. Vos dehors annoncent-ils une certaine situation? Tout le monde a les yeux fixés sur vous, on vous contemple comme un animal extraordinaire venu d'Afrique, on ne vous quitte pas du regard. » Le valet a l'air farouche. Pas d'eau propre pour se laver; viandes recuites, salaisons réchauffées, bruit et vacarme assourdissants ; draps de lit blanchis tous les six mois, « et quelles nappes, grands dieux! de la toile détachée des vergues d'un navire. » Erasme est impitoyable[1].

pour dégeler tes pieds plus vite et plus commodément, Libre à toi de retirer aussi tes chausses et de les suspendre au poèle. Le procédé est excellent : en effet, l'air est trop souvent vicié par les miasmes qui montent à la tête ; or, le parfum s'exhalant des chausses suspendues s'introduit dans les narines, dégage les cellules cérébrales, et ne laisse plus de place à l'ancienne infection. » (Liv. III, chap. IV).

1. Du temps même d'Erasme, on trouvait ces critiques sévères; Juste-Lipse dit dans une de ses lettres « qu'Erasme se moque bien amplement et avec bien du sans-gêne de toutes les hôtelleries d'Allemagne. » Toutefois Guillaume Grataroli, *De Regimine iter agentium* (Bâle, 1561), dit encore : « Dans les petites villes d'Allemagne, et là où il n'y a qu'une seule hôtellerie, non seulement on rencontre des voyageurs grossiers et des rouliers, mais il est rare de trouver un lit qui soit net. Si vous voyagez à pied, vous serez d'autant plus maltraité, à moins de promettre et de donner un pourboire à la chambrière et au valet. Si vous êtes mal vêtu, la chemise sale, ou habillé comme un soldat espagnol, c'est à peine si vous obtiendrez quelque chose de bon. »

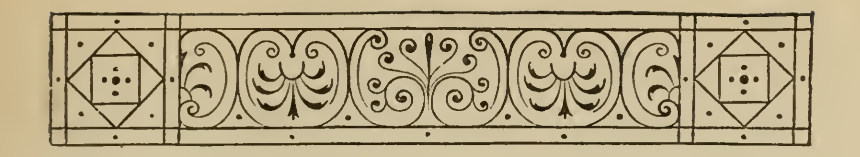
Après Erasme, nous citerons pour mémoire les petits *Itinéraires* de Jean Second[1], de Malines à Bourges (1532) et de Bruxelles en Aragon (1534). Sauf les incidents habituels du voyage, et la rencontre, à Lyon, de François Ier et de sa cour, le poète ne nous apprend rien de particulier.

On peut en dire autant de Rabelais. Seulement le joyeux voyageur nous a laissé sur son séjour en Italie (1536) une page amusante que nous transcrirons ici ; tout ce qui vient de Rabelais, même un hors d'œuvre, est bon à prendre[2] ; « Vrayement, dit Epistémon, vous me réduisez en mémoire ce que je vis et ouy en Florence, il y a environ vingt ans. Nous étions bien bonne compagnie de gens studieux, amateurs de pérégrinité, et convoiteux de visiter les gens doctes, antiquitez et singularitez d'Italie. Et lors curieusement contemplions l'assiette et beaulté de Florence, la structure du dôme, la sumptuosité des temples et palais magnifiques, et entrions en contention qui plus aptement les extolleroit par louanges condignes. Quand un moyne d'Amiens, nommé Bernard Lardon, comme tout fasché et monopolé, nous dist : « Je ne sçay que diantre vous trouvez icy tant à louer. J'ay aussi bien contemplé comme vous, et ne suis aveugle plus que vous. Et puis? Qu'est-ce? ce sont belles maisons, c'est tout. Mais

1. Leyde, 1598. Voir Appendice E.
2. *Pantagruel*, IV, 11.

Dieu et monsieur saint Bernard nostre bon patron soient avec nous, en toute ceste ville encores n'ay-je vu une seule rostisserie, et y ay curieusement regardé et considéré. Voyre, je vous dis comme espiant, et prêt à compter et nombrer tant à dextre comme à senestre, combien et de quel costé plus nous rencontrerions de rostisseries rostissantes. Dedans Amiens, en moins de chemin quatre foys, voyre trois, qu'avons faict en noz contemplacions, je vous pourrois monstrer plus de quatorze rostisseries anticques et aromatisantes. Je ne sçay quel plaisir avez pris voyants les lyons et africanes (ainsi nommez-vous, ce me semble, ce qu'ils appellent tygres) près le beffroy, pareillement voyants les porcs-epicz et austruches au palais du seigneur Philippe Strozzi. Par ma foy, nos fieux, j'aymerois mieux voir un bon et gras oyson en broche. Ces porphyres, ces marbres sont beaulx, je n'en dis point de mal; mais les darioles d'Amiens sont meilleures à mon goust. Ces statues anticques sont bien faictes, je le veux croire; mais, par saint Ferréol d'Abbeville, les jeunes bachelettes de nos pays sont mille fois plus advenantes. »





FÉLIX PLATTER

UN ÉTUDIANT BALOIS A MONTPELLIER

PASSONS maintenant de François Ier à Henri II, de Rabelais à Platter.

Félix Platter, né à Bâle en 1536[1] et qui devint un des médecins les plus célèbres de l'Europe, avait quinze ans quand il fut envoyé par son père à Montpellier pour faire ses études en médecine. Il resta en France six ans, de 1552 à 1557. Le manuscrit de son voyage et du voyage de son frère dont nous reparlerons plus loin, est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle ; il a été traduit récemment[2].

Platter a le charme et l'ingénuité de la jeunesse. Il écrit sa vie sans prétention, comme il l'a vécue

---

1. Mort à Bâle en 1614.
2. Société des Bibliophiles de Montpellier, 1892.

et, de ces petits riens journaliers, naïvement racontés, s'échappe l'intérêt, parfois l'émotion, sans qu'il les cherche, sans même qu'il y prenne garde.

« Mon père m'avait acheté un cheval pour faire le voyage. Au moment du départ, il m'enveloppa deux chemises et quelques mouchoirs dans une toile cirée ; il me remit quatre couronnes d'or qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, et trois couronnes en monnaie. Il m'avertit qu'il avait emprunté cet argent, comme aussi celui qui avait servi à payer le cheval. Il me fit cadeau d'un écu valaisan, frappé sous le cardinal Mathieu Schinner[1]; je le rapportai à la maison plusieurs années après. Ma mère me donna aussi une couronne. Enfin mon père me fit les recommandations les plus sévères... Il m'accompagna jusqu'à la chapelle hors des portes ; alors il me tendit la main pour me faire ses adieux, et voulut me dire *Felix vale* ; mais il fut incapable d'achever le mot *vale*, il ne put dire que *va*, et s'éloigna tout ému. »

Jusqu'à Villeneuve-lez-Avignon, le voyage se passe tant bien que mal; mais là, le jeune Félix qui, depuis Bâle, voyageait en compagnie, se trouve seul dans un mauvais gîte. « Il n'y avait que des bateliers avec des larges chausses et des bonnets bleus. Ils m'inspiraient une frayeur terrible, et la peur m'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Le

1. Schinner (1470-1522), dit le *Cardinal de Sion*, commandait les Suisses à Marignan.

lendemain, je me levai de grand matin dans un abattement complet, ne connaissant personne et ne voyant autour de moi que des gens rudes et grossiers. Je fus pris d'une si irrésistible envie de retourner chez moi, dans ma patrie, que je m'en allai à l'écurie trouver mon petit cheval, et lui jetai les bras autour du cou en éclatant en sanglots. La pauvre bête, qui se trouvait aussi seule et hennissait plaintivement, semblait partager le chagrin de notre commun abandon. Je me rendis de là sur un rocher qui surplombe le Rhône, et me plongeai dans mes tristes pensées. Je me crus abandonné du monde entier et, dans mon chagrin, je déchirai plusieurs beaux sachets parfumés que j'avais achetés en route pour les envoyer à mes parents, et j'en semai les débris dans le fleuve. Mais Dieu vint à mon aide. J'entrai dans une église ; c'était un dimanche, et les sons de l'orgue, unis aux chants, calmèrent un peu ma douleur. Je retournai à l'auberge et, après un triste repas, ne sachant que devenir, je me jetai sur mon lit. » Heureusement un de ses compagnons de route vint le chercher et lui rendit courage.

Vingt jours après son départ de Bâle, Platter entrait à Montpellier et s'installait chez Laurent Catelan, le plus célèbre apothicaire de la ville. Son logement se composait d'un « petit cabinet d'étude en planches, dans un appartement de l'étage supérieur. Je le décorai de tableaux et mon maître y plaça un fauteuil doré. Au haut de

la maison se trouvait une belle terrasse où l'on montait par un escalier en colimaçon, La vue s'étendait sur toute la ville et jusque sur la mer dont j'entendais le bruit par certains vents. C'est là que j'aimais à étudier. Je cultivais un figuier d'Inde dans un vase. Je prenais mes repas à la pharmacie; le soir Hummel (son camarade) rentrait avec moi, car il partageait mon lit. » Les fenêtres, comme dans toutes les maisons, étaient garnies de papier en guise de vitres[1] et l'hiver on se réchauffait avec

1. An XVIe siècle, dans le centre et le nord de l'Europe, les fenêtres des maisons sont généralement vitrées. On emploie pour cet objet des petits carreaux de verre, ou mieux des *boudines* ou *œils de bœuf,* c'est-à-dire les nœuds qui demeurent dans le plat de verre à l'endroit où il a été coulé; ces boudines sont maintenues par des plombs. Erasme citait tout à l'heure les maisons anglaises éclairées par des carreaux de verre, *vitreis tesselis pellucidæ ;* Montaigne observe qu'en Lorraine, en Suisse et en Allemagne, la plupart des maisons sont vitrées. De même à Paris : les *Aresta amorum* (éd. 1546) parlent d'un « galant qui jette une grosse pierre contre les verrières de la fenêtre, tellement qu'il en abat deux ou trois losenges. » Dans Noël du Fail, il est question d'une chambre dont « les verrières estoient bouchées et fermées claustralement » (*Eutrapel,* XVII); ailleurs, il parle des « grosses mouches qui grondent, enfermées entre deux châssis et la verrière (*Musique d'Eutrapel*). » Dans les maisons d'une certaine importance, les verrières sont décorées d'armoiries ou d'ornements.

Le voyageur Coryat décrit très exactement la façon des fenêtres françaises « qui ont à l'intérieur des feuilles de bois (volets) réunies ensemble par des petits verrous de fer, lesquels étant tirés et les feuilles ouvertes, le plein air entre très agréablement par la partie inférieure de la fenêtre où

du romarin « qui donne une belle flamme et répand une bonne odeur. »

Platter s'était mis au travail dès son arrivée. Indépendamment de son apprentissage à la pharmacie de Catelan, il suivait à l'Académie deux ou trois cours le matin et autant le soir, ce qui ne l'empêchait pas de prendre part aux bals, aux mascarades et aux divertissements; car on menait joyeuse vie à Montpellier en temps de carnaval. Tantôt « les jeunes gens parcouraient la ville en portant attachés à leur cou des sacs pleins d'oranges et des corbeilles en guise de boucliers; arrivés à la place Notre-Dame, ils se lançaient leurs oranges les uns aux autres, et toute la place était bientôt jonchée de débris. » Tantôt les amoureux don-

---

il n'y a point de verre; la partie supérieure, ordinairement fermée, est vitrée ou treillissée. »

A la place du verre, on employait aussi des châssis garnis de toile enduite de cire pour la rendre plus transparente, et décorée souvent de peintures. Lors de l'entrée d'Elisabeth d'Autriche en 1571, les fenêtres de l'évêché sont ornées de « châssis de fine toile blanche, painctz de grotesques de couleur, et cirez de cire blanche. »

Dans le midi, les fenêtres sont garnies de papier blanc, comme Platter l'observe à Montpellier. En Italie, Montaigne nous dira tout à l'heure que les fenêtres sont d'ordinaire à air libre, sans autre clôture qu'un contrevent de bois. « Presque par toute l'Italie, écrit Misson en 1698, ils ne sçavent ce que c'est que des vitres, et leurs châssis ne sont garnis que de toiles ou de papier toujours déchiré; de sorte qu'il faut inventer tous les soirs des machines pour se mettre un peu à l'abri. »

naient des aubades à leurs maîtresses, et Platter était souvent de la partie, car il jouait fort bien du luth, et ses voisines, « la femme et la cousine d'un docteur en droit, venaient, pour l'entendre, s'asseoir sur leur terrasse avec leur ouvrage à l'aiguille. » L'aubade commençait à minuit. D'abord des roulements de tambour « afin de réveiller les habitants de la rue ; » puis les trompettes, puis les fifres, puis les violes, enfin un trio de luths. Le concert durait une heure et demie, après quoi on conduisait les exécutants « dans une pâtisserie où on les traitait magnifiquement [1]. »

Au bal, après souper, on dansait jusqu'au matin le *branle*, la *gaillarde*, la *volte*, la *tire-chaîne*, etc. [2]. L'orchestre se composait des cymbales, du

---

1. Pontanus, qui visita Montpellier en 1606 (*Itinerarium Galliæ Narbonensis*) célèbre les plasirs de Montpellier, ses bals, ses danses et ses jolies femmes très galamment décolletées :

Omnibus eximium formæ decus, omnibus altum
Crine caput, duplicique exstructum lunula, et ingens
Mundus, et undantes diducta veste papillæ.

2. *Branle*, danse où les danseuses se tiennent par la main, en rond ou autrement ; il y avait le *branle simple*, le *branle gay*, les *branles de Bourgogne et de Champagne* qui terminaient en général la soirée.

Gaillarde.

Si tu danses, ne crouleras
Le cropion aucunement
Et gaillardes ne danseras.

(*Superfluité des habits des dames à Paris, 1545*).

Volte. La volte, danse à trois temps, où le cavalier fait tourner plusieurs fois sa danseuse, et termine en l'aidant

tambourin et du fifre, — le même musicien jouant des trois instruments à la fois, — du hautbois, de la viole et de la guitare. Platter s'en donne à cœur joie : un soir, il danse tout botté et éperonné, s'embarrasse dans la robe de sa danseuse et tombe « en brisant en mille pièces des tablettes qu'il avait sur la poitrine. » Une autre fois, chez Catelan, lors des fiançailles de sa fille, il ébauche un petit roman : « Il y avait là Jeanne de Sos, fille du médecin Pierre de Sos, jeune personne d'une rare amabilité, qui se montra si charmante avec moi à la danse et en conversation que j'en perdis presque la tête. Elle était d'une beauté angélique. » Et le sensible étudiant ajoute ce détail qui a son prix : « Un jour, je m'en souviens, elle mangea tant de châtaignes qu'il fallut lui donner un lavement. » L'idylle en reste là, et c'est vraiment dommage. Mais considérez, je vous prie, « l'angélique »

à faire une sorte de bond en l'air. Thoinot Arbeau, qui décrit (en 1588) cette danse, ajoute : « après avoir tournoyé par tant de cadences qu'il vous plaira, (vous) restituerés la demoiselle en sa place où elle sentira, quelle bonne contenance qu'elle fasse, son cerveau ébranlé, plein de vertiges et tournoiement de teste ; vous n'en aurez peut-être pas moins. Je vous laisse à considérer si c'est chose bienséante à une jeune fille de faire de grands pas et ouvertures de jambes, et si en ceste volte, l'honneur et la santé n'y sont point hazardez et intéressez. »

« La *volte*, la *courante*, la *fissaye*, que les sorciers ont amenés d'Italie en France, outre les mouvemens insolens et impudiques, ont cela de malheurs qu'une infinité d'advortemens en adviennent. » (Bouchet, *les Sérées*).

créature, qui passionne les jeunes étudiants et se donne des indigestions de châtaignes; elle est bien de son temps, et l'anémie, la névrose, les airs penchés ne sont point son affaire. Dites, si vous voulez, qu'elle sent encore son moyen-âge, qu'elle est à peine dégrossie; traitez-là de matérielle, de sans-gêne et de mal élevée ; mais quoi! elle aime à rire et fait tourner toutes les têtes : c'est l'image même de la Renaissance.

Donc Platter a des succès dans le monde, et cela n'a rien pour nous surprendre : ses examens brillants à l'Académie le font déjà remarquer, il est jeune, il a bonne mine et, pour tout dire, il ne déteste pas certaines toilettes conquérantes. Son père lui ayant envoyé « deux belles peaux teintes en vert, j'en fis faire, nous dit-il, un beau vêtement brodé de soie verte, dans lequel je me pavanais dans les bals, en excitant l'admiration des gentilshommes, car les chausses en peau étaient alors inconnues dans le pays. Le tailleur me les avait faites un peu justes, prétextant qu'il n'avait pas assez de cuir; mais je finis par découvrir qu'il m'en avait volé un bon morceau pour faire un sac à sa femme... A la Pentecôte, je mis des chausses neuves de couleur rouge. Elles étaient collantes, avec des crevés doublés de taffetas et des plissés si bas que je m'asseyais presque sur les fronces. Je pouvais à peine me baisser, tant elles étaient serrées. » Pour les chaussures, Platter avait passé un marché avec son cordonnier,

un boîteux, « on l'appelait Vulcain. Il devait tous les dimanches me fournir une paire de souliers neufs, à raison de trois francs par an ; il reprenait les vieux. Nous ne portions que des souliers à semelles minces, et je n'en ai jamais eu de doubles. En temps de pluie, ou en hiver, on met des mules par-dessus les escarpins. »

Le carême venu, adieu les fêtes, les jolies danseuses, les mascarades et les aubades. « La viande et les œufs sont interdits sous peine de mort; » mais le jeune luthérien ne s'en inquiète guère. Les camarades lui avaient appris la manière de « fondre du beurre sur une feuille de papier tenue au-dessus de la braise, pour faire cuire la viande ». Quant aux œufs, il en « brûlait la coquille à la flamme de sa chandelle » pour les faire disparaître; une servante s'en aperçut et le dénonça à sa maîtresse « qui en fut fort courroucée, sans toutefois pousser la chose plus loin. »

D'ailleurs on vivait petitement chez maître Catelan : à midi, une soupe et des légumes ; à souper, de la salade et un petit rôti, « les restes ne donnent d'indigestion à personne. » Les jours où l'étudiant veut se régaler, il s'esquive pour aller déjeûner « aux Trois-Rois, avec une mesure d'excellent muscat, et un morceau de viande, du porc par exemple, parce que l'on n'en mangeait pas chez son maître, et un peu de bonne moutarde. »

Ainsi va le journal d'un bout à l'autre, rempli de détails familiers, racontant la vie quotidienne de

l'étudiant, ses examens, ses succès, les leçons de ses professeurs, les séances publiques de dissection, « où se trouvent beaucoup de personnes et jusqu'à des demoiselles ; » les expéditions nocturnes au cimetière, où lui et quelques camarades vont, au péril de leur vie, déterrer des cadavres pour en faire en cachette l'autopsie chez un ami commun. Aujourd'hui, il assiste à une exécution capitale : on brûle sans pitié des hérétiques, on mutile des criminels avant de couper leurs corps en morceaux pour les pendre par quartiers, aux arbres et aux gibets hors la ville. Demain, il va faire une excursion aux environs, où bien il analysera une longue lettre de son père « de cinq feuilles in-octavo reliées en forme de livre », où le vieux Platter donne à son fils des nouvelles du pays et lui parle de Madeleine, sa fiancée, qui l'attend, car il doit l'épouser dès qu'il aura le bonnet de docteur. La correspondance est très régulière entre le père et le fils ; les lettres sont portées tantôt par des étudiants ou par des marchands qui vont et qui viennent, tantôt par un exprès, le jardinier Antoine qui met vingt-six jours à faire le trajet à pied de Montpellier à Bâle, aller et retour.

En 1556, Platter est reçu bachelier en médecine, L'heure du retour a sonné; il faut partir, quoi qu'en dise certaine « demoiselle en pantalon de soie jaune tricotée, qu'il rencontre au bal, et qui lui demande pourquoi il veut absolument retourner dans son pays et quitter les demoiselles de

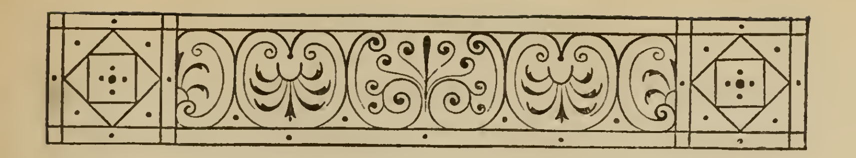
France. » Il part « le cœur serré et les larmes aux yeux à la pensée de ne plus jamais revoir Montpellier, cette ville aimée. »

Le retour a lieu par Montauban, Bordeaux, Poitiers, Paris où Platter séjourne cinq semaines, Dijon, Besançon et Bâle. « Quand nous arrivâmes à Bâle et que je découvris les deux tours de la cathédrale que je n'avais pas vues depuis tant d'années, toutes mes peines furent oubliées. Je déchargeai contre la porte d'un jardin les deux balles de mon pistolet, et j'entrai en ville par la porte de Spalen. Jean, notre valet, m'accompagna jusqu'à *la Chasse*, la maison de mon père. Je sonnai ; personne à la maison. C'était un dimanche après midi ; la servante était au prêche, mon père à la campagne, et ma mère en visite chez des voisines. Mais bientôt elle accourut tout essouflée, et me serra dans ses bras en fondant en larmes. Je la trouvai pâle et vieillie ; elle portait, comme c'était la mode, un tablier vert à bavette montante et des souliers blancs. » Voilà un petit *instantané* du XVIe siècle que je recommande au lecteur. Cependant le père arrive à son tour, puis les amis, les voisins ; on trouve Félix grandi, — il avait vingt-et-un ans et « la tête entière de plus qu'à son départ ; » — chacun lui souhaite la bienvenue et toute la rue est en fête. « Je sus plus tard que la servante de Dorly Becherer, la sage-femme, pour être la première à l'annoncer à ma future, avait couru si vite et crié si fort en entrant dans

la maison, que Madeleine en avait été toute saisie. Mes anciens camarades, informés de mon arrivée, s'étaient empressés de venir me voir. Nous dînâmes ensemble, après quoi je les accompagnai à *la Couronne*. Madeleine me vit passer dans la rue, encore revêtu de ma cape espagnole, et s'enfuit. »

Cette jolie scène, avec son mot de la fin si naïf et si inattendu, méritait bien d'être reproduite d'un bout à l'autre. Les échappées sur la Renaissance intime sont des plus rares, et celle-ci forme un petit tableau de genre, le *Retour au pays*, d'un charme pénétrant et d'une saveur exquise.





JEROME LIPPOMANO

AMBASSADEUR DE VENISE

PLATTER nous a menés en province du temps de Henri II ; rentrons maintenant à Paris avec Jérôme Lippomano, ambassadeur de la République de Venise auprès d'Henri III [1].

Lippomano est venu en France en 1577, il y est resté trois ans et, suivant l'usage, il adresse à la Seigneurie, dès son retour, un rapport général sur les affaires de France. Ce rapport fort étendu contient beaucoup de particularités intéressantes sur la vie privée; nous allons les résumer brièvement.

« La noblesse porte l'habit court, car sa profession est le métier des armes, mais le vêtement est si varié de couleurs et de forme, qu'il serait impossible d'en donner un modèle; les nouveautés se

1. Voir appendice F, les *Voyages* d'Ambroise Paré.

succèdent non pas de jour en jour, mais d'heure en heure. La manière de porter le vêtement n'est pas moins bizarre : le manteau se pose sur une épaule et pend de l'autre côté ; une manche du pourpoint est tout ouverte, l'autre boutonnée. A cheval, dans la ville, on met l'épée à la main et l'on court comme si on poursuivait l'ennemi. La toque n'est de mode qu'à la cour ; hors de là, on trouve à peine dix personnes sur mille qui s'en servent.

« Les femmes changent moins de modes que les hommes. La femme noble a le chapeau de velours noir et le masque ; la bourgeoise, le chapeau de drap sans masque ; la femme du peuple ne peut porter que des manches noires et d'une largeur modérée. Les Françaises ont la taille extraordinairement fine et se plaisent, au moyen de jupes à cerceaux, de vertugalles et d'autres artifices, à enfler la robe depuis la ceinture jusqu'en bas, pour se donner encore plus de sveltesse. La jupe de dessous est de très grande valeur et fort élégante ; la robe de dessus, de serge ou d'escot. Cela vient de ce que les femmes à l'église, s'agenouillent et s'asseoient par terre, sur la robe [1]. Par dessus la chemise, elles

1. Les femmes élégantes ne s'asseyaient pas précisément sur leurs robes, mais sur des coussins posés à terre. La petite bougeoise apportait son pliant :

Devotz sermons fréquenteras
Sans t'y asseoir pompeusement
Sur carreaux (coussins) ; mais y porteras
Ta selle (siège) à cordes humblement

(*Surperfluitez des habits*, 1535.)

portent un busc ou corps qu'elles appellent corps piqué, qui avantage la taille; elles attachent ce corps par derrière, ce qui donne plus d'élégance à la tournure. Elles se chaussent bien, avec la pantoufle basse et l'escarpin. Elles portent des perruques (des faux cheveux) et des arcelets (petits arceaux métalliques) pour donner plus de largeur au front..... A l'église les grandes dames, chacune à leur tour, quêtent pour les pauvres avec une coupe d'or et d'argent.

« Très dévote en apparence, la Française est très-avenante et très libre en réalité. Elle s'arrête pour parler aux passants et va seule à l'église ou au marché [1]. Elle est fort gracieuse dans sa manière de recevoir et de causer, et n'a qu'un défaut saillant, l'avarice. Dans la rue, la jeune fille sort avec sa mère qui la précède; les servantes viennent ensuite. Quand elle va à la campagne, elle monte à cheval en croupe d'un serviteur, en se tenant à la selle.

1. La liberté des Françaises devait d'autant plus étonner Lippomano, que les Italiennes, et particulièrement les Vénitiennes, étaient tenues avec une extrême rigueur. Misson, qui visita l'Italie un siècle plus tard, parle encore de « la prison perpétuelle des pauvres Italiennes. Les Vénitiennes sont tellement resserrées qu'à peine peut-on les voir, même à l'église; elles sortent rarement, toujours en gondole et accompagnées de deux ou trois vieilles qui ne les abandonnent jamais. » Brantôme (*Vie de M. de Bourbon*) parle également « des Romaines à qui leurs maris font tenir chambre serrée. »

« Paris renferme quelques édifices magnifiques, mais les maisons, pour la plupart, sont faites de bois et de mortier. Toutefois on commence à bâtir avec une certaine pierre très tendre qui durcit à l'air. On garnit l'intérieur des maisons avec des nattes de paille qui défendent du froid en hiver et de la chaleur en été. Les maisons se louent presque toujours garnies, au jour ou au mois, les concierges (*conserghi*), qui sont les fermiers des maisons et des palais, ne pouvant pas en disposer autrement dans la crainte que les maîtres ne reviennent à la Cour; car alors il faut déguerpir sans retard, ce qui est arrivé au nonce du pape. On peut aussi louer non meublé, et en moins de deux heures, on trouve tout ce qu'il faut pour garnir entièrement un palais magnifique, vaisselle, tapisseries, linge, etc. En outre on a la ressource des ventes publiques qui se tiennent souvent en divers endroits de la ville.

« Dans l'île de la Cité, le Palais renferme quantité de boutiques; on y rencontre une foule de cavaliers et de dames, le roi même et la cour. Le Palais est un lieu de rendez-vous et, pour tout dire, l'entremetteur des amoureux, *il ruffiano delli amanti*.

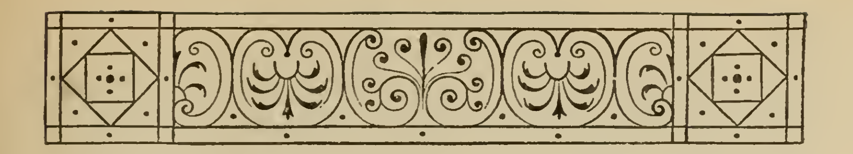
« On compte à Paris plus de 1,800 jeux de paume, et la seule dépense des paumes s'élève à mille écus au moins par jour. Les Français se plaisent beaucoup à ce jeu, et s'y exercent avec une grâce et une légèreté merveilleuses.

« Le Français mange quatre ou cinq fois par jour,

sans règle ni heure fixe. Peu de pain et de fruit, beaucoup de viande et de pâtisserie. Bouchers, rôtisseurs, revendeurs, pâtissiers, cabaretiers, taverniers pullulent dans la ville. En moins d'une heure, on vous accommode un dîner, un souper pour dix, pour vingt, pour cent personnes. Il y a des cabaretiers qui vous donnent à manger chez eux à tout prix, depuis un teston jusqu'à vingt écus par tête. »

Au fond, sauf quelques variantes, le Parisien du XVIe siècle ressemble fort à son petit neveu du XIXe. Aujourd'hui les femmes se font la taille aussi fine, et par les mêmes procédés ; leurs modes changent un peu plus, et celles des hommes un peu moins, il y a compensation. Les boulevards ont remplacé le Palais ; la paume est devenue le tennis, la taverne est un café, le cabaretier un restaurant, et le concierge un concierge.





DE THOU

VOYAGES EN ITALIE, EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE

Pendant que l'ambassadeur de Venise prenait ses notes sur les Parisiens, notre grand historien, l'illustre de Thou, parcourait la France et l'étranger ; car une bonne partie de sa vie active s'est passée sur les grands chemins.

En 1573, à vingt ans, il faisait un premier voyage en Italie avec Paul de Foix et d'Ossat qui fut cardinal ; voyage sérieux, instructif, qui ne ressemble guère à nos courses banales et fiévreuses. On voyageait à cheval, à petites journées. En chemin, « d'Ossat expliquoit Platon à Paul de Foix et lui développoit les vrais sentiments de ce divin philosophe ; ce que de Foix répétoit ensuite. Ceci ne se passoit qu'entre eux ; mais, quand on étoit descendu de cheval, il faisoit appeler de Thou et ceux

qui mangeoient à sa table. Tandis qu'on apprêtoit le repas, François Choesne, qui lui servoit de lecteur, lui lisoit devant d'Ossat les sommaires de Cujas sur le Digeste. Après le repas, de Foix se faisoit lire les commentaires d'Alexandre Piccolomini sur les secrets de la physique. C'étoit ce que lui et d'Ossat expliquoient alternativement avec le plus de plaisir[1]. » Dans chaque ville, après les visites officielles, on allait voir les palais, les églises, les monuments antiques, les bibliothèques et les cabinets curieux. De Thou, qui préparait déjà les matériaux de sa grande histoire, interrogeait les personnages politiques les plus considérables, et recueillait précieusement leurs impressions sur les événements contemporains. Inutile de dire qu'une bonne partie du temps se passait chez les libraires et les imprimeurs, où le jeune bibliophile faisait son apprentissage et commençait sa récolte de beaux exemplaires pour sa bibliothèque naissante.

1. De Thou, *Mémoires*. Quelques pages plus loin, de Thou parle du cardinal François de Tournon qui « dans ses voyages, avoit toujours à sa suite tout ce qu'il y avoit de gens illustres dans les belles-lettres. Il en prenoit tant de soin, qu'Armand du Ferrier, qui avoit été longtemps attaché à son service, disoit ordinairement qu'il n'avoit jamais étudié si commodément dans son cabinet, qu'il le faisoit lorsqu'il accompagnoit ce cardinal dans ses voyages. Quand ce prélat suivait la cour, il n'étoit pas plutôt descendu de cheval qu'il visitoit la chambre des savans de sa suite, pour voir si les malles où étoient leurs livres, étoient en bon état ; de peur qu'ils n'attendissent après, il les faisoit porter par ses mulets, avec son lit et ses papiers. »

Après avoir séjourné peu de temps à Rome, de Thou se rendit seul jusqu'à Naples, d'où il revint précipitamment, « si défait et si fatigué des mauvais gîtes, qu'il paraissoit plutôt revenir d'une longue maladie que d'un voyage. »

En 1576, de Thou parcourt les Pays-Bas. Trois ans plus tard, il accompagne son frère aux eaux de Plombières et profite de l'occasion pour faire une pointe en Allemagne, jusqu'à Augsbourg où il admire les maisons, les jardins et les magnifiques médaillers de Marc Fugger. A Bâle, il « visite Félix Platter, docteur en médecine, logé dans une grande et agréable maison et qui le reçut fort civilement. » Le jeune étudiant bâlois, que nous avons rencontré naguère à Montpellier, avait fait du chemin depuis son retour au pays : il était alors le premier médecin de la ville. Il montra au voyageur son cabinet d'histoire naturelle, son écurie renfermant des animaux singuliers, et une superbe collection d'insectes et de fossiles.

De Thou « vint coucher à Mulhouse, où se tenoit une foire, comme il y en a souvent. On trouve devant ce bourg une grande place, où s'assemble durant la foire une prodigieuse multitude de monde, de tout âge et de tout sexe. On y voit les femmes soutenir leurs maris, les filles leurs pères, chancelans sur leurs chevaux ou sur leurs ânes ; c'est la vraye image d'une bacchanale. Dans les cabarets tout est plein de buveurs. Là, des jeunes filles qui les servent, leur versent du vin dans des

gobelets, d'une grande bouteille à long cou, sans en répandre une goutte. Elles les pressent de boire par les plaisanteries les plus agréables, boivent elles-mèmes incessamment et reviennent à toute heure faire la même chose, après s'être soulagées du vin qu'elles ont pris. Ce spectacle plaisant et nouveau pour de Thou, dura bien avant dans la nuit. Ce qu'il y a de particulier, c'est que dans un si grand concours de peuple, et parmi tant d'yvrognes, tout se passa sans querelle et sans contestation. Ce fut inutilement qu'il appela plusieurs fois son hôte, trop occupé à servir tant de monde; enfin, après avoit attendu longtemps, l'hòte vint lui faire un lit dans un poèle (une chambre à poêle) [1]. »

En 1580, de Thou chassé de Paris par la peste, voyage en Normandie et en Bretagne. L'année suivante, il est envoyé dans le midi avec Antoine Séguier, comme commissaire chargé de rendre la justice en Guyenne. A Casteljaloux, il eut l'honneur d'être reçu par le roi de Navarre, à Pau par la princesse Catherine sa sœur, et à Nérac par la reine Marguerite. Pendant son séjour à Bordeaux, de Thou retrouva son ami Montaigne qui arrivait précisément d'Allemagne en passant par l'Italie; on peut croire que les deux amis eurent souvent occasion de parler de leurs communs voyages.

Près de la Teste, les commissaires eurent la fantaisie de dîner au bord de la mer : « On fit dresser

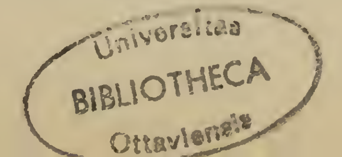
1. Voir la note ci-après, page 109.

une table sur le rivage. Comme la mer étoit basse, on leur apportoit des huitres dans des paniers ; ils choisissoient les meilleures et les avaloient sitôt qu'elles étoient ouvertes. Elles sont d'un goût si agréable et si relevé, qu'on croit respirer la violette en les mangeant ; d'ailleurs elles sont si saines, qu'un de leurs laquais en avala plus de cent, sans s'en trouver incommodé. Là, dans la liberté du repas, on s'entretint tantôt de la beauté du lieu, tantôt de ce qu'on jugeoit plus propre au bien de l'Etat, tantôt de ces grands hommes dont Cicéron se souvient en quelque endroit de ses ouvrages, qui ne croyoient pas qu'il fut indigne d'eux d'employer un repos honnête et nécessaire, pour délasser l'esprit de ses grandes préoccupations, à ramasser à Gaëte et à Laurente des coquilles et des petits cailloux sur le rivage. »

Après avoir regagné Bordeaux, de Thou en repart pour visiter Agen, Auch, Toulouse, Carcassonne et sa citadelle pleine d'armes anciennes, Narbonne et sa cathédrale où se trouvait la célèbre Résurrection de Lazare par Sébastien del Piombo[1], Nîmes, Avignon, Marseille, Oranges, Lyon « où il passa la plus grande partie de son temps dans les boutiques de Tournes et de Rouilles[2]. » Il rentre à Paris en 1582.

1. Achetée par le Régent ; aujourd'hui à Londres dans la *National Gallery*.

2. Jean de Tournes et Guillaume de Roville, les célèbres imprimeurs de Lyon.



En 1588, nouveau voyage politique en Normandie. Un an après, de Thou se met en route pour l'Italie avec Gaspard de Schomberg, chargé de négocier pour le roi un emprunt et des envois de troupes. La mission était périlleuse et les ligueurs mettaient tout en œuvre pour la contrecarrer ; il fallut faire de nombreux détours afin de dépister leur surveillance. En passant à Mende, l'évêque reçut magnifiquement les envoyés du roi. « Dans le premier repas qu'il leur donna, l'on remarqua avec quelque surprise qu'on ne servoit aucune pièce de gibier ou de volaille à qui il ne manquât, ou la tête, ou l'aile, ou la cuisse, ou quelque autre partie. Ce qui lui fit dire agréablement qu'il falloit le pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtoit toujours le premier de ce qu'il apportoit. » En effet, l'évêque raconta que les bergers des montagnes montaient jusque dans les aires des aigles pour enlever le gibier que le mâle et la femelle apportaient chaque jour à leurs petits, non sans en avoir mangé quelque morceau. « De Thou eut la curiosité de voir ces aigles de près ; il monta par un chemin très difficile auprès d'une aire, dont l'aiglon étoit enchaîné. La mère ne tarda pas d'y arriver, les ailes si étendues qu'elle leur déroba presque la lumière ; elle apportoit un faisan à son petit, et retourna aussitôt à la chasse. De Thou et ceux qui l'accompagnoient s'étoient cachés dans une petite loge pour éviter sa furie. L'évêque les assura qu'il ne falloit que trois ou quatre de ces aires

pour entretenir sa table splendidement pendant toute l'année. »

Le voyage ne se termina pas sans encombre. Au passage des Cévennes, Schomberg qui était fort replet et supportait difficilement le cheval, fut contraint de faire le chemin à pied jusqu'à Uzès, et de se mettre au lit en arrivant. Plus loin, dans la traversée de Fréjus à Gênes, de Thou fut pris à son tour « d'une si furieuse nausée qu'il pensa se perdre l'estomac. »

En revenant de Venise, comme il descendait en Suisse par les Grisons, une nouvelle mésaventure faillit lui coûter la vie :

« Au sortir de Coire, il fut s'embarquer devant le lever du soleil sur le lac le plus prochain, avec toute sa suite. Ce lac est entouré de tous côtés de montagnes fort élevées, et sujet, comme le lac de Garde, à des vents très violents. Le temps s'étoit mis à la pluie, la barque où ils étoient n'étoit que de bois de sapin, et celui qui la conduisoit y avoit imprudemment reçu un Allemand avec son cheval. Cet animal effrayé des coups de vagues, se laissoit souvent tomber et mettoit à toute heure la barque en risque de tourner.

« Comme la pluye et le vent augmentoient toujours, et que la rive la plus proche de la terre étoit bordée d'un grand et continuel rocher, il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir y aborder ; ce qui jetoit tout le monde dans une grande consternation. Elle redoubla, quand on vit le pilote abandonner

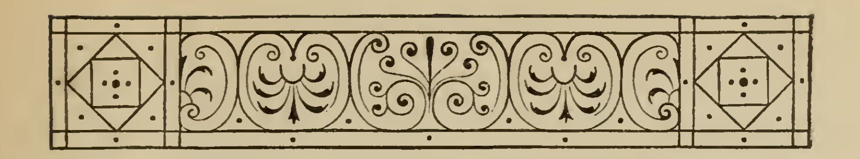
le gouvernail, et qu'on l'entendit crier, que chacun songeât à se sauver comme il pourroit.

« Nicolas Rapin étoit auprès de M. de Thou ; c'étoit un jeune homme plein de courage et qui savoit fort bien nager. Il mit bas sa cuirasse et son pourpoint, se tint prêt à sauter dans le lac, et dit à de Thou de le prendre par la ceinture, de s'y tenir ferme, et de se jeter avec lui ; qu'il le mettroit à terre sitôt qu'il pourroit y aborder, ou qu'il périroit le premier.

« Dans cette extrémité, et n'espérant plus qu'en la bonté divine, ils aperçurent une caverne creusée dans le roc. Aussitôt ils commandèrent au patron de tourner de ce côté-là, et mettant tous la main à la rame, pour forcer le vent qui faisoit entrer l'eau de tous côtez dans la barque, ils gagnèrent le bord, et sautèrent à terre tous percez de pluye... Heureusement il se trouva qu'il y avoit des espèces de marches taillées dans le roc de distance en distance ; ainsi, quoi qu'ils fussent presque tous bottez et en manteau, que le chemin fut très rude et très difficile, ils ne laissèrent pas, malgré le vent et la pluye, de monter avec plaisir plus de mille pas pour gagner la hauteur. Une hôtellerie, qui étoit à quelque distance du sommet, leur fut d'un grand secours ; les poêles servirent à sécher promptement leurs habits et, comme ils n'avoient pas de chevaux, il fallut marcher à pied par un chemin très fangeux et très glissant pour gagner la couchée qui étoit éloignée de deux milles. »

De Thou revient par la Franche-Comté et, voyageant de nuit « parce qu'il n'était pas sûr de marcher de jour, » se détournant sans cesse du droit chemin, passant par le Nord pour éviter Paris, par le Perche pour éviter Chartres qui tenait pour la Ligue, après des dangers et des difficultés sans nombre, il finit par gagner Châteaudun et rejoindre son nouveau roi Henri IV.





MONTAIGNE

JOURNAL DE SON VOYAGE EN ITALIE

De juin 1580 à novembre 1581, Montaigne a parcouru la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, s'arrêtant aux stations thermales les plus renommées, pour en essayer contre la goutte qui le faisait cruellement souffrir. Le Journal de son voyage[1] rédigé en partie par lui-même, en partie par un secrétaire, est un recueil de notes journalières et rapides, écrites pour lui seul et sa famille, où les détails médicaux se mêlent à une foule de menus renseignements sur les mœurs et les coutumes locales.

Montaigne est le voyageur par excellence : il aime « le remuement et le changement, » le voyage

1. De Querlon, 1774.

pour le voyage. S'il avait le choix, il préfèrerait « passer sa vie le cul en selle » à visiter les quatre coins du monde. « Je me tiens à cheval, sans démonter; tout choliqueux que je suis, et sans m'ennuyer, huit et dix heures. Nulle saison m'est ennemie, que le chaud aspre d'un soleil poignant. J'aime les pluies et les crottes comme les canes... S'il fait laid à droite, je prends à gauche. Si je me trouve malpropre à monter à cheval, je m'arrête. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi, j'y retourne, c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite, ni courbe... La diversité des façons d'une nation ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre; bouilli ou rôti ; beurre ou huile, de noix ou d'olive ; chaud ou froid tout m'est un [1]. »

Cette belle indifférence est-elle sincère? J'en doute ; en tous cas Montaigne se réserve le bénéfice d'inventaire et, s'il vit à la mode de chaque pays, c'est à la condition de n'en prendre que ce qui lui

1. « Je ne puis souffrir longtemps, dit-il encore, et le souffrois plus difficilement en jeunesse, ny coche, ni lictière, ny bateau, et hay toute autre voiture que le cheval, et en la ville et aux champs. Mais je puis souffrir la lictière moins qu'un coche..... quand la voile, où le cours de l'eau nous emporte esgalement, ou qu'on nous toue (remorque), cette agitation ne me blesse aucunement, c'est un remuement interrompu qui m'offense; et plus, quand il est languissant. » (*Essais*, III, 131, *des Coches*. Voir aussi même volume, p. 216, 231, 242.)

plaît et de laisser le reste. Le philosophe n'est pas à l'abri des petites exigences humaines, et tient à son confort comme tout le monde. « Je me passerois malaisément, dit-il, de me laver à l'issue de table et à mon lever; et de ciel et de rideaux à mon lit, comme de choses bien nécessaires. Je disnerois sans nappe; mais à l'allemande, sans serviette blanche, très incommodément..... Je me laisse aller à certaines formes de verres et ne bois pas volontiers en verre commun, non plus d'une main commune. Tout métal m'y déplait. » En voyage, ce qui le préoccupe, après la qualité des eaux minérales et l'effet qu'elles lui produisent, c'est la chambre d'hôtellerie, le lit et la table. A Châlons-sur-Marne, il n'oublie pas de signaler le « beau logis *à la Couronne*: on sert en vaisselle d'argent, et la plupart des lits et couvertes sont de soie. » A Bâle, comme dans toute l'Allemagne, « il n'y a jamais de rideaux aux lits, et toujours trois ou quatre lits tous joignant l'un l'autre en une chambre. Bienheureux qui peut avoir un linceul (drap) blanc. Les lits sont élevés si haut que communément on y monte par degrés et, quasi partout, des petits lits au-dessous des grands. » A Augsbourg, « il ne se trouve guères de tables aux chambres, si ce n'est celles qu'ils attachent au pied de chaque lit, qui pendent là à tout (avec) des gonds, et se haussent et baissent comme on veut. » En Italie, Montaigne regrette les couvre-pieds allemands « de duvet fort délicat enfermé dans la futaine bien

blanche..... Les logis sont de beaucoup pires (qu'en Allemagne). Nulles salles; les fenêtres grandes et toutes ouvertes, sauf un grand contre-vent de bois qui vous chasse le jour, si vous en voulez chasser le soleil ou le vent. » A Rovigo, « pour les lits, on est fort espargnant de linceuls blancs; et qui iroit seul, ou à petit train, n'en auroit point. » A Florence, il est obligé de faire « mettre des matelas et des draps sur une table, faute de pouvoir trouver un logement commode, et pour éviter les punaises dont les lits sont fort infectés. » Rome est à peu près la seule ville où il se trouve « bien accomodé de très belles chambres, salle, garde-manger, écurie, cuisine, à vingt escus par mois; sur quoi l'hôte fournit de cuisinier et de feu à la cuisine. Les logis y sont communément meublés un peu mieux qu'à Paris, d'autant qu'ils ont grand'foison de cuir doré, de quoi les logis qui sont de quelque prix sont tapissés. »

Partout, sauf en France et en Italie, le chauffage se fait au moyen de poêles; on appelait ainsi l'appareil lui-même, aussi bien que les pièces, — chambres à coucher ou salles communes, — qu'il était destiné à chauffer. « Nous nous appliquâmes incontinent à la chaleur de leurs poêles, et est nul des nôtres qui s'en offensât. Car depuis qu'on a avalé une certaine odeur d'air qui vous frappe en entrant, le demeurant c'est une chaleur douce et égale. M. de Montaigne qui couchait dans un poêle (dans une chambre à poêle), s'en louait fort, et de

sentir toute la nuit une tiédeur d'air plaisante et modérée. Au moins on ne s'y brûle ni le visage, ni les bottes, et est-on quitte des fumées de France. Aussi, là où nous prenons nos robes de chambre chaudes et fourrées, entrant au logis, eux au rebours se mettent en pourpoint, et se tiennent la tête découverte au poêle, et s'habillent chaudement pour se remettre à l'air[1]. »

Plombières est la première étape balnéaire de Montaigne. Il entre en Suisse par Bâle, et note que la plupart des maisons sont « richement vitrées, peintes par le dehors et chargées de devises qui

1. Montaigne revient sur la question des poêles et des cheminées dans les *Essais* (III, 338) : « A la vérité, cette chaleur croupie des poêles et puis la senteur de cette matière réchauffée, de quoy ils sont composés, entête la plus part de ceux qui n'y sont expérimentés ; moi non. Mais au demeurant, estant cette chaleur égale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs de quoy se comparer à la nostre. » — Voir appendice 166.

Le poêle régnait en Allemagne. Du Bellay chante les « poêles bigarrez » de la Suisse ; Coryat rencontre un poêle à Padoue. A Trente, chez le cardinal Clesius, Montaigne admire un de ces appareils « de terre brunie en airain, faict à plusieurs grands personnages qui reçoivent le feu dans tous leurs membres, et un ou deux d'iceux, près d'un mur, rendent l'eau qui vient de la fontaine de la cour. C'est une belle pièce ». (*Voyage*, p. 13.)

Ces poêles étaient composés de carreaux de faïence émaillée de couleurs. Un poêle de petit modèle figurait récemment à la vente d'Yvon ; d'autres échantillons de forme monumentale se trouvent encore dans plusieurs musées d'Allemagne et au Rathhaus d'Augsbourg.

rendent un très plaisant prospect. » Une des plus remarquables était celle de notre ami Félix Platter, que de Thou avait visitée l'année précédente, et Montaigne, toujours curieux d'*interviewer* les personnes de marque, ne manqua pas d'aller voir le célèbre docteur. « Nous vîmes de singulier la maison d'un médecin nommé Félix Platerus, la plus peinte et enrichie de mignardises à la françoise qu'il est possible de voir ; laquelle le dit médecin a bâtie fort grande, ample et somptueuse..... Le dit médecin vint souper avec M. de Montaigne, le lendemain qu'il fust arrivé [1]. »

Aux bains de Bade, « il y avoit grand'compaignie et bien cent septante lits, dix-sept poëles et onze cuisines » dans une seule des hôtelleries. « On y arrête ordinairement cinq ou six semaines, et quasi tout le long de l'été ils sont fréquentés. Qui aura à conduire des dames qui se veuillent baigner avec respect et délicatesse, il les peut mener là. Car elles sont aussi seules au bain qui semble un très riche cabinet clair, vitré, tout autour revêtu de lambris peints, et plancheyé très proprement; atout

1. Paul Hentzner (voir plus loin) parle ainsi de sa visite à la maison de Platter en 1598 : « Dans la maison de Félix Platter située au Grand-Bâle, se trouvent parmi les nombreuses merveilles de la nature qu'il possède, deux squelettes humains entiers, l'un d'un pouce de long, l'autre d'une palme; un jeu d'échecs d'une telle finesse qu'il peut tenir dans une plume d'oie; des gemmes de toute espèce, des métaux, des plantes, des poissons marins desséchés, et d'autres choses innombrables. »

(avec) des sièges et des petites tables pour lire ou jouer, si l'on veut, étant au bain. » Nous aurons à rapprocher tout à l'heure cette description de celle donnée par un voyageur anglais.

A Bade, Montaigne rencontre un gentilhomme suisse qui voyageait avec son fils et sa fille, celle-ci « grande et belle, sur un cheval, avec une housse de drap et planchette à la françoise, une malle en croupe, et un porte-bonnet à l'arçon, sans aucune femme avec elle... « Les vestemens ordinaires des femmes (suisses) me semblent aussi propres (bien-séants) que les nostres, mesme l'accoustrement de teste qui est un bonnet à la coquarde, ayant un rebras (bord) par derrière et, par devant, sur le front, un petit avancement. Cela est enrichi tout autour de flocs de soye ou de bords de fourrures. Le poil (cheveu) naturel leur pend par derrière tout cordonné. Les plus jeunes, au lieu de bonnets, portent des guirlandes seulement sur la teste. »

En passant à Augsbourg, Montaigne assiste aux fêtes données pour un mariage. On ne dansait que les *allemandes* : « Ils les rompent à chaque bout de champ, et ramènent seoir, les dames qui sont assises en des bancs qui sont par les côtés de la salle, à deux rangs, couverts de drap rouge ; eux ne se mêlent pas à elles. Après avoir fait une petite pause, ils les vont reprendre : ils baisent leurs mains, les dames les reçoivent sans baiser les leurs, et puis (les cavaliers) leur mettent la main sous l'aisselle, les embrassent et joignent les joues par

le côté ; et les dames leur mettent la main droite sur l'épaule. » Sauf l'article des baisers, l'*allemande* du XVIe siècle ne paraît pas très éloignée de notre valse moderne.

Montaigne ne fait que traverser la Bavière et le Tyrol, et pénètre en Italie par le Trentin. Venise qu'il avait *une faim extrême de voir*, lui causa quelque déception : il n'y trouva pas cette fameuse beauté qu'on attribue aux dames de Venise, et si (cependant) vit les plus nobles de celles qui en font trafic. » A Florence, « il fut au dîner du Grand Duc (François de Médicis). Sa femme (Bianca Capello) étoit assise au lieu d'honneur. Elle est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et impérieux, le corsage gros. On porte à boire à ce duc et à sa femme dans un bassin, où il y a un verre plein de vin découvert, et une bouteille de verre pleine d'eau. Ils prennent le verre de vin et en versent dans le bassin autant qu'il leur semble, et puis le remplissent d'eau eux-mêmes, et rassoient le verre dans le bassin que leur tient l'échanson. Il mettoit assez d'eau, elle quasi point. Le vice des Allemands de se servir de verres grands outre mesure est ici au rebours de les avoir extraordinairement petits. »

Le 30 novembre 1580, arrivée à Rome. Citons d'abord cette page superbe, la première impression du voyageur devant la ville Éternelle :

« On ne voyait, dit-il, rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise et le plan de

son gîte. Cette science qu'il (Montaigne) en avoit étoit une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avoit rien qui tombât sous les sens. Ceux qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome, en disoient trop ; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort, renversé, et défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine même. Ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'étoit la fortune qui les avoit conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérées à tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universellement éteindre ; mais étoit vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restoient, c'étoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle, les avoit portés, premièrement, à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne. Les bâtiments de cette Rome bâtarde qu'on allait à cette heure attachant à ces masures, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir.

Encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnut pas tout, et que la sépulture ne fut elle-même pour la pluspart ensevelie. »

Montaigne séjourne à Rome cinq mois, reçu par le pape, visitant à pied ou à cheval les églises, les monuments antiques et modernes, la Bibliothèque Vaticane, les jardins et les palais.

« Le plus commun exercice des Romains ; c'est de se promener par les rues sans savoir où s'arrêter. A vrai dire, le plus grand fruit qui s'en retire, c'est de voir les dames aux fenêtres, et notamment les courtisanes qui se montrent à leurs jalousies avec une art si traîtresse que je me suis souvent esmerveillé comme elles picquent ainsi nostre vue [1]. Et souvent, estant descendu de cheval sur le champ et obtenu d'estre ouvert (que l'on m'ouvrit), j'admirois cela de combien elles se monstroient plus belles qu'elles n'estoient... Chacun est là à faire des bonnetades (salut du bonnet) et inclinations profondes, et à recevoir quelque œillade en passant. » Les dames de qualité se mettent aussi aux fenêtres de leur palais, « mais d'autre façon et contenance bien aisée à discerner. » Pour mieux les voir, on monte à cheval ou en coche ; quelques-

1. Se pourmener en housse, aller voir d'huis en huis
La Marthe ou la Victoire...
Voilà, mes compagnons, les passe-temps de Rome.

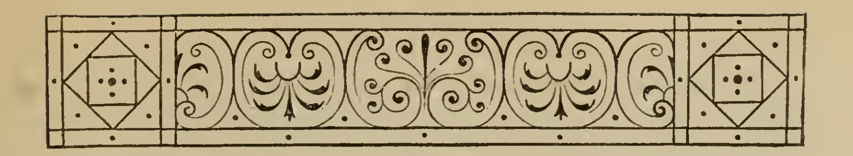
J. du Bellay.

uns même, « pour avoir plus de vue contremont (par en haut), ont le dessus (le plafond) du coche entr'ouvert à clairevoie. »

Les Romaines ne portent pas le masque et « se montrent tout à descouvert. Elles ont l'endroit de la ceinture trop lâche, et le portent comme nos femmes enceintes. Leur contenance a plus de majesté, de mollesse et de douceur ; il n'y a nulle comparaison de la richesse de leurs vestements aux nostres ; tout est plein de perles et de pierreries. »

De Rome, Montaigne se rend à Lorette et consacre dans la *Santa Casa* un ex-voto « où il y a quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. » Il visite Florence, va faire une première saison aux Bagni Della Villa, retourne à Florence, aux Bagni, puis à Rome où il passe une quinzaine, et reprend enfin le chemin de la France par Turin et le Mont-Cenis.





THOMAS PLATTER, DALLINGTON, HENTZNER.

THOMAS Platter, né en 1574[1] d'un second mariage, avait 38 ans de moins que Félix. Comme son frère, Thomas partit de Bâle pour étudier la médecine à Montpellier[2]; comme lui, il a laissé un journal. Mais, entre le voyage de l'un et celui de l'autre, trente années de guerres civiles et religieuses ont passé ; une société nouvelle est sortie de terre, la société moderne. Félix est le fils de la Renaissance disparue dans la tempête ; Thomas, l'homme de la génération nouvelle. Autant le premier est candide, bon enfant, écrivant sa vie au jour le jour, ingénuement, comme il parle et comme il pense, autant l'autre est froid, compassé,

1. Mort en 1628.
2. 1595-99.

méthodique, avec son journal tiré au cordeau, divisé en chapitres et saupoudré de l'érudition banale à la mode. L'un raconte ses souvenirs intimes pour lui et les siens ; l'autre fait un livre pour le public.

Son récit, venant après celui de son frère que nous avons analysé, ne nous apprendrait rien de bien nouveau, et nous le citons seulement pour mémoire[1].

Robert Dallington, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre en France sous Henri IV, est l'auteur d'un livre intitulé *A Method for travel shewed by talking the view of Fraunce as it stood in the year* 1598, imprimé à Londres chez Thomas Creede ; une seconde édition porte le titre de *The View of Fraunce*, Londres 1604. Elle a été récemment tra-

1. Voici quelques petits détails de mœurs signalés par Thomas Platter : A Montpellier, la plupart des mariages se célébraient secrètement et sans témoins, dans l'église d'un village voisin, de peur des sortilèges ; quant à la noce, elle se passait en ville et donnait lieu à des petites scènes où s'épanouissait librement la gauloiserie de nos aïeux. Un jeune homme enlevait la jarretière de la mariée, c'est de tradition ; « quand elle était assise dans son lit en vêtements de nuit, tous les invités, hommes et femmes, jeunes et vieux allaient la trouver et l'embrassaient sur la bouche, avec force compliments et souhaits. » Lorsqu'un jeune homme épouse une vieille veuve, ou qu'une jeune fille épouse un veuf âgé, « on leur donne un *charivari ;* » et Platter, qui se pique d'érudition, ajoute : « Charivari est un terme qui vient du grec et signifie cassement de tête ; » étymologie imprévue dont nous lui laissons toute la responsabilité. Voir appendice G.

duite en français[1]. Le livre est dédié au lord Secrétaire Ambassadeur d'Angleterre.

Dallington ne nous aime guère. A l'entendre, le Français est « impudent, malpropre, hâbleur, bavard, menteur, familier, sautant comme un singe sur l'épaule du premier venu. » L'auteur développe gravement chacun de ces points, donne des exemples à l'appui et, comme de raison, oppose à chaque défaut français une vertu correspondante chez ses compatriotes. La France est d'ailleurs un beau pays, il veut bien en convenir; mais nos femmes sont moins fidèles qu'en Angleterre, nos ménages moins assortis, notre table moins abondante et moins bien fournie, notre paysan moins heureux, nos maisons moins commodes; les boutiques parisiennes, comparées à celles de Londres, semblent des échoppes de colporteur. En somme, dit-il avec son britannisme imperturbable, « imaginez la nation anglaise implantée en France, et vous aurez l'heureuse république de Platon. »

Ce qui le frappe surtout, c'est la passion des Français pour les exercices du corps, le jeu de paille-maille, le tir à l'arbalète, la sarbacane, la danse. « Plutôt que de manquer à une danse, les vieilles femmes elles-mêmes, de haute ou de basse condition, qui ont plus d'orteils que de dents et sont toutes déhanchées, sautent en avant, comme les touches d'un clavecin, pour en prendre leur

1. Versailles, 1892.

part[1]. » Dallington est même « persuadé que, si les catholiques français ne se convertissent plus depuis longtemps, cela vient de ce qu'ils tiennent passionnément à la danse que les ministres huguenots interdisent à leurs coreligionnaires. »

Le sport favori des Français est le *tennis*, dont Lippomano nous parlait tout à l'heure, et que nous venons d'emprunter à nos voisins comme une invention anglaise, sans nous douter qu'il y a trois siècles ce jeu faisait les délices de nos aïeux[2]. « Le

1. « Et je vous assure, dit-elle, que si j'estois morte et j'ouysse un violon, je me leverois pour baller. » Des Périers, nouv. XXXVIII.

2. Vivès, dans un de ses *Dialogues*, décrit dans tous ses détails le jeu de paume français, qui est identique au tennis actuel : « J'ay bien veu à Paris d'autres jeux de paulme qu'icy (à Valence). — Jouë-on là à la manière d'icy ? — Tout de mesme sinon que le maistre du jeu de paulme leur donne des souliers et des chapeaux propres à jouer. — Comment sont-ils ? — Les souliers sont de gros drap, ou de cuir souple et mol ; car en France et en Belges, on joue sur le pavé fait de carreaux plain et esgal. Les bonnets sont légers en été, en hyver gros et profonds, avec une bride sous le menton, de peur qu'en ce mouvement soudain, ils ne tombent de la teste, ou ne chéent sur les yeux. — Quels esteufs (balles) ont-ils ? — Ils n'ont quasi point de grosses balles comme icy, mais petits esteufs moindres que les vostres et beaucoup plus durs, de cuir blanc. La bourre n'est pas, comme dedans les vostres, de tonsure de drap, mais presque de poil de chien, et pour cette cause, ils jouent bien peu souvent de la main. — Comment donc frappent-ils l'esteuf ? — D'une raquette, faite d'assez grosses cordes de boyaux, quasi comme la sixième corde ou basse-contre d'un luth. Ils ont la corde tendue, et les autres choses comme icy. D'envoyer l'esteuf sous la corde, c'est

tennis est plus en usage ici (en France) que dans toute la chrétienté réunie et les places de tennis si nombreuses, que vous ne pouvez trouver la plus petite bourgade en France qui n'en ait une ou plusieurs. Il y en a soixante à Orléans, et je ne sais combien de centaines à Paris. On dirait que les Français sont tous nés une raquette à la main. Les enfants mêmes et les femmes jouent très bien. Nous avons vu jouer au tennis au cœur de l'été et de la chaleur du jour, lorsque l'on était à peine en état de sortir de chez soi. Ce jeu immodéré en un temps hors de saison, réuni au boire et manger intempérés, est la seule cause qui fait que vous voyez les Français généralement galeux et lépreux ; quelques-uns même à tel point, qu'ils ne peuvent se tenir à une table honorable [1]. » Tout à l'heure

---

une faute. Les signes (ou chasses) sont deux, et il y a quatre comptes, à savoir : quinze, trente, quarante-cinq, ou l'advantage, à deux de jeu, et le jeu qui est double, comme quand on dit, nous avons gaigné le jeu. Or l'esteuf est renvoyé, ou pris de volée, ou du premier bond ; car du second le coup est mort, et là on fait une chasse où l'esteuf a esté touché. » (*Dialogues* de Vivès, *Les loix du jeu*, Trad. de Benjamin Jamin 1573, — Cotgrave (*Dictionnaire français-anglais*, 1611) : Paulme : *Tennis play*. — Chasse : *a chase at Tennis*, — Esteuf : *Tennis ball*.

1. D'après le grave Hentzner, ce seraient les Anglais, au contraire, qui souffriraient de la lèpre ; *Angli laborant frequenter lepra, alba vulgo dicta*, dit-il expressément (*Itinerarium*, p. 156.) On peut du reste comparer le jugement de Dallington avec celui de l'allemand Zinzerling, qui visita la France peu d'années après lui. Voir appendice I.

c'était l'amour de la danse qui empêchait les catholiques de se faire protestants; maintenant la France est un pays de lépreux et de galeux. En lisant de pareilles inepties, on se demande si le Secrétaire d'ambassade de S. M. la Reine Élisabeth d'Angleterre est un personnage sérieux, et s'il ne se moque pas du lecteur.

Paul Hentzner est un autre homme. Ni académique comme Thomas Platter, ni sentimental comme Félix, encore moins philosophe comme Montaigne, il tient son journal de voyage comme un registre de comptabilité : colonne de gauche, les dates, les étapes et les repas; colonne de droite les distances; entre les deux, un précis historique suivi des « choses à voir » disposées par numéro d'ordre. Peu de commentaires et d'appréciations, en somme un Guide du voyageur, aride, mais précis et minutieux.

Hentzner était un jurisconsulte silésien, qui fut chargé de faire voir le monde à un jeune seigneur de son pays, le comte Rehdiger. Le voyage, coupé par de longs séjours dans les villes principales de Suisse, de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, dura quatre ans, de 1596 à 1600. L'*Itinerarium* est en latin; il a eu plusieurs éditions, la première est de Nuremberg, 1612.

En quittant Breslau, Hentzner conduit son élève d'abord à Strasbourg, pour achever ses études. De là, tous les deux traversent la Suisse,

passent de Genève à Lyon, et entreprennent un voyage circulaire en France par Avignon, Montpellier, Bordeaux, Poitiers, Orléans, où l'accent français est si pur « qu'on dit l'*orléanisme*, comme chez les Grecs l'*atticisme;* » finalement ils arrivent à Paris.

Hentzner donne quelques détails sur les principaux monuments de la capitale, les églises, les portes, les ponts, la Bastille, le Louvre où se trouvait Henri IV, l'hôtel de la Reine, ancienne résidence de Catherine de Médicis devenue la propriété de Catherine de Bourbon, sœur du Roi [1]. Il assiste au dîner de cette princesse : « Chaque fois qu'elle buvait, l'échanson mettait un bassin de vermeil sous son verre pour la garantir des gouttes qui pourraient tomber. Après le dîner, un autre échanson lui donna un verre et du vin, en lui présentant un bassin d'argent fermé par un couvercle à claire-voie, où elle rejetait le vin qui lui avait servi à se nettoyer les dents. »

De Paris, les voyageurs descendent la Seine jusqu'à Rouen, et s'embarquent à Dieppe pour l'Angleterre.

Hentzner juge les Anglais à sa façon : « Ils sont graves, magnifiques, excellents dans la danse et la musique, prompts et agiles bien que plus gros que les Français, bons marins, pirates insignes, rusés

1. Voir l'*Inventaire de Catherine de Médicis*, Paris, Quantin, 1874.

et enclins au vol [1]. A Londres, chaque année, on en pend plus de trois cents. Ils mangent moins de pain et plus de viande que les Français, et sont plus modérés dans la nourriture. Leur viande est parfaitement rôtie. Ils mélangent abondamment le sucre à leur boisson. Les maisons sont construites en bois ou en briques, et généralement à deux étages, sauf à Londres... Ils affectionnent les bruits qui leur emplissent les oreilles, l'explosion de l'artillerie, le roulement des tambours, le carillon des cloches..... Au théâtre et partout ailleurs, ils usent de l'herbe Nicotiane, qu'ils appellent de son nom américain *Tabaca* ou *Petun*; ils la font dessécher, l'allument et aspirent, au moyen de tuyaux de terre faits exprès, la fumée qui, sortant par le nez comme par un entonnoir, entraîne avec elle les mucosités du cerveau.»

« Dans les faubourgs de Londres il y a des théâtres où des acteurs anglais, *histriones angli*, jouent presque tous les jours, devant un nombreux public, des comédies et des tragédies, qu'ils terminent par des ballets accompagnés d'une musique délicieuse. » Voilà tout ce que le voyageur silésien nous apprend sur le théâtre de Southwark où Shakespeare jouait alors ses immortels chefs-d'œuvre, *Roméo et Juliette* (1595), *Hamlet* (1596), *Henri IV* (1597-98), etc.

Hentzner parle encore de la foire de Saint-Bar-

1. Comparer cette opinion avec celle émise par Léo de Rozmital page 38.

thélemy, des combats de chiens contre des ours et des taureaux [1], du Lord-maire et de ses dìners somptueux, de sa procession annuelle, des lutteurs et des boxeurs, et d'une foule de petits usages immémoriaux que nos voisins conservent encore fidèlement. Le *pickpocket* lui-même, l'artiste traditionnel, florissait déjà au XVIe siècle et le docteur Thobias Salander, un ami de nos voyageurs, en fit l'expérience à ses dépens : dans la foule, on lui subtilisa, sans qu'il ait rien senti, son escarcelle et les neuf couronnes qu'elle contenait.

Au palais de Greenwich, Hentzner assiste à une audience de la reine Elisabeth qui paraît l'avoir singulièrement frappé; il la raconte avec un luxe de détails auxquels il ne nous a pas habitués. « La salle était garnie de tapisseries précieuses et le sol jonché de foin suivant la coutume anglaise... La Reine, précédée d'un cortège magnifique de Barons, de Comtes, de Chevaliers de la Jarretière, de deux seigneurs portant l'un le sceptre, l'autre l'épée, et du Grand-Chancelier avec le sceau royal, s'avançait majestueusement. Elle avait 65 ans, la figure assez longue et ridée, le teint clair, les yeux petits mais noirs et bienveillants, le nez légèrement busqué, les lèvres serrées, les dents noires (défaut que

1. Quelques années plus tard, Zinzerling mentionne les théâtres de Londres, les combats de chiens et les combats de coqs : *theatra comœdorum, in quibus ursi et tauri cum canibus committuntur, tum in quibus certamina gallorum gallinaceorum exhibentur.*

les Anglais contractent par l'abus du sucre). Deux perles admirables pendaient à ses oreilles; la chevelure était rousse, mais fausse. Sur la tête une petite couronne d'or; la gorge nue, ce qui dans la noblesse anglaise est l'attribut de la virginité, car les femmes mariées ont la poitrine couverte. Un collier de pierreries incomparables entourait le cou. Les mains étaient fines, les doigts assez longs, la taille moyenne, la démarche superbe, la parole douce et gracieuse. Elle portait une robe de soie blanche, bordée de perles grosses comme une fève, et un manteau de soie noire mêlée de fils d'argent, avec une très longue queue soutenue par une de ses dames. Le carcan en forme de chaîne étincelait d'or et de pierreries. Quand elle passait, du côté où elle tournait les yeux, tous se jetaient à genoux. Derrière suivaient les dames de la cour, toutes fort belles et vêtues de blanc. Cinquante gardes-nobles portant des lances dorées faisaient la haie. » Le tableau n'est-il pas excellent? Il fait regretter que l'écrivain n'en ait pas donné d'autres.

La scène qui suit est encore curieuse : « Pendant que la Reine était à la chapelle, nous avons vu préparer la table avec le cérémonial d'usage. Un premier seigneur entre dans la salle, le sceptre en main, suivi d'un autre seigneur tenant une nappe, et tous les deux, après s'être agenouillés trois fois le plus respectueusement du monde, couvrent la table, s'agenouillent de nouveau et se retirent. Deux autres apparaissent, l'un portant le

sceptre, l'autre la salière, l'assiette et le pain qu'ils posent sur la table, après s'être agenouillés trois fois comme les précédents. Vient ensuite une jeune damoiselle, une comtesse, disait-on, d'une extrême beauté, en robe de soie blanche, accompagnée d'une dame noble, et portant le couteau pour faire l'essai; après s'être jetée trois fois à genoux, elle s'approche de la table et nettoie les assiettes et le pain avec autant de vénération que si la Reine elle-même était présente. Arrivent les Gardes royales, tête nue, en saye rouge, portant à tour de rôle vingt-quatre entrées sur des plats d'argent et de vermeil, qu'un seigneur reçoit et place sur la table. La dame chargée de l'essai coupe et donne à l'un des gardes une bouchée à goûter, pour éviter le moindre soupçon de poison. Cependant douze trompettes et deux timbaliers mènent grand bruit et font retentir leurs instruments dans le vestibule du palais. Toutes ces cérémonies achevées, des nobles damoiselles enlèvent les plats de la table et les apportent dans la chambre privée de la Reine qui choisit là ce qu'elle veut, laissant le reste à ses femmes; car elle dîne et soupe seule. »

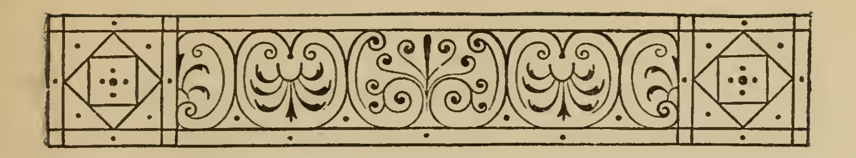
Le retour en France s'effectue par Douvres et Calais. Ici se place un léger incident : Hentzner, au moment de quitter Calais, ne retrouve plus des « bombardes qu'il avait achetées fort cher à Genève, » et il accuse l'hôtelier de les avoir soustraites. Malgré ses réclamations auprès du Gouverneur de la ville, l'infortuné jurisconsulte ne peut recouvrer

son artillerie. Mais à quel propos promenait-il depuis Genève des bombardes, c'est-à-dire des petits mortiers de siège? Apparemment, ce n'était pas pour se défendre contre les voleurs de grand chemin.

L'année suivante, en 1599, nos voyageurs se mettent en route pour l'Italie, visitent Venise, Rome, poussent jusqu'à Naples, et reviennent à Breslau par Florence, Milan et le Tyrol. De toute cette partie du voyage nous n'avons malheureusement rien à recueillir. Les étapes, les distances parcourues, les « choses à voir » sont aussi ponctuellement consignées, le Guide du voyageur est aussi correct et bien tenu ; mais pas une impression, pas un détail de mœurs, pas une anecdote de voyage. Hentzner était huguenot, et l'Italie catholique ne l'inspire pas aussi bien que la protestante Angleterre[1].

1. Citons ici pour mémoire l'*Itinerarium Galliæ Narbonensis, Authore Johanne Isacio Pontano*, Lugduni Batavorum 1606. Jean Isaac Pontanus (1571-1639), historien, médecin et poète danois, visita les provinces méridionales de la France. Le récit de son voyage est en vers latins. Voir page 82.





THOMAS CORYAT

DE LONDRES A VENISE.

CORYAT'S crudities, being the Observations made by Mr Thomas Coryat, in five months, mostly on foot, from his native place of Odcombe in Somersetshire, through France, Savoy, Italy, Rhetia, Helvetia or Switzerland, some parts of High Germany and the Netherlands, making in the whole 1975 miles, tel est le titre bizarre du journal de Thomas Coryat, un original qui fit en 1608 le voyage de Londres à Venise par la France et retour par l'Allemagne et les Pays-Bas, allant presque toujours à pied, avec une seule paire de souliers et une seule chemise hélas! c'est lui-même qui le dit. Les *Crudités* de Coryat, imprimées en 1611, ont été réimprimées en 1776. Le livre est précédé d'une soixantaine de pièces composées par les premiers

écrivains du temps, sonnets, poèmes, acrostiches, morceaux de chant, vers cabalistiques, etc., en anglais, en latin, en grec, en français, en italien, en espagnol, en dialecte cambrien, en langue utopienne et en langue macaronique, où l'honnête Coryat est l'objet d'intarissables plaisanteries. On l'accable d'éloges hyperboliques, de calembours gréco-latins, de galimatias et de bouffonneries telles que les contemporains de Shakespeare pouvaient en inventer. On l'appelle tantôt *the most single-soled and single-shirted*, tantôt *the leg-stretcher*, ou bien le voyageur *polypode*. Une image représente ses deux souliers réunis par une couronne de lauriers. On invente pour lui les superlatifs les plus audacieux, *pedesterrimus*, *peragrantissimus*, *itinerosissimus*, *montiscandentissimus*. Il est « l'héroïque géant d'Odcombe, » il dépasse Ulysse, Don Quichotte, Termagant, Amadis, que dis-je! la Pucelle d'Orléans, » Coryat est le seul à ne pas s'apercevoir qu'on se moque de lui ; c'est un naïf, d'une vanité enfantine, passionné pour la réclame, et convaincu que toute l'Angleterre a les yeux sur lui.

Bien que son journal soit écrit d'un ton de bonhomie passablement ridicule, et gâté par le fatras d'érudition à la mode, il ne manque pas d'un certain intérêt. Coryat a des observations curieuses sur le Louvre, les Tuileries[1], Fontainebleau, Saint-

1. Voir appendice H.

Denis. Il assiste à la procession de la Fête-Dieu et nous décrit le cortège, les rues tendues du haut en bas de tapisseries merveilleuses, les dressoirs chargés de vaisselle et d'objets précieux[1], les fontaines qui jettent l'eau parmi la mousse et les roches naturelles.

En passant à Lyon, où « la plupart des maisons ont six ou sept étages en comptant les caves, avec les fenêtres garnies de papier blanc, » il rencontre à l'hôtellerie des Trois Rois « le frère du duc de Guise, jeune seigneur de 22 ans, auquel on donne pendant le souper une musique plus qu'excellente. Après souper, ce seigneur et ses compagnons, de braves et solides gentilshommes, dansèrent des courantes et des voltes dans la cour de l'hôtellerie. »

Coryat traverse la Savoie et descend en Italie par le Mont-Cenis. La vue des ruines et des monuments antiques enthousiasme le voyageur qui profite de l'occasion pour se livrer en grec et en latin à un débordement d'archéologie aventureuse. Nous n'avons pas à le suivre sur ce terrain, et le plus

1. Cet usage d'exposer dans la rue, le jour de la Fête-Dieu, des objets mobiliers qui n'avaient rien de religieux, durait encore en 1657 : « Aux carrefours l'on dresse des reposoirs (pour la Fête-Dieu) de tout ce qu'il y a de plus riche dans tout le quartier, les dais en broderie, les draps d'or et d'argent, les portraits de prix, les beaux miroirs et mille autres meubles. » (*Journal d'un voyage à Paris en 1657-58*).

mince détail sur la vie privée fera mieux notre affaire. Voici, en passant, un petit renseignement bon à recueillir : «J'ai observé dans toutes les villes d'Italie une coutume qui n'existe dans aucun des pays que j'ai visités, et je ne crois pas qu'elle existe dans aucune autre nation de la chrétienté. Les Italiens, et la plupart des étrangers qui demeurent en Italie, se servent toujours aux repas d'une fourchette pour couper leur viande dans le plat ; ils tiennent d'une main le couteau et enfoncent la fourchette de l'autre. Tout individu, assis à une table en compagnie, qui, par mégarde, toucherait avec ses doigts les plats de viande dont chacun coupe une portion, choquerait la compagnie et serait vu de mauvais œil, ou même repris. Les fourchettes sont en général de fer ou d'acier, quelques-unes d'argent, mais celles-ci ne servent qu'aux gentilshommes. La raison de cette recherche est que les Italiens ne peuvent en aucune manière souffrir que l'on touche aux plats avec les doigts, les mains de tous n'étant pas également propres. Sur quoi j'ai moi-même trouvé bon d'imiter cette mode italienne, non seulement pendant que j'étais en Italie, mais encore en Allemagne et souvent depuis en Angleterre. Ce qui me valut les railleries d'un savant de mes amis, qui, dans son humeur facétieuse, ne craignait pas à table de m'appeler *furcifer* (porte-fourche), uniquement parce que je me servais de fourchette en mangeant. » Cette note un peu longue, — mais Coryat n'en fait jamais d'autres, — confirme ce

que nous avons dit ailleurs [1] : la fourchette née en Italie et dans le pays vénitien au XVIe siècle, introduite à la cour de France par Henri III, ne commence à se répandre en Europe qu'au début du XVIIe siècle. Avant 1608, Coryat ne l'a rencontrée nulle part, pas même dans les plus grandes maisons d'Angleterre, ni chez le prince Henry de Galles où il avait ses entrées.

Autres menus détails qui ont leur intérêt : la cuisine italienne était déjà « saupoudrée de fromage, ce qui déplaisait à Coryat et l'obligeait à laisser contre son gré sa part de bonne chère. » A Padoue, il voit pour la première fois « une chose qu'il ne connaissait que par les livres, qui a cinq noms en latin et trois en anglais, un poêle ; on transpire dans la salle où il est placé [2]. » C'est également à Padoue qu'il observe chez le Podestat « de très belles tentures qu'il n'avait jamais vues en Angleterre. Elles sont faites d'une jolie espèce de cuir et bien dorées, ce qui donne beaucoup de splendeur à l'appartement. De chaque côté de la salle, on place des hallebardes magnifiques couvertes de velours cramoisi et garnies de clous dorés ; au-dessus de chaque hallebarde, des boucliers recouverts du même velours cramoisi. »

« Hommes et femmes ont des éventails pour se

1. Le *Meuble en France au XVIe siècle*, Paris, 1887. — *Revue des Deux Mondes*, juin 1892.

2. Voir la note plus haut, page 109.

rafraîchir le visage pendant les chaleurs. La plupart sont des objets très élégants qui consistent en un morceau de papier peint, fixé à l'extrémité d'un petit manche de bois. Le papier est orné de chaque côté de peintures excellentes, qui représentent tantôt des sujets de galanterie avec des vers spirituels ou des devises, tantôt des vues de quelque ville notable d'Italie avec une brève description d'icelle. Ces éventails sont de petit prix[1]. Beaucoup d'Italiens portent aussi d'autres ustensiles d'un prix bien plus élevé ; on les appelle communément en Italie *umbrellas*, c'est-à-dire des objets qui donnent de l'ombre pour s'abriter contre la chaleur brûlante du soleil. Ils sont faits de cuir dans le genre d'un petit pavillon (de lit), et garnis à l'intérieur de petites éclisses de bois qui développent l'*umbrella* sur une assez large circonférence. Les cavaliers surtout s'en servent et les tiennent à la main, quand ils sont à cheval, en attachant l'extrémité du manche à leur mollet[2].»

1. Voir Henry Estienne, *Dialogues du nouveau françoys italianizé*. « Les esventails font compagnie aux dames. Et plusieurs les aiment bien tant, de la façon qu'elles les font faire maintenant, que, l'yver venu, elles ne les peuvent abandonner. Mais s'en estant servies l'esté pour se faire vent et contre la chaleur du soleil, les font servir l'yver contre la chaleur du feu ; estans ces deux chaleurs dommageables au beau teint. » Plus loin, Henry Estienne parle encore des esventails « faictz de pelures (copeaux) de bois fort tenues et toutes regredillonnées, et d'autres faictz de plumes de paon, ronds et larges comme un plat.

2. *Id.*, p. 167. « Et, à propos de pavillon, avez-vous

Enfin Coryat arrive à Venise, « la glorieuse par excellence, la sans-pareille. » Il en parle *con amore* et cette partie du journal est de beaucoup la mieux faite et la plus intéressante. Il parcourt la ville dans tous les sens, décrit les palais, les églises, les maisons, les boutiques, les habitants, leur costume, les grands seigneurs avec leurs robes de drap noir doublé de taffetas noir, leurs bonnets « merveilleusement petits et sans bord ; » les Savi (les Sages) avec leurs robes rouges. « Ils ne ressemblent guère à nos Anglais et ne portent que des vêtements d'une seule couleur, là où nous en mettons plus qu'il n'y en a dans l'arc-en-ciel, et les plus voyantes, les plus bariolées, les plus disparates du monde. Car nos modes sont plus fantastiques que chez aucun peuple sous le soleil, le Français excepté. Les femmes portent le voile qui descend par derrière jusqu'aux talons ; leur poitrine et leur dos sont découverts d'une façon

jamais vu ce que portent ou font porter par les champs quelques seigneurs en Hespagne et en Italie, pour se défendre non pas tant des mousches que du soleil ? cela est soutenu d'un bâton, et tellement faict qu'estant ployé et tenant bien peu de place, quand ce vient qu'on en a besoin, on l'a incontinent ouvert et estendu en rond, jusqu'à pouvoir couvrir trois ou quatre personnes. » — « Les ombrelles, de quoy depuis les anciens romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. » (Montaigne, *Essais*, III, 217). On a vu à la dernière exposition des *Arts de la femme*, l'ombrelle authentique de Diane de Poitiers, qui appartient à M. le comte de Reiset.

inconvenante... Elles mettent sous leurs souliers des patins de bois, couverts de cuir colorié ou doré, qui atteignent la hauteur d'un demi-yard (environ 0m45) ce qui les oblige à se faire soutenir dans la rue pour ne pas tomber[1]... Tous les samedis, dans l'après-midi, les Vénitiennes se teignent les cheveux pour les rendre blonds. Elles mettent un chapeau à très larges bords et sans coiffe, sur lequel elles étalent leurs cheveux en plein soleil, après les avoir lavés avec certaines drogues. Une fois secs, elles les frisent au fer. Que cela soit vrai, je le sais par ma propre expérience, ayant eu la bonne fortune, faveur rarement accordée à un étranger, d'assister à la toilette d'une Vénitienne qui était la femme d'un Anglais. »

Au théâtre, « les femmes jouent sur la scène, ce que je n'avais jamais vu auparavant, bien que le fait se soit produit à Londres, d'après ce qui m'a été dit. Les fameuses courtisanes de Venise assistent au spectacle dans une galerie; elles ont le double masque, l'un couvrant le visage depuis le sommet du front jusqu'au cou, l'autre avec des moustaches de laine ou de coton qui leur cachent le nez. » Une estampe du recueil de Boissard, les

1. Henry Estienne parle (*Dialogues* déjà cités) « des pantoufles hautes d'un pied, voire davantage, que portent les dames de ce pays-là (Venise), » et Brantôme (*Recueil des Dames*, p. 344) se moque des « courtaudes et nabottes, qui ont leurs grands chevaux de patins liégez (à semelle de liége) de deux pieds. » Voir aussi p. 159.

Habits des nations étranges, 1581, reproduit exactement le masque et sa moustache.

Une de ces beautés les plus à la mode était la *signora Emiliana*, et Coryat eut la curiosité de lui rendre visite. Elle habitait un palais superbe et digne d'un prince. En entrant, on se croyait dans « le paradis même de Vénus » : appartements éblouissants, murs décorés de tapisseries somptueuses et de cuirs dorés, « avec le portrait de la dame, peint d'une manière exquise. » Elle-même apparaissait « comme la déesse des Amours arrivant de Cithère ou de Paphos, » parée de chaînes d'or et de perles, des anneaux d'or et de pierres fines aux oreilles, la robe de damas frangée d'or, la jupe de soie rouge, les bas de soie incarnats, l'haleine et toute la personne délicieusement parfumées. Elle chantait et jouait du luth en musicienne consommée, et discourait avec l'élégance d'une rhétoricienne. La chambre à coucher était entourée de coffres richement peints; un dais de guipure blanc-crême surmontait le lit couvert d'une courtepointe de soie brodée d'or, et parfumé d'essences odoriférantes. « Près du lit, sous un verre de cristal, le portrait de Notre-Dame avec l'enfant Jésus dans ses bras. »

Après six semaines vite écoulées dans cette « vallée de Tempé, » Coryat se décide à repartir et fait ses adieux à sa chère Venise : « on m'aurait offert *gratis*, dit-il, quatre des plus riches manoirs du Somersetshire (où je suis né), à la condition de

ne jamais voir Venise, que j'aurais refusé. »

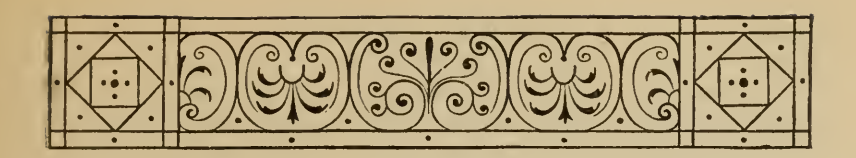
Notre original remonte par les Grisons, traverse la Suisse et s'arrête aux bains de Bade. Tout à l'heure, Montaigne vantait l'excellente tenue de ces bains et les recommandait aux dames qui veulent « se baigner avec respect et délicatesse. » Vingt-deux ans plus tard, les choses avaient bien changé : Bade était redevenu ce qu'il était deux siècles auparavant, du temps du Pogge, qui en fait un tableau si singulier dans une de ses lettres[1]. Hommes et femmes dans un déshabillé des plus sommaires, se réunissaient au même bain pour jouer, boire et manger ensemble, sous les yeux des spectateurs qui, du haut des promenoirs, contemplaient leurs ébats. Et Coryat, après une description beaucoup trop vive pour être reproduite, conclut en appelant les bains de Bade « un second paradis, le séjour des Grâces, l'asile de l'Amour, le théâtre du Plaisir. »

Le reste du journal est insignifiant ; Coryat n'a plus rien à nous apprendre et, si vous le permettez, nous le laisserons, sans l'interroger davantage, descendre le Rhin et s'embarquer à Flessingue pour l'Angleterre, avec sa paire de souliers, son unique chemise et toute sa mythologie.

---

1. *Les bains de Bade au* XVe *siècle,* par le Pogge. Paris, 1868.

APPENDICES



APPENDICES

A

De regimine iter agentium (Guide des voyageurs) par GRATAROLI 1561, *Précautions à prendre en route et dans les auberges.*

« Il y a des gens, et ils sont trop nombreux partout, qui sans crainte et sans connaissance de Dieu, dépourvus de pâture évangélique et de doctrine chrétienne, ou faisant partie de la race des réprouvés, des Caïns et des Juifs, n'ont qu'une pensée, c'est de vivre non pas de la sueur de leur front, mais de vol et de rapine. Et pour cette cause, ils assiègent les routes habituelles des voyageurs, et fréquentent les auberges. Comme ils manquent de tout, ils font parade de leur toilette et de leur faux argent pour faire croire qu'ils sont riches. Ils vous interrogent, vous demandent où allez-vous? d'où venez-vous? que sais-je encore? Les voyageurs prudents et bien avisés les reconnaissent aisément, les évitent ou les déjouent; mais les simples et les inexpérimentés tombent souvent dans leurs

filets, à moins que l'hôtelier soit très honnête et très vigilant. Donc le plus sûr est de cacher avec soin ce qu'on a, de dissimuler et de cheminer avec prudence : *Cantabit vacuus coram latrone viator.* Il y a une autre sorte de vauriens qui, voyant qu'ils ne peuvent rien tirer de vous, ne cessent de vous poursuivre de railleries, de brocards et de sarcasmes ; si vous ne pouvez à coup sûr les arrêter, avisez l'hôtelier et supportez-les autant que vous pourrez, jusqu'à ce que Dieu vous donne le moyen de leur échapper. Je me souviens qu'il y a seize ans, passant la nuit dans une auberge de Milan (je ne me rappelle en ce moment ni son nom, ni son enseigne) il y avait là, comme il s'en trouve toujours dans cette grande cité, de ces gens de rebut qui se figuraient être quelque chose, parce qu'ils étaient de la ville. L'aubergiste m'avait indiqué un lit assez bien garni, dans une chambre où se trouvaient quatre ou cinq autres lits convenables ; un de ces coquins, connaissant le lit qui m'était destiné, entra secrètement dans la chambre, car les portes sont presque toujours ouvertes, et levant la couverture, plaça d'un bout à l'autre, des morceaux de verre les uns grands, les autres petits. Il pensait que j'entrerais dans le lit sans lumière et sans prendre garde, que je me blesserais et que je prêterais à rire à lui et à ses camarades. Mais, comme j'ai toujours l'habitude de visiter mon lit à la lumière, avant de m'y coucher, je découvris aisément le piège et je le montrai à l'hôtelier ; personne ne voulut avouer. Je sais bien pourtant que je n'avais blessé aucun d'eux, à moins que refuser de jouer ou de trinquer, soit un procédé blessant.

« Dans l'année 1550, au mois de mai, j'arrivai près de Brescia pour souper, trempé par la pluie et mon cheval fatigué, dans une auberge où il y avait plusieurs jeunes valets. Je dînai convenablement et, comme j'avais soif, je n'épargnai pas le vin qui etait excellent et fort. Ce soir-là, j'avais fait affaire avec un marchand qui amenait des chevaux d'Allemagne, et je lui avais échangé mon petit cheval

contre une bête plus grande et plus jeune, en ajoutant quelques couronnes ; j'avais montré sans me gêner mon escarcelle qui ne contenait pas moins de cinquante couronnes, et j'avais compté devant lui. Peu de temps après, on va se coucher. On me donne le lit le plus rapproché, le valet de l'hôte me retire mes chausses ; je mets, sous ses yeux, mon escarcelle sous mon oreiller, et je m'endors, comme on dit, sur les deux oreilles. Le matin je cherche ma bourse, je ne la trouve pas ; j'appelle l'aubergiste, je saisis mon épée et, me tenant à la porte, je menace de ne laisser sortir personne, avant d'avoir trouvé mon bien ; il y avait là quelques étrangers. Cependant l'hôtelier se lève, arrive et me dit de chercher encore ma bourse dans mon lit. J'y vais et je la trouve placée au milieu. »



B

Extraits de la relation de Tetzel.

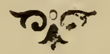
«... A partir de Burgos, nous n'avons pas pris le chemin ordinaire, mais la ligne droite, à la recherche du Roi. Nous ne faisions que chevaucher par des terres incultes, souffrant dans les hautes montagnes une chaleur insupportable qui se sent aussi bien en hiver qu'en été; et comme la neige ne tombe jamais, l'ardeur du soleil est excessive. Nous cheminions des journées entières et, quand nous arrivions à des villes ou à des villages, on nous refusait l'hospitalité et nous étions contraints de camper dans le désert. Si nous voulions boire, acheter du pain ou quelque autre chose, il fallait payer d'avance ; quant au vin, on ne trouvait que celui qui est transporté à dos de mulets à travers les montagnes, pour les bergers et les paysans des hameaux. Si nous demandions du pain, on nous donnait de la farine par livres, avec laquelle nous faisions une tourte que nous mettions sur des cendres chaudes. Si nous voulions nourrir les chevaux, il fallait aller chercher de l'herbe, la faucher et l'apporter ; de même pour le grain, que nous devions payer cher. Si nous avions envie de manger de la chair, nous ne trouvions que de la chèvre que nous étions obligés de dépecer ; encore fallait-il acheter les ustensiles nécessaires pour la faire cuire. Aussi je crois que les *gitanos* mêmes vivent dans tous les pays beaucoup plus magnifiquement que nous ne le faisions dans celui-ci. On rencontre fort peu de volailles, d'œufs, de fromages et de lait ; il n'y a point de vaches et on mange peu de viande, la population ne se nourrissant que de fruits... nous traversâmes ainsi un désert horrible et aride..... »

« Il y avait à cette époque une guerre violente à Santiago (Saint-Jacques de Compostelle). Un puissant seigneur

campait devant l'église ; ceux de Santiago étaient avec lui et tenaient l'église entièrement assiégée, tirant avec la poudre et répondant à ceux qui étaient à l'intérieur. Le seigneur et ceux de la ville avaient emprisonné l'évêque dans un château, loin des habitants ; la mère et le frère de l'évêque, et un cardinal s'étaient renfermés dans l'église. Les gens de la ville et le dit seigneur, ennemi de l'évêque, avaient attaqué l'église le jour même de Saint-Jacques. Le Seigneur donna l'assaut le premier et fut atteint par une flèche lancée de l'église et qui pénétra dans son cou. Personne ne fut blessé que lui, bien que l'assaut fut donné par plus de quatre mille hommes ; aussi on croyait que Dieu et Saint-Jacques l'avaient puni. Personne ne pouvait retirer la flèche, ni le soigner. Frodner s'approcha et lui dit qu'il avait un emplâtre pour faire sortir la flèche, ce qu'il fit en l'appliquant sur la blessure. Comme nous devions escorter monseigneur au retour, nous obtînmes de ceux de la ville et du seigneur blessé, avec la meilleure grâce du monde, qu'ils nous donnent la permission d'entrer dans l'église. Mais ceux qui étaient dans l'église, la mère et le frère de l'Évêque, et le Cardinal, refusèrent l'autorisation, disant que nous étions leurs ennemis et ceux de l'Église, pour avoir porté secours à ses ennemis, en retirant la flèche du blessé, châtié par Dieu et Saint-Jacques, ainsi que nous l'avions vu. Ils assurèrent que nous avions encouru la peine d'excommunication majeure, et nous obsédèrent à ce point que monseigneur allait partir sans qu'on lui permit de voir l'église. Pour remédier à ce contre-temps, nous nous abouchâmes avec un certain gentilhomme qui engagea le frère, la mère de l'Évêque et le Cardinal, à laisser voir l'église par Monseigneur et sa suite, à l'exception de Frodner qui avait retiré la flèche au seigneur blessé. Ils dirent encore que nous étions tous excommuniés, et qu'avant d'entrer nous devions obtenir l'absolution de notre péché. Le lendemain les deux partis firent la paix, s'obligeant à honorer Monseigneur, sans doute parce qu'ils pensaient qu'il y

aurait un grand cadeau pour l'église. Le même jour, ils décidèrent que Monseigneur entrerait par une porte, nous obligeant tous à nous déchausser et à passer par le porche de l'église où nous nous agenouillâmes.

« Alors arriva le Cardinal en procession, avec beaucoup de prêtres. Nous nous découvrîmes ; le cardinal purifia Monseigneur et tous ses compagnons et prononça beaucoup d'oraisons devant nous. Ensuite, prenant des cierges allumés, nous parcourûmes tous l'église. Monseigneur demanda qu'on laissât entrer Frodner, qui fut aussi obligé de se soumettre à la purification indispensable... L'église est belle et vaste. On y voyait des chevaux et des vaches ; tous les assiégés y habitaient, y dormaient et y faisaient la cuisine... »



C

Voyage de Charles-Quint *en Espagne* de 1517 à 1518, par Laurent Vital (*Chroniques belges inédites*, III, 102).

« En la villette de Lyonne (Llanes) ne séjourna le Roy que deux nuictz; et le lendemain qu'il fut arrivé, alla oyr la messe en la grande église, pour cause qu'il estait le jour du saint dimenche; et l'asprès-disner, après vespres, le Roy alla voir chasser les torreaux, où il y eût du grand déduit, pour ce que les dits torreaux estoient fiers, mauvais et felles (méchants) à merveille, comme bien le monstrèrent puis après qu'ils estoient eschauffez, là où ils blessèrent plusieurs gens, entre lesquels il y eut un homme mis en danger de mort.

« Or, pour ce que plusieurs fois vous ay parlé de la chasse des torreaux, si ne les avez autrefois veu, ou autrement ne vous soit déclaré, point ne sçauriez comment cette chasse s'exécute. Donc, pour vous donner à entendre que c'est de ce jeu, on choisit quelque place ample et spacieuse, pour mieux voir le déduit et courir les torreaux; lequel lieu se clot pour la sûreté des regardans, et estre préservez des dangiers qui leur pourroient advenir, aussi afin que nul ne entre dedans le parc et clôture, que ceux qui y sont deputez, lesquels sont un nombre de rades (agiles) compagnons, bien à pied, tous en pourpoint, pour mieux courir et eux défendre contre les dits torreaux, ayans chacun la rapière en la main. Puis, quand on est prêt à faire courre les torreaux, on en fait sortir un et entrer dans le parc. Et combien qu'il soit estonné de voir tant de gens de tous leez (côtés), parce que partout où il va il trouve le passage clos, encore, pour le plus engaigner (provoquer) et eschauffer, les compagnons lui dardent des gaules de dix pieds de long qui ont au bout une pointe de fer bien poindante comme

une alenne. Quand les torreaux se sentent ainsi pointoyez et hoginez (blessés) et abayez (invectivés par la foule) de tous leez où ils fuyent, là se courchent (se courroucent) et eschauffent tellement et si sont si furieux pour détruire une personne, si rataindre le pouvaient. Aussi bruyent-ils et courent comme tous forcenés, pour les angoisseuses pointures que ces compagnons leur jettent; et les verriez courir à la fois avec 15 ou 16 darts qui leur pendent à la peau et les blessent de plus en plus qu'ils courent. Là se met la bête à courir aprés l'un de ces compagnons qu'elle a remarqué pour lui vouloir nuire, lequel ne sait où sauver, tant rade le poursuit la dite bête.. Et quand les compagnons voyent que ce compagnon se commence à fouler et recrandir (se fatiguer), avant que la bête lui vienne à nuire, tous les compagnons la poursuivent en lui donnant des taillades et grands coups de rapières; en sorte que la bête est contraincte de laisser son homme pour aller sus et après les autres compagnons, là où bien souvent les aucuns tombent par terre, afin de éviter le coup et hurt de la corne de cette bête, quand autrement échapper ne peuvent. Et quand la bête les a bonne pièce ainsi chassé et poursuivy, et qu'ils ont fait aux regardans du déduit assez, de peur que la dite bête ne blesse ou occhie vilainement l'un d'iceux, lors ces compagnons de leurs rapières lui coupent les garetz (jarrets) et donc est contrainte la bête de se trainer et finalement coucher, parce que ne se peut plus tenir sur ses jambes; et puis l'occhient et traînent dehors, pour en faire autant à un autre, et voir lequel sera le pieur du hot (le plus méchant de la troupe) et qui aura donné à la seigneurie plus beau déduit. Ainsi que avez ouy se exécute la chasse des torreaux. »



D

Voyage de Charles-Quint *en Espagne 1517-1518. (Chroniques belges inédites* vol. III, 242.)

« *De unes joustes qui se firent devant le palais du Roy.* — « Le lendemain que Madame Catherine d'Austrice fut arrivée à Vailledoly (Valladolid), qui fut un dimenche 15e de mars, se commença la joute qui se disoit de l'emprinse (entreprise) amoureus, laquelle dura trois jours, commençant chacun jour environ douze heures après dîner, jusqu'à douze heures après minuit (de midi à minuit) de quatre entrepreneurs (jouteurs) contre tous venans, qui pour l'honneur des dames recevoient tous nobles hommes, de quatre courses de lances à fer émoulu et en harnois de guerre, tant mariez que à marier, qui passeroient par l'une des quatre portes d'amoureuse condition. Lesquelles portes furent gardées trois jours entiers par hérauts et officiers d'armes, pour recevoir les noms des gentilshommes qui, pour l'amour des dames, voudroient toucher à cette gracieuse et amoureuse emprinse. En effet, tant y comparurent de nobles hommes, que les entrepreneurs eurent assez et trop affaire à y pouvoir fournir.

« Deux manières de joutes se firent lors. L'une se nommoit la joute réalle (royale), à laquelle les entrepreneurs et coureurs estoient à l'antique, c'est-à-dire à la mode du temps jadis, ayant mantelinnes par-dessus leurs harnois à gros plis, et ne passoient que demi-quartier outre la ceinture, ayans grandes targes et les lances amornées (émoussées). L'autre joute étoit à heaume et harnois de guerre, les lances du fer esmoulu, qui estoit une fort périlleuse joûte comme bien y parut, parce qu'il y en eut plusieurs blessés, qui eurent leurs harnois faussés et percés à jour. Entre lesquels jouteurs en y eût un qui eût l'épaule percée

de part en part, tellement que le tronçon de la lance, de deux pieds et demi de long, lui demeura dedans l'épaule, et en partoit sang en grande abondance. Et y eût là des aussi rudes coups de lances donnés que on sauroit, et tout plein de lances rompus, plusieurs gentilshommes endormis (engourdis), et tout plain de portés (jetés) par terre. A la vérité c'estoit un triomphe de là voir les triomphans accoutremens, tant des entrepreneurs que des autres.

« Icelles joutes se achevèrent devant le Roy et devant les dames, là où il y avait tout plein de belles filles... Et si je ne eusse sur la mer perdu le papier de mes mémoires, plus à plein vous deviseroie d'icelles deux joûtes, tant de leurs touches et atteintes que de leurs accoustremens, qui valoient bien le reciter. »



E

JEAN SECOND. *Voyage de Malines en Espagne* (extrait).

« Le 28 mai (1534) j'ai commencé mon voyage en Espagne, joyeux d'une part à la pensée que ce voyage me promettait quelque gloire, mais plongé d'autre part dans le chagrin le plus amer, parce qu'il me fallait quitter tout ce qui m'était le plus cher. La matinée se passa dans les adieux aux amis et les tristes embrassements, si bien que le soleil était déjà levé quand nous quittâmes Malines. Jusqu'à Bruxelles, la route fut heureuse, et le ciel semblait applaudir à nos efforts ». Là le poète fait ses derniers adieux aux amis qui l'avaient escorté jusque-là, « nous consolant mutuellement, comme si notre mort était proche. Car, si mourir c'est être séparé de la société des hommes, au point de ne plus avoir le moindre lien avec eux, chacun est presque mort pour le pays d'où il est arraché. La communication par lettres et les salutations lointaines ressemblent trop bien à ces devoirs que nous rendons aux morts, à ces prières, à ces cérémonies sacrées, à tous ces souvenirs glacés et éphémères. Si l'on nous enlève encore tout espoir de revoir à l'avenir la terre que nous avons abandonnée, il faut regarder ce genre de mort comme plus dur que la mort même. Des sages ont cru que nous revivrions après notre mort, pour échanger notre vie contre une condition meilleure ; mais une fois que l'homme a quitté sa patrie, — à moins qu'il y revienne quelque temps après, ou qu'il sache qu'il est libre d'y revenir facilement, — quelle espérance lui restera-t-il après cette espèce de mort ? »

Jean Second voyage en compagnie de quelques amis, les uns à pied, les autres à cheval. A Quiévrain, il quitte son cheval et fait la route à pied, « autant pour prendre de l'exercice, que pour faire plaisir à un compagnon de route

qui était évidemment fatigué de voyager à pied. En peu d'heures, j'arrivai à Valenciennes avant nos cavaliers. » Dans cette ville, notre voyageur achète un arc, « pour sa sécurité et pour son plaisir ; » il avoue qu'il est bon tireur et qu'il tient à justifier la renommée de « ses compatriotes de Malines qui se prétendent avec raison supérieurs dans le tir de l'arc. » Il repart avec son cheval et arrive à Lyon le 19 juin, vingt-deux jours après le départ de Malines, en passant par Reims, Châlons, Troye et Dijon.

« Nous nous hâtames de gagner Lyon, cette ville célèbre de la France. La route était charmante ; parfois nous nous élevions sur des hauteurs d'où la vue s'étendait sur des montagnes délicieuses qui semblaient envelopper la ville d'une ligne tracée au compas. Descendus de la montagne par un long circuit, pour prendre une route en plaine et y gravir une dernière montagne, nous étions entrés dans la ville avant de la voir, tant elle est ensevelie dans la vallée et trompe le voyageur...

Nous eûmes de la peine à trouver une hôtellerie, par suite de l'arrivée du Roi (François Ier) ; mais le logis ne nous paraissant pas assez commode, nous errâmes pendant près de quatre heures dans tous les coins de la ville sans pouvoir rien trouver à notre convenance, tant la ville était remplie par la gendarmerie royale, ce qui nous permit de remarquer la puissance et la grandeur du monarque. Un heureux hasard nous fit rencontrer Hilaire le poète, et Corneille le peintre, d'anciens amis avec lesquels nous passâmes cette nuit joyeusement.

Le lendemain fut employé à courir ça et là, à regarder la pompe et l'éclat de la Cour, et à contempler le Roi lui-même. Une partie des nôtres dîna et soupa chez l'Ambassadeur de l'Empereur (Charles-Quint). Quant à moi, je dînai et soupai avec de bons amis que j'avais rencontrés. Après souper, nous passâmes la Saône dans des barques qui sont toutes prêtes pour aller plus vite et nous pénétrâmes, grâce à un ami, dans le palais du Roi. Là nous

pûmes voir des jeux variés et des danses de toutes sortes menés par les plus nobles seigneurs de la France, et par les plus nobles damoiselles de France et d'Espagne, en grand apparat. A toutes ces fêtes présidaient le Roi et la Reine, assis l'un et l'autre sur un siége élevé comme sur un théâtre... »



F

L'Apologie et traité contenant les voyages faicts en divers lieux par Ambroise Paré de Laval au Maine, conseiller et premier chirurgien du roy, qui se trouve à la suite de ses œuvres (Paris 1614), est moins un journal de voyage, que le récit des opérations faites par le célèbre chirurgien pendant qu'il suivait l'armée depuis Turin en 1536, jusqu'à Moncontour en 1569.

Voici quelques extraits qui donneront une idée de sa manière :

Au voyage de Metz en 1552, Paré parle des sorties que les assiégés faisaient sous les ordres de Monsieur de Guise : « l'alarme se donnoit en tout leur camp (le camp de l'Empereur et des assiégeants), et leurs tabourins sonnoient plan, plan, ta, ti, ta, ta, ta, ti, ta, tou, touf, touf. Pareillement leurs trompettes et clairons ronfloient et sonnoient boute selle, boute selle, boute selle, monte à cheval, monte à cheval, monte à cheval, boute selle, monte à caval, à caval. Et tous leurs soldats crioyent à l'arme, à l'arme, à l'arme, aux armes, aux armes, aux armes, à l'arme, aux armes, à l'arme, aux armes, à l'arme, comme l'on fait la huée après les loups ; et tous divers langages, selon les nations, et les voyait-on sortir de leurs tentes et petites loges, drus comme fourmillons lorsqu'on découvre leurs fourmilières, pour secourir leurs compagnons qu'on égosilloit comme moutons. La cavallerie pareillement venoit de toutes parts au grand gallop, patati, patata, patati, patata, ta, ta, patata, pata, ta, et leur tardoit bien qu'ils fussent à la meslée, où les coups se départoient, pour en donner et en recevoir. »

Ambroise Paré est appelé auprès de Philippe de Croy, seigneur de Havré, en Flandres, qui était très gravement malade. « L'ayant veu, dit-il, je m'en alloy promener en un

jardin, où je priay Dieu qu'il me fit cette grâce, qu'il guarist et qu'il bénist nos mains et ces médicamens, à combattre tant de maladies compliquées. Je discourus en mon esprit les moyens qu'il me fallait tenir pour ce faire. On m'appela pour disner : j'entray à la cuisine, là où je vis tirer d'une grande marmite demy mouton, un quart de veau, trois grosses pièces de bœuf, et deux volailles, et un bien gros lopin de lard, avec force bonnes herbes : alors je dis en moy-même que ce bouillon de marmite étoit succulent, et de bonne nourriture... » Paré commence son traitement et termine ainsi son ordonnance : « Pour la syncope qui procédoit de la débilitation des forces naturelles, falloit user de bons alimens succulens, comme œufs mollets, raisins de damas confits en vin et sucre, aussi pannade faicte de bouillon de la grande marmite (de laquelle j'ay parlé ci-devant) avec blancs de chappons, et ailes de perdrix hachées bien menu, et autres viandes rosties faciles à digérer, etc... »

Pendant le séjour d'Ambroise Paré en Bretagne, « Monsieur d'Estampes, gouverneur de Bretagne, pour donner passe-temps et plaisir à mes dits seigneurs de Rohan et de Laval et autres gentilshommes, faisoit venir aux festes grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas-breton, où leur armonie estoit de coaxer comme grenouilles, lorsqu'elles sont en amour. Davantage leur faisoit danser le triori de Bretagne, et n'estoient sans bien remuer les pieds et fesses. Il les faisoit moult bon ouyr et voir. Autres fois, faisoit venir des lutteurs des villes et villages, où il y avoit prix ; le jeu n'étoit point achevé qu'il n'y eust quelqu'un qui eust un bras ou jambe rompue, ou l'espaule ou hanche démise. »



G

Voyage de Thomas Platter (Extraits)

21 juillet 1599. — « On tient la ville d'Orléans pour une des plus agréables et des plus belles de France, à cause de ses grandes places, de ses maisons élégantes, de son air pur, de son eau excellente et de sa riante situation. De là le proverbe : *Paris pour le monde, Orléans pour ville, Poitiers* (une grande et triste ville) *pour village, et Chambord pour château...* Les rues de la ville sont fort belles, bien pavées et larges. Les maisons souvent en pierres de taille, sont bien alignées et bien construites. C'est ce qui a valu à la ville sa réputation de beauté. La place du marché est assez éloignée ; mais à cause des grands et beaux arbres dont elle est couverte, les Orléanais viennent, en été, y chercher l'ombre et la fraîcheur. Il y a aussi une grande et belle place garnie de quelques arbres devant l'habitation du maréchal de la Chastres (où logeait le roi) ; c'est là qu'une grande quantité de personnes viennent se promener après souper... En passant sur le pont pour me rendre dans le faubourg, je vis une masse d'hommes et d'enfants qui se baignaient dans la Loire. Quelques-uns se jetaient du pont en bas, malgré sa hauteur. Beaucoup de personnes, et notamment beaucoup de femmes, les regardaient faire, bien que, suivant la coutume du pays, aucun d'eux n'eût le moindre vêtement.

« La pureté et la bonté de l'air qu'on respire à Orléans engagèrent le roi Philippe-le-Bel à y créer, en 1312, une Université qui passe encore aujourd'hui pour une des plus importantes de France surtout en ce qui concerne l'enseignement du droit. Ce qu'il faut principalement remarquer, c'est le nombre considérable d'étudiants allemands, tant princes, comtes et nobles que non nobles, qui fréquentent

l'université; ils sont en général de deux à trois cents. Ils n'y sont pas seulement attirés par la pureté avec laquelle on parle le français à Orléans (l'Orléanais est, dit-on l'Attique de la France), mais aussi par les privilèges exceptionnels dont ils y jouissent. Seuls en effet, entre toutes les *nations*, les membres de la nation germanique peuvent en tout temps porter la rapière et la dague; seuls ils peuvent sans être inquiétés par le guet, aller et venir toute la nuit; seuls enfin, si quelque tort leur est fait, ils peuvent en appeler directement au parlement de Paris.

« Le lendemain de mon arrivée à Orléans, j'assistai au dîner du roi Henri IV. Il était assis à une longue table et n'avait auprès de lui que son bâtard César, Monsieur, âgé de quatre ou cinq ans. Celui-ci était à la gauche du roi et avait ses serviteurs particuliers. La nef royale était d'argent doré et fort belle. On y mettait tout ce qui appartenait à la table royale. On porta au roi une foule d'excellents mets. L'échanson les saupoudrait d'un peu de pain, les goûtait puis les présentait au roi. A chaque plat nouveau on étendait devant le roi une serviette de fine toile blanche. Lorsque le roi refusait d'un plat, on l'enlevait aussitôt. Son vin était dans une petite bouteille de verre recouverte d'osier; chaque fois qu'il désirait boire, on lui en versait dans un verre à pied en cristal, au fond duquel étaient des pimprenelles. Le roi but à trois reprises, et chaque fois il vida son verre.

« Tout le temps du repas, plusieurs personnages de distinction se tinrent debout à ses côtés ou derrière lui. L'un après l'autre ils lui parlèrent à l'oreille, de sorte qu'il n'eut pas un seul moment de tranquilité pendant tout le repas. Parfois il donnait une courte réponse; le plus souvent il gardait le silence.

« On raconte que le roi Henri III, à son retour de Pologne, fit faire une balustrade autour de l'endroit où il était assis à table, afin de pouvoir manger plus tranquillement et plus convenablement, et de n'avoir point toute sa cour pendue à son cou. Cette nouveauté déplut aux

Français ; ils pensèrent que le roi voulait adopter des manières allemandes, et renoncer à la familiarité amicale qui avait régné jusque-là entre lui et eux. Aussi s'abstinrent-ils de paraître aux repas du roi, où n'assistèrent plus que les domestiques. Le roi, voyant cela, fit enlever la balustrade et reprit l'ancien usage. »

« A la porte principale, et aux différentes portes de la maison, se tenaient les gardes suisses ; dans la salle même les gardes écossais qui, en toute circonstance, se tiennent auprès de la personne des rois. Ces gardes portent les armes royales brodées or et argent sur leur uniforme.

« La salle du repas était si absolument pleine de monde qu'on pouvait à peine y faire un pas. J'étais tout près de la table. On laisse entrer n'importe qui sans la moindre difficulté ; mais il est interdit de porter un manteau, afin de laisser voir tout ce que l'on a sur soi. Après dîner, le roi joua quelques instants aux dés dans la salle, puis son carrosse le conduisit au jeu de paume. »

Août 1599. — « Rouen est la capitale de la Normandie. Cette ville est regardée comme la seconde de France pour sa population et sa richesse... On a jeté sur le fleuve un magnifique pont en pierres de taille très régulières, a treize arches hautes et larges portant sur des piles énormes. Mais, à l'époque de mon passage, plusieurs de ces arches étaient rompues, et l'on ne pouvait y passer. Aussi traversait-on le fleuve sur de petits bateaux de plaisance, couverts de branchages et de verdure. Une longue table placée au milieu du bateau permettait d'y manger, d'y boire et de s'y divertir assis à l'ombre, comme sous une tonnelle de jardin. »

La majeure partie du journal de Thomas Platter est prise par le récit de ses excursions autour de Montpellier et jusqu'en Espagne. A Marseille, « presque toutes les femmes portent de superbes colliers de perles de 500 à 1000 couronnes ; ce sont des cadeaux apportés des Indes par leurs maris ou leurs amants. Elles sont très belles, très empressées et très coquettes. » Les Avignonnais, — Avignon était

encore ville italienne, — aiment passionnément le jeu, les danses, les mascarades, les processions et la comédie. Le Mardi-Gras, les troupes de masques dansent « en pleine rue la danse des cerceaux, à laquelle prennent part beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de la noblesse, vêtues de blanc et couvertes de bijoux. Chacun danse, tenant en l'air un demi-cercle blanc et or. C'est admirable de les voir passer et repasser sous ces cercles, s'enroulant, se déroulant et s'entrecroisant en cadence au son des instruments. »

Platter se rend par Perpignan à Barcelone, et profite de l'occasion pour dire son mot sur l'organisation politique de l'Espagne, sur sa richesse et ses ressources. Il nous apprend que « les auberges ne fournissent que la table, le couvert et le lit; il faut porter soi-même son boire et son manger qu'on vous prépare d'ailleurs à peu de frais. »

« Les espagnoles aiment beaucoup la toilette. Le bas de leur robe est garni d'un cercle de bois pour la tenir bien tendue et permettre de marcher avec plus de gravité ; aussi portent-elles généralement des caleçons sous les jupes. Les patins sont d'une hauteur prodigieuse; avec de pareilles chaussures, les femmes ne peuvent guère marcher seules ; d'ordinaire, elles se font conduire par un laquais, marchant à leur droite en les soutenant des deux mains. Au bal, elles quittent leurs patins et s'en servent en guise de tabourets. La mode est de se mettre outrageusement du blanc et du fard sur la figure, la gorge et les mains. Une grande mantille en crêpe noir couvre leur figure et tout le corps, leur permettant ainsi de voir sans être vues... Leur danse favorite est la sarabande exécutée par plusieurs couples qui jouent des castagnettes. On appelle ainsi un petit instrument de bois singulier, dont j'ai envoyé un spécimen à Bâle. »

« Une des spécialités de Barcelone est le travail du cuir. Ce sont les corroyeurs de cette ville qui préparent ces beaux cuirs espagnols argentés, dorés, peints ou frappés, avec lesquels on fabrique de si beaux sièges. On en fait même des tapisseries d'été pour les appartements, en raccordant en-

semble diverses pièces dont les ornements se ressemblent. Quand l'ouvrier connait la disposition d'une chambre, il arrange ses dessins de manière à simuler les socles, les lambris, les montants des portes et des fenêtres, à l'endroit précis où ils doivent figurer. En hiver, ces tapisseries sont remplacées par des étoffes de drap pour tenir les pièces chaudes. »



H

Coryat's *crudities* (Extraits.)

« Quant aux rues de Paris (le jour de la Fête-Dieu), elles étaient ornées plus somptueusement qu'à aucun jour de l'année, chaque rue un peu importante étant tendue des deux côtés, depuis le toit jusqu'au pied du mur, de riches tapisseries, les plus coûteuses que l'on put trouver. L'aspect de la rue Notre-Dame était d'une pompe exagérée et qui dépassait de beaucoup les autres. Et, pour ajouter encore à la magnificence de la Féte-Dieu, les rues, en grand nombre, étaient garnies des plus riches buffets d'argenterie que j'ai vus de ma vie; car on étalait publiquement sur leurs tables une quantité de vases à boire et de la vaisselle de grand prix. Au milieu du buffet étaient dressés des crucifix d'or et d'autres statues magnifiques. Dans beaucoup de places, j'ai remarqué, près de ces buffets, des rochers artificiels, composés avec la vraie quintessence de l'art, où l'eau s'écoulait par des robinets sur la mousse et un lit de petites pierres que les latins appellent *Tophi*.

« Le 23 Mai, dans l'après-midi, je me rendis au Palais du Roi qui s'appelle le Louvre... J'y remarquai ce qui suit : une belle cour quadrangulaire, entourée de beaux logements sur quatre étages de hauteur, dont la façade est travaillée d'une manière exquise en pierre de taille, et décorée de superbes colonnes et d'images admirables en pierre semblable. Pour monter, il y a trois ou quatre paires d'escaliers, dont l'une est de toute beauté. Le plafond de ces escaliers est admirable, construit en forme de voûte, avec des sculptures, des cannelures, des grappes de raisin et beaucoup d'autres choses d'un travail excellent. La grande chambre est très longue, large et haute; son plafond est doré et sculpté richement à hauts-reliefs. La chambre voisine, qui est la chambre de

parade, est très belle, décorée d'un plafond d'une splendeur merveilleuse, si richement doré et d'un art si exquis, bien qu'il soit en bois, qu'un étranger imaginerait à première vue que c'est du cuivre ou de l'or battu.

« Je visitai également la chambre où la Reine Marie de Médicis couche souvent; j'y ai vu une sorte de balustrade avec des petits balustres richement dorés, qui entoure son lit.

« Ensuite, j'allai dans une salle dont la beauté surpasse à mon avis non seulement toutes les salles du même genre qui existent dans le monde, mais toutes celles qui ont jamais existé depuis la création; c'est une galerie, dont la description demanderait un grand volume. Elle est divisée en trois parties, deux côtés à chacune des extrémités, et une promenade large et spacieuse. Un des côtés, quand je le vis était entièrement achevé, et contenait des portraits des rois et des reines de France, peints à l'huile sur panneaux. Le plafond de la plus admirable et la plus étincelante beauté est dans le genre antique et représente Dieu, les Anges, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes et d'autres figures célestes. Certes, sa beauté est tellement inexprimable qu'un homme peut à peine la comprendre dans son esprit, s'il ne l'a pas vue d'abord avec ses yeux corporels. A l'entrée de la longue galerie est une porte dorée, décorée de quatre colonnes de marbre couleur de chair mêlée de quelques veines blanches. Elle a en largeur environ dix de mes pas, et plus de cinq cents en longueur, ce qui fait au moins un demi-mille. De chaque côté se trouvent quarante-huit trumeaux de pierre de taille blanche, chacun de douze pieds environ, entre lesquels sont les fenêtres... A l'extérieur, du côté de la rivière, quatre colonnes superbes de pierre de taille, décorées de belles sculptures, ajoutent un grand ornement à la façade extérieure du bâtiment. A l'ouest de la galerie se trouve un jardin de toute beauté partagé en huit compartiments.

« La longue galerie, quand j'étais là, n'était pas achevée;

une moitié seulement était plancheyée, et la toiture encore bien rustique ; le quart à peine des fenêtres et des trumeaux était terminé. Car on dit que toute la longue galerie sera faite pour correspondre au premier côté qui est presque achevé. A l'extrémité de cette longue galerie, deux cents maçons travaillaient tous les jours à la pierre de taille pour terminer ce côté, près duquel se trouve un beau palais nommé les Tuileries.....

« Le 26[e] de mai je me rendis au susdit palais qui sera réuni au Louvre par cette fameuse galerie, quand elle sera enfin terminée.

« Le palais des Tuileries est un bâtiment des plus magnifiques contenant bien des chambres somptueuses. La chambre de parade est de toute beauté ; le plafond peint à l'antique, les boiseries ornées de peintures à l'huile, parmi lesquelles les neuf Muses, sont excellemment peintes. Dans une des chambres qui a un plafond précieusement doré, se trouve une table en marbre de diverses couleurs, et si habilement marquetée d'ivoire qu'on l'estime cinq cents livres sterling. L'escalier est très beau et bordé d'une jolie balustrade en pierre blanche supportée par des petits piliers de cuivre faits au tour. Il est en forme de vis et surmonté d'un toit somptueux avec des ouvertures, comme des fenêtres, pour laisser l'air entrer. Au sud du palais règne un joli promenoir garni de plomb et à découvert... la vue est des plus agréables au-dessus de la balustrade sur le jardin des Tuileries... »



I

Iodoci Sinceri (Zinzerling) *Itinerarium Galliæ* Lyon 1616. I. Zinzerling, né dans la Thuringe vers 1590, mort vers 1618.

Extrait de la Préface. — « ..... Le but que je vise est celui-ci : être utile surtout aux étrangers qui désirent consacrer trois ans au moins au voyage de France, et apprendre la langue française tout en suivant les autres exercices. D'après le plan que j'ai tracé, ils devront suivre cinq itinéraires distincts. Le premier commence à l'arrivée d'Allemagne en France, et finit à Orléans ou à Bourges ; le second traverse les populations riveraines de la Loire jusqu'à Nantes, puis La Rochelle, Bordeaux avec retour sur Poitiers ; le troisième passe par le Limousin, le Périgord, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, jusqu'à Paris; le quatrième mène en Angleterre et en Belgique, en allant par la Normandie pour revenir par la Picardie ; le cinquième parcourt une autre partie de la Bourgogne, Lyon, et ramène en Allemagne par la Savoie et la Suisse. Tu te rendras deux fois à Paris et à Lyon; de même pour Orléans à cause de la commodité du voyage par eau. Je ne suis pas d'avis que tu répètes ta visite dans d'autres localités.

« Voici comment j'ai fixé la durée de chacun de ces voyages : supposons que tu as terminé le premier pendant l'année de ton départ, en été ou en automne, et que tu passes à Orléans, à Bourges et à Moulins tout le temps qui reste jusqu'à la fin de mai de l'année suivante. Les cinq mois suivants seront consacrés au second itinéraire, en faisant à ton gré des séjours dans les plus jolies villes du pays de la Loire. Tu passeras l'hiver à Poitiers et l'été dans les environs. A l'automne, tu fais ton quatrième voyage : tu hivernes à Paris. Au printemps de la quatrième année, tu te rends en Angleterre et en Belgique, pour en revenir :

et à l'automne, tu retournes dans ta patrie par le cinquième itinéraire. Si donc tu es parti de chez toi au printemps de la première année, et que tu y rentres à la fin de l'automne de la quatrième, tu auras consacré trois ans et demi à voyager dans ces royaumes, républiques et principautés. Du reste, je fixe ces délais non pour ceux qu'un but particulier conduit dans des lieux déterminés, mais pour ceux qui peuvent et veulent consacrer du temps à ce voyage. Ceux qui ont besoin de l'exécuter plus rapidement, peuvent joindre ensemble le second et le troisième itinéraire, et supprimer tout ou partie du quatrième.....

« Les Français ont un caractère de feu ; chez eux la bile domine. De là cette vivacité d'esprit, ces résolutions rapides et mobiles, ces colères violentes et subites, qui s'apaisent comme un incendie qu'on éteint dans l'eau. Tout en eux, la physionomie intrépide, les mouvements, les gestes, porte l'empreinte d'une élégance virile ; et les étrangers, même les plus voisins, ne parviennent pas à les imiter, bien qu'ils affectent de le faire. La timidité est inconnue aux enfants, on leur en fait même le reproche. Les Français plaisantent avec facilité, et improvisent avec une grâce sans égale. J'ai souvent entendu des femmes du grand monde disserter aisément et avec élégance sur les matières les plus graves de la politique, de la morale, de la physique, etc. ; on trouve en effet une quantité de livres de ce genre dans la langue française qui admet la terminologie latine et grecque.

« Les Français sont fort bien disposés pour les étrangers, surtout quand ces derniers, dépouillant leur air grave et morose, se conforment au génie de la nation. Jusque dans leurs repas, ils sont fidèles à leur caractère, et recherchent l'élégance dans la façon de servir. Ils placent la table au milieu de la salle, afin que chacun puisse s'en approcher et s'en éloigner à son gré. Leurs viandes sont savoureuses et bien assaisonnées, le vin franc, sans être pur, mais coupé d'eau, de peur qu'il n'échauffe le foie. Leur façon de dîner

et de souper montre qu'ils mangent pour vivre et ne vivent pas pour manger.

« Les repas prolongés pendant plusieurs heures leur déplaisent; ils détestent l'ivresse et les provocations à boire. Le matin, ils mangent les viandes bouillies, le soir les viandes rôties, ce qui est excellent pour conserver la santé. Ils consomment moins de ragoûts et de légumes que les Allemands, et détestent beaucoup de plats qui passent ailleurs pour délicieux; on ne te servira jamais du choux, ou entier, ou haché menu, et macéré dans le vinaigre (choucroûte), ni des viandes farcies de raifort, ni des choses analogues qui plaisent à d'autres nations. Tu verras rarement des viandes fumées, des pommes, des poires, des raves séchées au soleil ou au feu. Ils mangent beaucoup de choux et de raves avec du hachis, et on leur sert fréquemment des cardons, des asperges, des artichauts et autres légumes de cette nature, suivant la saison. Ils aiment beaucoup déjeuner le matin avant de sortir, mais légèrement, avec un verre de vin et une bouchée de pain ; cela fortifie le corps, réjouit l'âme et consomme les crudités de l'estomac.

« Ils se servent, pour combattre le froid, de cheminées et non de poëles ; usage singulier pour ceux qui ont l'habitude de se chauffer à ces derniers, mais plus salutaire pour la santé. En effet, les émanations du poële chargent la tête et, quand on sort, la moindre impression de l'air froid vous fait frissonner. Pour moi que la demi-chaleur de la cheminée satisfaisait médiocrement dans le principe, la vapeur d'un poële, que je trouvai deux ans plus tard à Lyon, me parut, à mon grand étonnement, presque intolérable. La même chose m'arriva quand, après avoir été privé d'un lit de plume (édredon), je recommençai plus tard à m'en recouvrir. Tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature.

« On peut voyager en France avec plus de sûreté que partout ailleurs. Je ne sais si cela tient à la prohibition faite aux voyageurs de porter des armes à feu : les seuls qui

puissent en porter sont les cavaliers de la maréchaussée qui chevauchent deux à deux armés de leurs escopettes, le long des grands chemins. Grâce à leurs armes ils mettraient en fuite un nombre quadruple de voleurs, s'ils les rencontraient. Quant aux facilités de transport, il y a des voitures publiques qui vont et viennent entre Paris et plusieurs localités. On trouve partout des chevaux de louage, excepté dans les lieux où les ordinaires sont organisés, et ces ordinaires sont de deux sortes : les rapides que l'on appelle *postes*, et les plus lents qui sont *les relais*. En outre, l'avantage que l'on tire de la navigation sur la Loire, la Garonne, et le Rhône, n'est pas médiocre ; mais, pour voyager sur ces deux derniers fleuves, il ne faut pas se confier au premier venu, mais choisir un marinier habile ; le Rhône est dangereux à cause de sa rapidité, la Garonne à cause de sa marée et de son agitation...

« Dans ton voyage en France, tu rencontreras çà et là beaucoup de choses qui sont rares surtout chez nous et que tu pourras te procurer à bon compte. A Marseille, on trouve des curiosités très habilement fabriquées avec de la nacre et des coraux, sans parler de diverses marchandises apportées d'Orient et de Turquie ; à Monpellier, le précieux Alkermes et les poudres odorantes ; à Carcassonne des peignes de buis merveilleusement travaillés ; à Montauban, à Montpellier et surtout à Châtellerault, à Moulins en Bourbonnais, des étuis à couteaux, à ciseaux et autres instruments semblables d'une grande élégance. A Limoges, tu admireras les œuvres exquises des Mabreaux (1)...

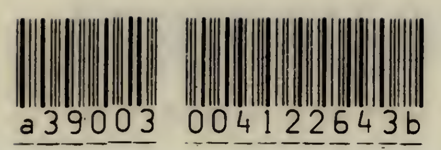
(1) Les frères Mabreaux couteliers aussi habiles que célèbres.

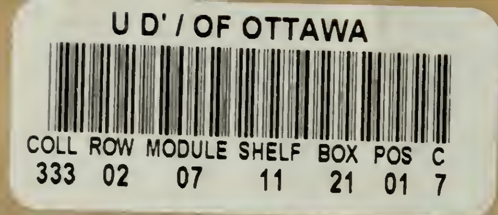


TABLE




CE


a39003 004122643b



DU MÊME AUTEUR

Causeries sur l'Art et la Curiosité. *Ouvrage couronné par l'Institut.* In-8° raisin, frontispice de Jules Jacquemart. *Épuisé.*

Les Collectionneurs de l'ancienne Rome. Petit in-8° *Épuisé.*

Les Collectionneurs de l'ancienne France. Petit in-8°.

Inventaire de la duchesse de Valentinois. In-8°, eaux-fortes.

Recherches sur les collections des Richelieu. In-8°, gravures.

Le surintendant Fouquet. In-4° raisin, gravures. *Épuisé.*

Dictionnaire des amateurs français au XVIe siècle. In-8° raisin.

Inventaire des meubles de Catherine de Médicis. In-8°, eaux-fortes. *Épuisé.*

Le Catalogue de Brienne. Petit in-8°. *Épuisé.*

Physiologie du Curieux. Petit in-8°. *Épuisé.*

Les propos de Valentin. Petit in-8°.

Bordeaux il y a cent ans. In-8° jésus, eau forte.

Le Meuble en France au XVIe siècle. In-4°, 120 dessins.

Le Coffret de l'Escurial. Plaquette in-4°, gravures. *Épuisé.*

Sabba da Castiglione. Plaquette in-8°, eau forte. *Épuisé.*

Le Mausolée de Claude de Lorraine. Plaquette in-8°, gravures. *Épuisé.*

Les Faiences de Saint-Porchaire. Plaquette in-8°, gravures.

Le Musée Spitzer. Plaquette in-8°, gravures. *Épuisé.*

Eugène Piot. Plaquette in-8°, gravures.

Un Art, une École. Plaquette in-8°.

Le Commerce de la Curiosité. Plaquette in-8°.

Arts Libéraux et Arts Serviles. Plaquette in-8°.

Paris — [illegible] E. [illegible] & Cie, 8, rue Milton